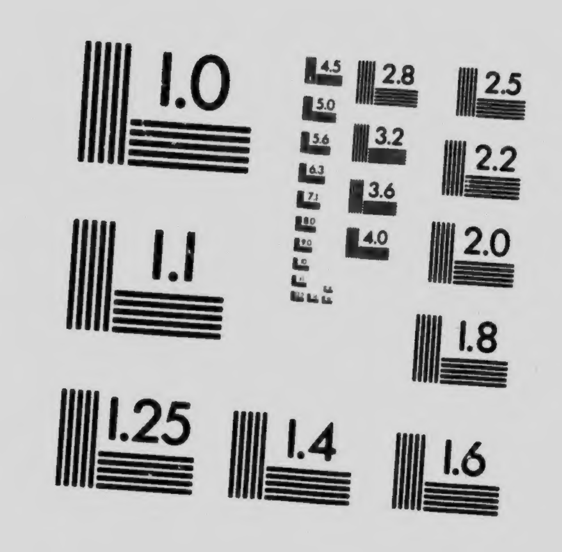
MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





CŒUR MAGNANIME

ROMAN CANADIEN



ROSE DE PROVENCE

ROSE DE PROVENCE

CŒUR MAGNANIME

ROMAN CANADIEN

SUIVI DE

UNE ŒUVRE D'ARTISTE

AME DE PRETRE

LA RANÇON

ET DIVERSES POÉSIES

MONTREAL

1908

J'ai plaisir à présenter au public canadien le gracieux écrivain, qui signe Rose de Provence. Rose de Provence! ces deux mots ne sont-ils pas, à eux seuls, une recommandation? Ne rappellent-ils pas à la fois la reine des fleurs et le pays des incomparables conteurs, qui se nomment Mistral et Roumanille? De la Provence nous peut-il venir autre chose que des effluves de grâce et de jeunesse? N'est-ce pas en Provence qu'a chanté Magali? N'est-ce pas là que la poésie naît sous les mâs ensoleillés de la campagne aussi bien, sinon mieux que sous le toit des riches habitations citadines? La Provence n'est-elle pas un de ces pays enchantés dont les fauvettes et les rossignols, comme les poètes, ont fait une de leurs demeures préférées? C'est du moins ce que nous aimons à nous figurer nous qui n'avons pas eu l'heur de naître sur les bords de la Durance et du Rhône, nous que la Providence a placés à cette extrémité de l'Amérique du Nord où la blancheur éblouissante des neiges est sans doute moins suggestive de poésie que la blancheur printanière des amandiers. Si, comme moi, amis lecteurs, vous avez été dupes de votre imagination, en vous figurant ces belles choses, je crains que vous ne soyez pas désillusionnés en ouvrant le livre de Rose de Provence; car vous y trouverez précisément ce charme et ce naturel que les Conteurs Provençaux semblent avoir reçu en héritage: vous y trouverez cette fluidité mélodieuse de

style, qui prouve que l'auteur est évidemment une favorite des Muses.

Mais je m'égare en m'attardant à faire ressortir des avantages plutôt d'origine étrangère. Ce ne sont pas ceux auxquels l'auteur tient le plus.

Le Canada est sa patrie d'adoption. Son livre est bien nôtre : il est né sur les bords du Saint-Laurent : il est d'inspiration toute canadienne. Bien plus, en l'écrivant notre jeune et délicate romancière a voulu faire un acte de réparation ; elle a voulu faire oublier cet écrivain qui, en retour de notre hospitalité, nous paya jadis d'esquisses satiriques et qui, sous prétexte d'écrire un roman vécu, mit au jour un simple pamphlet où les qualités littéraires étaient loin de racheter la malveillance des intentions.

Rose de Provence, elle, nous a compris, elle nous a surtout aimés. L'héroïne et les héros si sympathiques de "Cœur Magnanime" ne sont pas tirés de quelque lointaine contrée, ni de quelque légende du Moyen Age. L'auteur n'a pas cru se tromper en choisissant ses types de magnanimité parmi vous, chères lectrices canadiennes, en faisant son admirable héroïne une de vos sœurs ; elle s'est rendu compte que le sang qui coule dans les veines de notre race, est celui des enfants de cette vieille France auxquels les actes d'héroïsme étaient devenus presque habituels sur les rives Laurentiennes. C'est par ce parfum de terroir que l'ouvrage est attachant.

Cc sera maintenant à vous, lectrices amies, de justifier Rose de Provenee ; de lui prouver que, en vous idéalisant sous les formes agréables de la fiction, elle n'a pas trop présumé de votre générosité, qu'elle a bien décrit les sentiments réels de vos cœurs.

Puisse le contact avec les héros, fruits de son imagination, vous porter au dévouement à toutes les nobles causes! Puisse-t-il vous faire progresser dans le bien, sinon toujours dans la magnanimité! Je ne crois pas être téméraire en disant que vous répondrez ainsi au but dernier que s'est proposé Rose de Provence, et que vous ne pourriez mieux la récompenser de ses efforts, qui visent moins à la gloire littéraire qu'au progrès moral des âmes.

ALPHONSE LECLAIRE.



Cœur Magnanime

I

Dans une des jolies résidences de la Grande Allée, quartier " select " de Québec, il régnait ce jour-là une véritable animation ; on attendait les maîtres du logis, absents du pays depuis de longs mois. Des questions d'intérêts les avaient appelés en France et retenus au-delà de leur désir. Partis aux premières semaines de l'hiver, deux saisons s'étaient presque écoulées depuis leur départ. On touchait au terme de l'été : aussi leur retour était-il accueilli avec enthousiasme par leurs parents et nombreux amis.

La plus impatiente était encore Marie-Anne, une délicieuse fillette de cinq ans, blonde comme l'épi mûri, avec des grands yeux couleur de bleuets. Au moment où s'ouvre notre récit, nous la trouvons assise auprès de "Mademoiselle", une jeune bretonne, amenée de France l'année précédente, en qualité d'institutrice, par une famille américaine de Boston, amie de celle qui nous occupe aujourd'hui, et à laquelle ses maîtres l'avaient cédée sans trop de résistance. Comme ils étaient protestants et la jeune fille catholique, ils avaient compris qu'il serait plus avantageux à cette dernière, à cause de sa religion, de vivre auprès de leurs amis qui partageaient les mêmes croyances.

Cette jeune fille, sevrée de bonne heure des pures affections du foyer, seule en ce monde, concentrait

toutes les délicates tendresses de son coeur aimant sur ses nouveaux maîtres, davantage encore sur la mignonne petite créature dont on lui confiait l'éducation. Anne-Marie, admirablement douée, lui rendait la tâche facile, ce qui ne l'empêchait point d'y apporter une scrupuleuse application.

La fillette, d'ordinaire si attentive et si docile, ne prêtait, ce matin-là, qu'une oreille des plus distraites aux explications de Mademoiselle.

—" Voyons, Anne-Marie, plus qu'un petit effort; nous touchons au terme de notre leçon; redites après moi: "il y a deux sortes de genres: le masculin et le féminin."

La petite fille répéta la phrase, intercalée de nombreux soupirs. Enfin Mademoiselle, qui au fond brûlait de la même impatience que son élève, abrégea la leçon. Joyeuse, Anne-Marie sauta au cou de "Grande-Amie", comme elle se plaisait à la nommer en dehors des heures d'étude; le titre était bien approprié, car alors, changeant de rôle, la jeune institutrice s'associait aux jeux de l'enfant. Ses gais vingt ans s'y prêtaient volontiers: la jeunesse et l'enfance s'harmonisent si bien; n'est-ce pas toujours le même printemps!

—" Si nous partions, Grande Amie?"

—" Mais, ma chère petite, nous serons trop à l'avance, il est à peine neuf heures et vos bons parents n'arrivent que par l'express de onze heures; cependant pour vous contenter nous allons sortir, en attendant l'arrivée du train nous nous promènerons sur la terrasse, le temps vous paraîtra moins long; allez vous faire habiller, mignonne."

Anne-Marie ne se le fit pas dire deux fois; en quel-

ques minutes la toilette fut achevée: du moment qu'il s'agissait de satisfaire l'enfant la bonne Antoinette, sa femme de chambre, y apportait toute la diligence possible. Tous les gens de service rivalisaient d'attachement pour cette douce petite fille qui savait si bien les payer de retour; parmi ceux-ci Léocadie, la vieille cuisinière de la maison, les surpassait encore en tendresse; elle était au service de la famille depuis deux générations, et malgré son âge, assez vénérable, elle ne désespérait pas de s'utiliser au profit d'une troisième. Elle aussi était ravie du retour de ses maîtres, seulement sa joie se manifestait d'une singulière façon: elle promenait, avec un certain emportement, et pour la dixième fois, son balai de crin sur les prélarts indemnes de poussière, de sa cuisine; avec la même brusquerie elle soulevait les couvercles des récipients qui encombraient le poële et d'où se dégageait une appétissante odeur qui révélait son génie culinaire.

Léocadie bougonnait, mais là très sérieusement. Ce n'était guère de circonstance; il est vrai que c'était passé chez elle à l'état d'habitude, aussi son entourage ne s'en offusquait nullement et le lui pardonnait volontiers, car pour ses compagnons de service sa complaisance ne se lassait jamais.

Cette matinée-là, Léocadie grondait et raisonnait ainsi:

"J'cré qu'il chavire not maître... c'est-y du bon sens, j'vous demande un peu, de s'embarrasser de ce p'tit gas?... A présent si m'sieur s'met à ramasser les quêteux abandonnés, ça va d'venir un asile icite... quéque ça peut ben être c't'enfant-là? paraît qui vient des vieux pays, qu'a dit mamzelle... hum! quéque

mauvaise graine pour le sur... certain q'ça va faire entrer le malheur cheu nous..."

L'apparition soudaine d'Anne-Marie interrompit l'étrange monologue de la vieille fille.

"Léocadie, nous partons—dit l'enfant— prépare une grosse tartine de confitures pour le "petit frère", tu sais de celles qui sont si bonnes et que tu ne gardes que pour moi." Et sans attendre de réponse elle ajouta: —"Tu l'aimeras bien, n'est-ce pas?

Léocadie ne s'attendait pas à cette question bien opposée aux idées qui s'agitaient dans sa tête l'instant d'auparavant; répondre selon sa pensée c'eut été peiner Anne-Marie. Cela elle ne le voulait pas; mais comme elle n'était jamais à court de diplomatie elle trouva aisément une réponse d'accord avec sa naturelle franchise et son désir de satisfaire son "idole".

—"Je l'aimerai autant que j'en serai capable, mon ange." Et en aparté elle ajouta:—"Mon Dieu, on s'attache ben quéque fois aux animaux qu'ont pas d'raison on peut tout d'même ben aimer le monde, lui qu'en a."

La réflexion n'était pas tout à fait dépourvue de logique. Anne-Marie en fut satisfaite, et, selon son procédé, pour témoigner son contentement, elle embrassa la vieille femme. Celle-ci se trouva largement récompensée de l'effort; car elle eut donné, sans hésiter peut-être, sa part de Paradis pour sentir sur sa joue hâlée le doux contact des lèvres roses de l'enfant.

. . . .

II

Qui ne se souvient encore dans notre bonne vieille cité de l'excellent Docteur Solier, sa mémoire est impérissable. Il fut la sommité de son temps. Sa charité était à l'unisson de sa science qu'il mettait dans une égale mesure au service des riches et des pauvres. Ces derniers ne craignaient pas d'y recourir; ils étaient si paternellement reçus! quelques-uns en abusaient même; mais nul ne parvenait à épuiser l'inlassable bonté de l'éminent praticien: les déshérités de la vie avaient d'ailleurs ses prédilections...

Sa douce compagne était digne de lui; elle aussi connaissait la demeure de l'indigent, dont elle se constituait l'infatigable protectrice, elle était aimée et vénérée à l'égal de son mari.

Cet heureux couple, qui méritait à tant de titres d'être béni de Dieu, subissait depuis de longues années une bien douloureuse épreuve: il n'avait pas d'enfant! Pour un foyer canadien il ne pouvait exister d'affliction plus grande! On sait qu'au Canada les familles nombreuses sont la généralité; chez ce peuple de foi, où l'esprit familial a de si profondes racines, l'enfant dernier venu est toujours salué avec cette même joie qui accueillit un jour, à l'aurore du foyer, l'enfant premier-né.

Les pieux époux, afin de fléchir le ciel, avaient multiplié leurs largesses et, selon la touchante coutume du

pays, ils avaient accompli à pied, en véritables pèlerins des temps antiques, le traditionnel pèlerinage à la "bonne Sainte-Anne". Cette foi si confiante et si généreuse devait avoir sa récompense... Un an plus tard, à pareille date, une ravissante petite créature venait égayer et combler les vœux de ce foyer chrétien. L'enfant bénie avait été nommée Anne-Marie . . .

. . . .

Monsieur Solier descendait d'une noble famille de la Vendée. Son aïeul était né à la Rochelle, il y avait vécu jusqu'à la fin de la tourmente révolutionnaire. Son sincère attachement à la famille royale et son intransigeance l'ayant désigné à la haine des Jacobins, il avait été emprisonné; mais la veille du jour où il devait gravir les degrés du sinistre échafaud, un de ses fidèles serviteurs, rempli d'une audace héroïque, pénétrait dans la prison et en faisait évader son maître, au risque de sa propre vie. Il le garda caché dans sa propre demeure durant toute la période du danger. Au changement de régime, le vieux chouan abandonnant sa patrie était venu, avec les siens, s'établir au Canada. Son petit-fils, le docteur Solier, entretenait des relations qui le rattachaient au pays de ses ancêtres, il y comptait encore quelques parents éloignés; c'est à la suite de la mort de l'un d'eux, lequel venait de lui léguer un assez important héritage, que Monsieur et Madame Solier avaient entrepris leur long voyage. Des circonstances imprévues les ayant contraints de prolonger leur séjour en France, ils se faisaient doublement fête de revenir au cher pays et surtout de revoir l'enfant aimée qu'ils y avaient laissée.

Ils s'étaient embarqués au Havre, à bord du transatlantique la "France". Le navire contenait dans ses flancs d'acier un peu plus de quinze cents passagers; toutes les classes de la société se trouvaient réunies dans cet espace restreint: c'était un monde en petit, avec cette différence cependant qu'une simple cloison séparait l'opulence de la misère...

Parmi les immigrants, qui composaient, comme toujours, la majeure partie des passagers, on remarquait un tout jeune couple dont les manières distinguées contrastaient étrangement avec les dehors plutôt vulgaires de leurs compagnons de classe. La femme, admirablement belle, mais extrêmement délicate, portait en elle une autre vie... Sa position, au milieu des épreuves du dépaysement, provoquait une émotion générale: tous la regardaient avec une sympathique compassion. Le mari semblait ployer sous l'écrasant fardeau d'un récent chagrin, son visage grave et élégamment beau reflétait une souffrance intime. A quelques pas, jouant avec les autres enfants de son âge, un gracieux bambin de quatre ans, quittait de temps en temps ses petits camarades de jeux et s'approchait d'eux; il était la seule joie de leur existence, si tôt marquée de l'empreinte du malheur. L'enfant passait alors câlinement ses petits bras autour du cou de sa mère, lui murmurait quelques mots et la couvrait de baisers; puis il renouvelait le même innocent manège à l'égard de son père, avec un peu plus de réserve cependant; car l'air absorbé de celui-ci le gênait un peu dans ses enfantines effusions. Les caresses du cher petit ramenaient, pour un instant, le sourire sur les lèvres de ses infortunés parents: c'était une rapide éclaircie de bonheur, vite ils retombaient dans leurs sombres préoccupations.

On était entré dans une période de beau temps, tout faisait présager une traversée heureuse; nul ne prévoyait le triste drame qui allait bientôt se dérouler à bord...

Le quatrième jour on apprit qu'il y avait une naissance aux "troisièmes". Cet événement n'est point une rareté. Les pauvres gens qui s'expatrient, pour chercher ailleurs un sol moins ingrat que le leur, ont tant hâte de jouir enfin du bien être rêvé; les perspectives, que l'on fait miroiter à leurs yeux dans les brochures de propagande, sont si séduisantes que rien ne les arrête, ils partent en dépit de tous les obstacles. Qui sait? un retard pourrait détruire les chances de succès: ils veulent tant réussir qu'ils bravent les fatigues et les plus insurmontables difficultés.

Selon l'usage on fit une collecte en faveur du nouveau-né, les immigrants eux-mêmes joignirent leur humble obole: c'était la pauvreté soulageant l'infortune! Un prêtre américain de passage à bord baptisa le petit être. Celui-ci n'attendait sans doute que l'eau régénératrice pour quitter ce monde, où il ne faisait qu'apparaître, car, quelques instants après la petite âme reprenait son essor vers les cieux.

Le surlendemain, aux premières teintes roses de l'aube, les rares passagers qui, à cette heure matinale, se trouvaient sur le pont, contemplèrent un triste et impressionnant spectacle: on procédait à l'immersion d'un cadavre! Le même prêtre qui la veille avait ouvert le ciel au nouveau-né, récitait les dernières prières sur le corps de la jeune mère. Debout, la tête découverte, le capitaine et quelques officiers du bord assistaient émus à la lugubre cérémonie. A... s d'eux, hagard, les yeux secs, se tenait l'infortun... ont l'im-

pitoyable mort venait d'arracher si brusquement à sa tendresse la compagne adorée, l'ange et le meilleur appui moral de sa triste vie.

Lorsque les flots se refermèrent sur la chère dépouille, engloutissant sa dernière consolation ici-bas, l'homme n'eut pas un cri, pas une plainte pour traduire son extrême douleur; mais, titubant, il regagna l'entrepont et s'affaissa sur un amas de cordages. Il demeura là, les coudes appuyés sur ses genoux, la tête cachée dans ses mains, refusant toute consolation.

Ce farouche désespoir inquiéta le capitaine, il s'approcha du malheureux, tenta de lui parler; ce fut en vain. Le pauvre découragé ne leva pas même la tête et s'obstina dans son mutisme: le choc douloureux avait ébranlé, dans un même degré, le cerveau et le coeur de l'infortuné... Alors le chef du bord recommanda à l'équipage de ne le point perdre de vue.—"Je redoute un second malheur—dit-il—veillez sur lui."

Ses pressentiments devaient se réaliser....

Le cri: un homme à la mer! retentit bientôt d'un bout à l'autre du navire. Malgré l'étroite surveillance dont il était l'objet, profitant d'un court instant d'inattention, le malheureux, toujours poursuivi par l'obsédante pensée de rejoindre sa bien-aimée, enjamba soudain l'étroit rebord qui le séparait de l'abîme... On stoppa immédiatement, en hâte on commença l'opération du sauvetage; mais, cette fois encore, en dépit de tous les efforts, les flots gardèrent leur proie volontaire. Après de longues et vaines tentatives pour sauver le désespéré, le bateau dût reprendre sa marche...

Une [illegible]on intense s'empara de ceux qui furent les témoins impuissants de ce sombre drame et se

communiqua à tous les passagers. L'unanime compassion se reporta tout entière sur le pauvre orphelin. L'enfant, sans se douter du malheur qui le frappait, dormait encore dans sa petite couchette d'entrepont du paisible et doux sommeil de l'innocence.

Les plus émus étaient Monsieur et Madame Solier. Les deux époux échangèrent un long et significatif regard; puis on vit disparaître le brave docteur, qui reparut presque aussitôt portant dans ses bras le pauvret toujours endormi.

—"Tiens, le voici! dit-il à sa compatissante compagne—il nous manquait un fils, peut-être qu'aujourd'hui la Providence nous le donne dans cet enfant devenu si subitement orphelin; gardons-le, si nul ne le réclame, il sera le frère de notre petite Anne-Marie."

Le capitaine fournit quelques renseignements, les seuls qu'il savait, sur les parents du petit. Le père, âgé de vingt-neuf ans, était né en France, à Sanary, dans le département du Var, et s'appelait Albert Delanglade. Sa mère était native d'Alméria (Espagne) et se nommait Carmencita Gonzalès, elle venait d'entrer dans sa vingt-cinquième année. L'enfant avait quatre ans à peine et répondait au nom de Rodrigue.

On apprit encore d'un passager des "troisièmes", avec lequel l'intéressant couple avait quelquefois causé au début du voyage, qu'ils étaient sans parents, habitaient récemment Paris, et qu'ils se rendaient au caprice du hasard dans la Colombie espagnole pour tenter de refaire une partie de leur fortune, qu'ils avaient totalement perdue, et en très peu de temps, dans des spéculations malheureuses, où des gens sans conscience les avaient engagés afin de les exploiter à leur profit.

D'après ces dernières informations le Docteur Solier conclut aisément que l'enfant se trouvait complètement sans appui, et que de ce fait il ne serait pas réclamé; cependant, pour plus de sécurité, en raison de l'avenir, il se promit d'écrire, aussitôt débarqué, aux pays d'origine du père et de la mère.

. . . .

Quand le petit Rodrigue ouvrit les yeux il fut tout étonné de se trouver sur les genoux d'une étrangère, laquelle le caressait avec une grande douceur. Gentiment il s'apprêtait à lui sourire, mais s'apercevant que parmi les personnes faisant cercle autour de lui sa "petite mère" n'était point, il se montra effarouché: ses lèvres commencèrent à trembler, des larmes gonflèrent ses grands beaux yeux et tendant ses petits bras du côté de l'entrepont il dit en jetant un suppliant regard vers celle qui le serrait contre elle avec une tendre pitié.—" Maman, je veux maman."

Madame Solier essayait d'apaiser cette précoce désolation, elle couvrait de baisers le visage en larmes de l'enfant qui répétait sans cesse, à travers ses sanglots, son douloureux et vain appel. Elle lui murmurait, en le berçant doucement, de douces paroles empreintes de cette suave tendresse et de ce charme sans nom dont seules les femmes, plus encore les mères, sont capables et qui triomphent toujours des plus profondes tristesses. Celle de l'orphelin allait bientôt céder à l'angélique bonté de sa mère adoptive.

On lui disait que, s'il était bien sage, il irait rejoindre un jour "petit père" et "petite mère" auprès du bon Jésus, où ils étaient allés tous deux pour préparer une

place à leur cher petit Rodrigue.

L'enfant écouta avec une sérieuse attention ce naïf langage, si bien à la portée de sa petite logique; et comme, selon lui, être bien sage consistait surtout à ne pas pleurer, de cet instant il ne pleura plus...

III

Les minutieuses recherches que Monsieur Solier fit faire en Europe au sujet des parents de l'enfant, qu'il avait recueilli à bord de la "France". confirmèrent ce que lui avait dit naguère le passager d'entrepont: le petit était bien seul au monde, il pouvait donc le garder sans craindre que plus tard on le lui reprît.

Les gâteries du bon Docteur, la maternelle affection de Madame Solier, mais surtout les fraternelles gentillesses d'Anne-Marie, accoutumèrent bien vite l'orphelin à sa nouvelle famille qu'il se prît à aimer avec tout son bon petit coeur.

Anne-Marie et Rodrigue s'entendirent à merveille; dès les premières heures de leur rencontre, avec cette simplicité naturelle à l'enfance, ils se tutoyèrent comme s'ils avaient toujours vécu côte à côte; réciproquement, et d'eux-mêmes, ils s'appelaient "petit frère", "petite soeur". La fillette de quelques mois plus âgée que le petit garçon prenait au sérieux son rôle d'aînée et se montrait attentionnée envers Rodrigue comme une petite maman; lui l'imitait en tout et la suivait comme son ombre.

Monsieur et Madame Solier furent ravis de cette si bonne entente, ils confondirent dans leur tendresse l'enfant de leur chaste amour et celui de leur charité. Rodrigue, sans hésitation, donna à ses parents d'adoption

les doux noms de "papa" et "maman". N'était-ce pas ainsi que "petite soeur" les nommait: il devait donc dire comme elle. Peut-être aurait-il fini par se convaincre qu'il n'en avait jamais eu d'autres, si ses parents adoptifs ne lui eussent parlé de temps en temps, afin qu'il en conservât le pieux souvenir, de ceux qui les premiers l'avaient aimé et auxquels, après Dieu, il devait la vie.

Tous les amis et serviteurs de la maison enveloppèrent dans la même affection la petite fille qu'ils avaient vu naître et l'enfant recueilli. La bonne Léocadie, selon la recommandation d'Anne-Marie, se mit à aimer tout de bon l'orphelin, elle fut tout étonnée de constater combien "ça allait tout seul", et, lorsqu'elle serrait dans ses vieux bras les deux ravissants babys, elle sentait que dans sa tendre effusion son bon coeur se donnait également à chacun sans effort.

Rodrigue, lui aussi, fut confié pour son éducation première aux soins de "Mademoiselle". Celle-ci partagea désormais son dévoûment et sa tendre affection entre les deux enfants. Elle aimait Rodrigue autant que sa chère petite élève. Elle trouvait entre elle et lui tant de similitudes! n'étaient-ils pas de la même patrie et orphelins tous deux?

Rodrigue possédait une vive intelligence, il connaissait déjà ses lettres et en peu de temps son petit savoir fut à l'unisson de celui d'Anne-Marie. Il savait ses prières, qu'il récitait dans le gracieux idiome de sa pauvre mère. Nul doute qu'il les avait apprises sur ses genoux. En fervente chrétienne la jeune Andalouse avait dû guetter les premiers bégaîments de son fils pour lui apprendre à prononcer le nom de ce Jésus qui,

durant sa vie terrestre, avait eu une prédilection si grande pour ces chers petits êtres, tout de faiblesse et d'innocence, qu'Il se plaisait à attirer à Lui et à bénir en caressant leurs têtes blondes.

Lorsque le petit garçon eut atteint sa douzième année, Monsieur Solier le plaça au collège Sainte-Marie de Montréal, où il avait un frère professeur.

La séparation fut bien pénible pour les deux enfants. Constamment ensemble dans leurs études, leurs jeux et leurs promenades ils étaient unis l'un à l'autre comme le lierre et l'ormeau. Pour se consoler et attendre en patience le temps des vacances on se promit de s'écrire fréquemment de bonnes petites lettres qui abrégeraient un peu la longueur de l'absence.

Rodrigue s'appliqua sérieusement à l'étude et devint un des meilleurs élèves du collège. Comme il avait à un degré profond le sentiment de la reconnaissance, il comprenait qu'il ne pouvait mieux la prouver à l'égard de ses parents adoptifs qu'en étant avant tout studieux et docile. Qu'il était heureux lorsqu'à la fin de chaque année scolaire il pouvait leur offrir les nombreux gages de sa bonne conduite et de ses succès. Les Solier se félicitaient chaque jour davantage d'avoir recueilli cet enfant d'élite qui savait si bien répondre à leurs bienfaits.

Sa plus grande joie, après celle de satisfaire ses bons parents, était de revoir sa chère petite soeur; elle, alors, retrouvait sa joyeuse expansion que l'absence de Rodrigue modérait un peu: elle l'aimait tant ce petit frère! Leur fraternelle affection ne connaissait point de halte ni de froideurs, elle allait toujours en grandissant; et le moment n'était pas loin, où à leur insu elle

devait se transformer en un sentiment plus intime et plus fort : l'amour !

. . . .

IV

Ils avaient vingt ans. Anne-Marie était devenue une grande et svelte jeune fille. Elle avait toujours ses mêmes beaux cheveux d'or, qu'à présent elle portait relevés en une torsade mousseuse au-dessus de sa tête; son même teint de lis que la plus légère émotion colorait soudain; mais dans ses larges prunelles d'azur se reflétait, en plus de l'exquise candeur de l'enfance, une profonde gravité. La virilité et la douceur s'harmonisaient et se fondaient en cette grande âme et esquissaient déjà en elle le type achevé, si rare en notre ère de mollesse, de la femme forte des âges d'autrefois. Cette ravissante créature, toute pleine de vaillance et débordante de tendresse, sévère pour elle-même, inlassablement indulgente et bonne pour les autres, attirait et captivait dès la première rencontre.

Rodrigue formait auprès d'elle un saisissant contraste. Il était grand et élancé, lui aussi: c'était là leur seul point de ressemblance. Les traits du jeune homme reproduisaient l'image de sa pauvre mère, d'elle il avait hérité cette idéale beauté propre aux enfants de la fière et brûlante Andalousie; c'était les mêmes cheveux d'ébène, légèrement bouclés, les mêmes grands yeux noirs, pleins d'ombre et de caresses; la même bouche, petite et rouge comme la fleur du grenadier et dont une fine moustache brune estompait la lèvre supérieure.

Son port, un peu hautain, dénotait une origine aristocratique; en effet dans les renseignements recueillis jadis par Monsieur Solier au sujet des parents de Rodrigue, on avait appris que son père, orphelin de bonne heure, avait été élevé par une tante, soeur de sa mère: Mademoiselle de Martinenq, laquelle appartenait à la vieille noblesse de Provence. De plus Rodrigue portait à son cou, retenu par une chaîne d'or, un riche médaillon, cerclé de fines perles, et au centre duquel se détachait une fine miniature de la Madone del Pilar; au revers était gravé un blason: il était certain que ce précieux bijou, que la jeune espagnole avait elle-même suspendu au cou de son fils, et que celui-ci n'avait jamais quitté, était un souvenir de famille...

Malgré sa fierté native le jeune homme s'attirait la sympathie de tous à cause de sa joyeuse et cordiale amabilité qui perçait bien vite l'enveloppe altière.

Au moral il tenait de son père ce tempérament un peu à part, tout d'exhubérance, de mouvement et de vie, mais où le coeur domine toujours et qui caractérise le français du midi.

Malgré cette dissemblance et peut-être à cause d'elle, les deux jeunes gens étaient profondément épris l'un de l'autre. Cet amour s'était soudain révélé au retour d'une longue absence d'Anne-Marie.

Madame Solier avait une soeur, beaucoup plus jeune qu'elle, et à qui elle avait servi de mère. Celle-ci était mariée et habitait de l'autre côté de la frontière. La mort venait de lui ravir, presque subitement, dans tout l'éclat de son jeune printemps, une fille qu'elle adorait. La pauvre mère était inconsolable! Madame Solier l'appela auprès d'elle; mais vint le temps pour la

femme désolée de retourner en son foyer: la tendresse de son mari et ses devoirs de maîtresse de maison réclamaient sa présence.

La rentrée dans cette demeure, où désormais l'enfant chérie ne ferait plus entendre son pas léger et son rire joyeux, allait raviver la cruelle douleur. Pour en atténuer l'acuité, Madame Solier n'hésita pas à se séparer de sa chère petite Anne-Marie, qu'elle confia à sa jeune soeur avec la promesse qu'elle la lui ramènerait à la saison suivante. Sa tante ne se résigna à la rendre qu'après deux longues années, alors qu'une autre petite fille était venue combler le douloureux vide.

Lorsque Rodrigue et Anne-Marie se revirent, ils furent surpris de la transformation qui s'était opérée en eux. Un sentiment étrange, inconnu jusque-là, s'insinua peu à peu dans leur coeur... Rodrigue se montrait plus empressé, plus affectueux qu'avant; il ne se trouvait heureux qu'auprès de sa soeur adoptive. Celle-ci, au contraire, semblait le fuir... L'un et l'autre ne tardèrent pas à comprendre que la fraternelle amitié d'autrefois avait cédé à une tendresse plus ardente; seulement chacun était convaincu que son amour n'était point partagé: de là cette application continuelle à le dissimuler à tous et plus encore à qui en était l'objet. La nature passionnée de Rodrigue le trahissait bien quelquefois, et une jeune fille moins naïve et plus coquette qu'Anne-Marie aurait vite deviné à quel titre elle vivait dans la pensée et le coeur du jeune homme... Il eut été plus difficile de pénétrer dans ce sanctuaire intime où la jeune fille recélait son amour; par un sentiment de fierté pudique elle l'enveloppait d'une sorte d'indifférence qui contrastait avec l'expan-

sive amitié de naguère et qui déconcertait Rodrigue. Il conçut un soupçon: peut-être qu'elle en aimait un autre?

S'il avait pu voir l'ombre douloureuse qui traversait le regard d'Anne-Marie, lorsqu'il lui paraissait plus attentionné envers quelque jeune fille, il n'aurait plus douté que ce même amour, qu'il n'osait avouer et qui lui causait un continuel tourment, ulcérait sans cesse le coeur de celle qu'il aimait en secret.

Un jour que la jeune fille lui parut plus aimable que de coutume auprès d'un de ses amis, il n'y tint plus... —C'est lui qu'elle aime—pensa-t-il? et le soir feignant un ton un peu badin, il dit à sa soeur adoptive:

—"Je crois que mon ami Girard a le don de te plaire?"

Anne-Marie, ignorant quel motif portait Rodrigue à la questionner ainsi, répondit simplement:

—"En effet, Michel Girard me plaît beaucoup, il est si bon et si sérieux".

Le jeune homme blêmit, la jalousie le mordit au coeur; faisant un effort pour se ressaisir, il reprit sur le même ton:

"Alors tu l'aimes?"

—J'ai une sincère amitié pour lui, mais c'est tout."

Elle fut surprise de l'éclair joyeux qui illumina soudain le visage de son frère, longtemps elle en demeura pensive, néanmoins elle persista dans sa prudente réserve envers lui.

Un événement allait bientôt dévoiler à tous deux leur mutuel amour...

Monsieur Solier avait résolu d'envoyer Rodrigue à Paris, l'espace d quelques années, pour lui permettre

de se perfectionner dans l'art médical : le jeune homme avait choisi la noble carrière de son père adoptif.

On venait d'entrer dans la semaine fixée pour le départ. Ce soir-là, Monsieur et Madame Solier étaient absents de leur demeure, retenus, chacun de leur côté, auprès d'un malade et au chevet d'un mourant, tellement la vie de ces deux époux exemplaires aurait pu se résumer en ces deux mots : devoir, charité...

Anne-Marie, se trouvant seule, s'était mise au piano et de sa voix harmonieuse elle chantait un fragment des " Noces de Jeannette," elle avait choisi—à dessein, sans doute— la gracieuse et touchante romance dans laquelle "Jeannette" exhale ses plaintes à propos de son amour déçu.

Rodrigue qu'elle croyait hors de la maison, était entré sans bruit et l'écoutait ému, il fut surpris de l'inflexion douloureuse avec laquelle elle modula le plaintif refrain :

" Ma pauvre âme est pleine
D'un mortel souci
C'était bien la peine
De l'aimer ainsi."

Comme elle s'apprêtait à quitter le piano, il s'approcha d'elle : elle sursauta de surprise, elle se doutait si peu de sa présence.

—" Chante encore, petite soeur, lui dit-il, j'aime tant entendre ta jolie voix."

—" Pas aujourd'hui, répondit-elle, car je suis un peu lasse."

—" Qu'as-tu ? "

—" Rien."

Il n'insista pas, mais, à ses paupières gonflées, il reconnut qu'elle avait pleuré. Elle alla se placer près de la fenêtre et prit sa broderie. Rodrigue debout, adossé à la cheminée, les bras croisés sur sa poitrine, la regardait. Tous deux demeurèrent longtemps sans échanger une parole. La jeune fille tenait les yeux obstinément fixés sur son ouvrage afin de cacher à son frère les traces de ses larmes.

C'était une splendide soirée de juin, l'atmosphère était tout imprégnée de cette tiède douceur si propice aux rêveries et aux abandons du coeur... A travers la fenêtre grande ouverte une brise légère leur apportait les suaves senteurs des roses et des volubilis, qui grimpaient en gracieuses guirlandes le long des colonnettes du balcon.

Rodrigue le premier rompit le silence.

" Dans huit jours à pareille heure, soupira-t-il, je serai loin déjà.

—C'est vrai—dit Anne-Marie—comme le temps fuit!"

Il vint s'asseoir auprès d'elle, d'un geste affectueux il lui ôta des mains son ouvrage et les gardant dans les siennes:

" Tu ne m'oublieras pas, chère petite soeur?

—Oh! non; mais pourquoi—ajouta-t-elle—me demandes-tu cela?

—C'est que je sens qu'un autre bientôt t'accaparera tout entière, alors...

—Je ne me marierai jamais."

Le ton avec lequel la jeune fille prononça ces mots était si ferme que son frère adoptif en fut surpris.

"Tu es bien jeune pour prendre une telle décision, quelle raison t'y engage?"

Elle se tut, et comme il insistait:

—"Si tu voulais—lui dit-elle suppliante—nous abandonnerions ce sujet; il me fait trop de mal."

—Anne-Marie—reprit Rodrigue, tenant toujours emprisonnées dans les siennes les petites mains blanches et fines qu'il sentait trembler.—Anne-Marie, je vais partir, peut-être que nous ne nous reverrons plus.... Qui sait? je puis mourir!.. La mort n'attend pas toujours le déclin de la vie pour nous ravir à ceux qui nous aiment et que nous aimons... Avant de nous quitter je voudrais pouvoir emporter la douce certitude que tu as encore pour moi cette fraternelle affection que tu me témoignais naguère, et que cette froideur, que je constate en toi et qui me torture, n'est qu'une douloureuse tromperie de ma tendresse jalouse. Regarde-moi, ma chère petite soeurette, pour que je lise encore dans tes grands yeux un reste de cette confiante amitié, qui faisait jadis mon plus grand bonheur."

Comme elle les gardait toujours baissés, sentant monter les larmes, il reprit, avec un accent de tristesse.

"Anne-Marie, si tu m'aimes encore un peu, regarde-moi."

Elle leva alors sur lui son beau et limpide regard, des pleurs emplirent soudain ses yeux, ils glissèrent le long de sa joue et en tombant, mouillèrent les mains de Rodrigue.

"M'aimes-tu comme autrefois—insista-t-il en l'attirant doucement à lui.

—Oh! oui, comme autrefois et même—ajouta-t-elle plus bas—bien davantage!"

Si bas qu'elle eut prononcé ces derniers mots, Rodrigue les avait entendus.

—" Répète encore ce que tu viens de dire—s'écria-t-il dans un élan de bonheur. Si tu savais quel baume ces derniers mots viennent de faire descendre en mon coeur: j'ai tant souffert, ma bien-aimée!"

Emporté par son amour passionné, il lui dévoila cette ardente tendresse qu'il sentait s'accroître chaque jour et qu'il lui fallait refouler; il lui raconta tout ce qu'il avait enduré de souffrances depuis le jour où il croyait qu'elle n'avait plus pour lui que de l'indifférence; il lui dit combien la jalousie ravageait son coeur à la seule pensée qu'elle en aimerait un autre que lui. Il parla longtemps, les paroles montaient pressées de son coeur à ses lèvres. Elle l'écoutait heureuse et ravie. En cet instant des tendres aveux, tous deux se trouvaient amplement consolés des douleurs passées.

Anne-Marie et Rodrigue employèrent les quelques jours qui leur restaient à jouir l'un de l'autre, à causer de leur future union, de cette douce vie à deux qu'ils envisageaient sous le plus riant aspect, à travers le prisme de leurs radieux vingt ans.

A cet âge on croit aisément au bonheur, l'amer désenchantement ne vient que rarement troubler ce court printemps de l'existence: c'est l'heure des rêves et des sourires; laissons à la jeunesse ses joyeuses illusions! Le temps des larmes et des décevantes réalités ne vient que trop tôt, hélas! lui apprendre le côté véritable de la vie; comme l'a dit un grand penseur: "le malheur est le roi d'ici-bas, tôt ou tard tout coeur est touché de son sceptre". En ce moment les jeunes amoureux ne songeaient nullement à cette austère maxime, du moins

Rodrigue qui, lui, était tout entier à la douce ivresse d'aimer et d'être aimé; la vie lui apparaissait sous un jour enchanteur. Anne-Marie partageait cette même confiance en un avenir heureux. Cependant, compagne assidue des visites charitables de sa pieuse mère, elle avait trop souvent frôlé, dans la mansarde du pauvre et au chevet des malades, l'épreuve et la souffrance pour ne point soupçonner que nul en ce monde n'est à l'abri de leurs atteintes; mais la sombre perspective ne lui apparaissait que comme très lointaine; d'ailleurs que lui importait que la route devint âpre et aride? Appuyée sur le coeur de Rodrigue elle se sentait le courage et la force d'y marcher sans faiblir: l'amour allège tant de choses bénies! Aucun nuage ne troublait donc à cette heure heureuse leur limpide horizon.

. . . .

. . . .

. . . .

———

V

On était au dernier jour. Plus que quelques heures et il faudrait se séparer. Cette séparation n'allait pas être sans brisement, surtout pour les deux jeunes gens; ils savaient bien que l'absence aurait un terme; mais il fallait attendre, et l'on sait que pour ceux qui s'aiment l'attente la moins longue a la durée d'une vie!

Pour ne pas augmenter le chagrin de Rodrigue, Anne-Marie se raidissait contre le sien et refoulait ses pleurs.

L'instant tant redouté arriva. Une scène touchante —point rare dans les pieux foyers canadiens—se produisit à cette heure solennelle des adieux. Le jeune homme s'agenouilla aux pieds de son père adoptif; celui-ci étendit sur la tête inclinée et si chère ses mains tremblantes d'émotion. Quand il se releva, le vénérable vieillard le pressa longuement sur sa poitrine, puis, comme jadis le vieux Tobie, il donna à l'enfant aimé qui partait sans lui ses paternels et sages conseils.

" Grave bien dans ton coeur—lui dit-il—notre fière " devise canadienne: " Je me souviens!" Oui, souviens- " toi de ton vieux père et de ta digne et pieuse mère, " tu sais combien tu nous es cher? Si tu n'es pas l'en- " fant de notre sang, tu n'en es pas moins celui de notre " tendresse: que notre souvenir et celui de l'angélique " enfant, que tu nommes ta soeur, te console et te sou-

" tienne aux heures où la solitude pèserait un peu trop " lourdement sur ton coeur.

"Tu vas revoir le ciel qui t'a vu naître; n'oublie " point celui où s'est écoulée ton enfance; unis dans ton " patriotique amour la grande Patrie française et ta " vaillante patrie d'adoption, car les deux se confon- " dent dans l'âme canadienne.

" Mais avant tout souviens-toi que tu es chrétien; " fuis tous ceux qui seraient pour ta foi un sujet de " scandale, garde bien intact ce précieux trésor, il sur- " passe toutes les humaines richesses. Observe fidèle- " ment les devoirs sacrés que notre sainte religion im- " pose à chacun de nous, ils sont notre meilleur encou- " ragement dans les difficultés de la vie et notre meil- " leure défense contre les sollicitations du Tentateur.

" Au revoir, enfant, oui, au revoir, et que le ciel, à " qui nous te confions te garde et te ramène auprès de " nous sain d'âme et de corps. Nous prierons Dieu " pour toi, prie-le pour nous aussi; aime le bien tou- " jours, et "vas droit ton chemin"!..."

. . . .

Sa mère à son tour le pressa contre son sein, des larmes, qu'elle s'efforçait de refouler, remplissaient ses yeux et en tombant se mêlaient à ses maternelles caresses. Une mère ne peut voir partir sans angoisses l'enfant chéri qu'elle a si longtemps bercé sur ses genoux et entouré de tant de soins. Celle de Rodrigue tremblait pour l'avenir: le coeur des mères a de ces intuitions étranges...

C'était la dernière minute de cette intime réunion.

Anne-Marie se jeta dans les bras que lui ouvrait Rodrigue. Les jeunes gens avaient peine à s'arracher à leur mutuelle étreinte. Soudain le jeune homme écarta doucement de lui la jeune fille, longuement il contempla son délicieux visage, comme s'il eut mieux voulu le graver dans son souvenir, de nouveau il baisa son beau front virginal, puis, brusquement, sans se détourner, il se sépara du groupe tant aimé, descendit en hâte les marches du perron, au bas duquel un coupé l'attendait—il avait manifesté le désir de partir seul—malgré lui il se tourna vers la chère demeure où il avait été si heureux et si aimé, et ses regards rencontrèrent une fois encore celle qu'il chérissait plus que sa propre vie, et qui se redonnait à lui tout entière dans un dernier baiser qu'elle lui envoyait du bout de ses doigts effilés.

Quand la voiture se perdit dans le lointain de l'Allée, Anne-Marie, dominée par un douloureux pressentiment, sentit ses forces l'abandonner; elle monta dans sa chambre. Grande Amie, unique confidente de son seul amour, l'y avait devancée. Dans un geste de lassitude la jeune fille appuya son front brûlant sur l'épaule de l'institutrice et lui dit, dans un sanglot: "J'ai peur, Grande Amie, j'ai peur; s'il n'allait pas revenir!"

La jeune Bretonne trouva dans son coeur de douces et réconfortantes paroles pour consoler la pauvre petite désolée et lui rendit un peu de courage; mais semblant évoquer un pénible souvenir elle murmura si bas, qu'Anne-Marie ne l'entendit pas: "Peut-être, mon Dieu, qu'ils ne sont pas tous infidèles!". . . . .

. . . .

VI

La nature virile d'Anne-Marie triompha bien vite de l'annéantissement où l'avait plongé le départ de Rodrigue. Tout en pensant au cher absent, elle reprit le cours de sa vie ordinaire dont les occupations sérieuses tenaient la plus large part.

Enfin la lettre si impatiemment attendue arriva un mois après le départ du jeune étudiant: ce mois avait paru interminable. Anne-Marie la lut à haute voix à ses parents et aux serviteurs assemblés, pour la circonstance, auprès de leurs maîtres. Dans cette maison, aux moeurs pures et antiques, les gens de service faisaient un peu partie de la famille; en raison de leur fidélité ils étaient associés à tous les événements heureux et malheureux qui venaient tour à tour attrister ou réjouir le foyer.

Quand tout le monde fut réuni, la jeune fille commença, d'une voix un peu tremblante, la lecture de la missive suivante, en ayant soin toutefois de passer prudemment sous silence les passages, qui la concernaient elle seule et qui auraient pu trahir le secret amour, l'unissant à son frère adoptif.

Paris 20 juillet 1888.

1 bis Place des Petits-Pères.

Me voici depuis quelques heures seulement dans la

grande capitale. Sans prendre le temps de me reconnaître parmi ce chaos de sentiments et d'impressions qui s'agitent en moi, au début de ma nouvelle vie, dans ce petit coin de chambre perdue, comme moi-même, au milieu de cet immense Paris, bien vite, petite soeurette, je m'empresse de vous rassurer tous sur mon sort; je sais trop combien mes nouvelles sont ardemment désirées là-bas, au cher pays, qu'à peine je quitte et que déjà je regrette...

Votre présence me manque, j'expérimente, à mon tour, combien il en coûte de vivre seul, loin du foyer, sevré soudain de cette atmosphère de tendresse dont je me sentais si chaudement enveloppé; néanmoins je secoue ma précoce nostalgie et je me raisonne: mon départ ne sera point sans retour!

Avant d'entrer dans les détails de mon voyage, oh! laisse-moi te redire encore, douce petite amie de mon enfance, combien je t'aime! Ton image me poursuit sans cesse; j'ai là, sur mon bureau, ta chère photographie: en revoyant ton si charmant sourire je retrouve tout mon courage;.

Embrasse bien tendrement pour moi nos bons parents. Chers, chers parents! parle leur de moi bien souvent; chaque jour, à mon intention, dis leur quelque chose de doux et d'aimant. Qu'ils sachent que leur Rodrigue se souviendra toujours de leurs bienfaits: ils sont gravés dans mon coeur en caractères indélébiles. Je veux me montrer digne d'eux. Je renouvelle à Papa la promesse que je lui ai faite en le quittant: d'être un "bûcheur". Oui, je suis résolu de travailler avec ardeur; je n'atteindrai jamais sa science, elle est au sommet, je ne suis qu'à la base, je veux cependant m'en appro-

cher le plus qu'il me sera possible, je vais apporter, pour arriver à ce but, tous mes efforts et tout le sérieux dont je dispose.

Je me présenterai, dès demain, chez le docteur Décugnier à qui papa me recommande.

J'arrive au récit de mon voyage. Il s'est accompli de la façon la plus heureuse ; la traversée a été très belle, sauf le troisième jour où nous avons éprouvé un commencement de tempête, qui s'est calmé presque subitement, au grand soulagement de tous ! Nul doute que vos ferventes supplications ont largement contribué à nous préserver des fureurs de Neptune...

Nous étions, comme passagers de "première", environ une cinquantaine ; l'élément féminin dominait dans notre classe, paraît-il, mais on s'en est guère aperçu durant le voyage ! je suppose que les pauvres estomacs étaient à la torture, ce qui obligeait ces dames à se confiner dans leurs cabines respectives ; le mien, à certains jours, n'était pas très à son aise ; cependant j'ai pu faire bonne contenance et, avant le terme de la traversée, j'avais déjà le pied et le coeur aussi solides que ceux d'un vieux marsouin.

Il y avait cinq jeunes américaines—l'aînée de la bande n'avait pas vingt ans, la plus jeune comptait à peine seize printemps—elles allaient toutes seules, sans autre "mentor" que leur extrême jeunesse, visiter les beautés de la vieille Europe.

Je ne suis pas l'ennemi de l'émancipation de la femme, je l'approuve dans une mesure en rapport avec la réserve due à son sexe ; mais la trop grande liberté de nos soeurs de la frontière ne me plaît pas du tout : une jeune fille livrée à elle-même risque souvent, en raison

de son inexpérience et de sa naïve crédulité, de se déflorer, elle perd, à la longue, ce charme sans égal qui se dégage de sa candeur. Je ne pouvais m'empêcher d'établir un parallèle entre ton esprit sérieux, ta prudence si digne et la futilité et le sans gêne de mes compagnes de passage. Je suis fier de toi, ma jolie, et bénis Dieu de m'avoir réservé un tel trésor pour partager et embellir ma vie.

Ces jeunes filles n'étaient nullement incommodées par le terrible "roulis", aussi se prêtaient-elles très volontiers aux douceurs du "flirt". J'avais le coeur trop plein de toi et trop ému de notre récente séparation pour leur porter la moindre attention; mon indifférence à leur égard se trouvait largement compensée par les hommages empressés d'une pléiade de Don Juans, américains comme elles, qui les escortaient assidûment. Peut-être continuent-ils encore auprès des jeunes misses leur rôle de chevaliers servants...

Selon l'usage, et suivant les sympathies, dès le début de la traversée, des petits groupes s'étaient formés parmi les passagers. Le mien se composait d'un tout jeune missionnaire, atteint de l'impardonnable phtisie, et qui s'en retournait au pays natal pour tenter de refaire ses forces épuisées. Il était rempli d'illusions, malgré l'approche de la mort, qui marquait déjà sa triste empreinte sur son pâle et doux visage; je me suis bien gardé de les détruire. Il était le plus gai de notre petit cercle; sans doute puisait-il cette humeur égale et sereine dans ce calme repos que goûte une conscience sans remords et une âme qui, comme la sienne, vit plus près du ciel que de la terre.

Un étudiant de Baltimore, très sérieux et fort intel-

ligent, complétait, avec un brave Alsacien et ton Rodrigue, notre petit cénacle. Ce bon Strasbourgeois détonait un peu auprès de nous; mais il cachait sous une enveloppe balourde et vulgaire un coeur pétri de la plus exquise bonté, laquelle rachetait grandement la rusticité de son langage et de ses manières; d'ailleurs il eut été difficile de l'exclure de notre société, car il suivait le pauvre missionnaire absolument comme son ombre; il était du reste son compagnon de cabine et le soignait de son mieux; aussi le jeune prêtre poitrinaire l'appelait-il amicalement: "mon infirmier". Cet excellent homme nous raconta qu'il était venu se fixer à New-York au lendemain du désastre de 1870.—"J'ai végété longtemps— nous disait-il—mais je trouvais moins durs l'exil et sa misère que le joug du vainqueur." Le pauvre Alsacien avait des sanglots dans la voix en évoquant l'époque douloureuse. Il est plein d'espoir en la "revanche!" Puisse son beau rêve patriotique se réaliser un jour....

Il est en ce moment à Paris, et l'hôte de son frère, marié et établi dans la grande capitale. Il habite 1 bis place des Petits-Pères où je suis moi-même comme te l'indique l'en-tête de ma lettre. Il m'a fallu céder aux instances du brave Alsacien et le suivre chez son frère, aussi brave homme que lui, semble-t-il, et qui m'offre de me garder à son logis.

Les journées à bord se suivent et se ressemblent, je n'ai donc aucun incident bien intéressant à te narrer. Je me levais dès l'aube et en compagnie de mes amis de passage, aussi matinaux que moi, j'arpentais de long en large le pont de promenade que je ne quittais que très tard dans la nuit. La température était parfois

très basse, je m'emmitoufflais alors à la façon d'un esquimau et je bravais la brise du Nord. Souvent j'allais m'égarer aux "troisièmes". A ma vue les enfants, qui s'y trouvaient, battaient joyeusement leurs petites mains et pour cause... ils savaient, les pauvrets, que je leur apportais un peu de ces friandises qui surabondaient à notre table. Les parents me souriaient avec reconnaissance, la plupart étaient des Italiens, beaucoup retournaient aux pays aussi pauvres que lorsqu'ils l'avaient quitté: l'Amérique n'est point pour tous la terre promise, hélas! Les infortunés que j'avais sous les yeux s'en revenaient le coeur rempli d'amères déceptions; au lieu de la richesse rêvée, ils n'avaient récolté que désenchantements et souffrances. Ces pauvres malheureux ne se doutaient guère que le jeune "signor", comme ils m'appelaient, avait connu jadis leur infortune. J'ai été l'enfant gâté de la Providence, car le jour, où Elle me reprenait si soudainement les êtres aimés qui me donnèrent la vie, elle m'envoyait au même moment un autre père et une autre mère, dont la tendresse allait me faire promptement oublier mon triste sort; en plus Elle me donnait en toi une ravissante petite soeur, qu'Elle me destinait pour être l'ange de ma vie. Oh! oui, je me le redis souvent, j'ai été un privilégié et je me plais à le reconnaître.

J'habite vis-à-vis le sanctuaire de Notre-Dame-des-Victoires, tant vénéré des parisiens! Je compte profiter très souvent de ce pieux voisinage. Je n'ai, pour m'y rendre, qu'à traverser la place, guère plus grande que l'emplacement où se dresse notre Basilique. J'y vais à l'instant pour placer sous la protection de la Reine des cieux mon séjour dans la "ville lumière".

mon humble personne et vous tous qui m'êtes si chers! Au revoir, ma toujours aimée, oui, au revoir. Dans cette joyeuse espérance je t'embrasse et je t'aime.

Ton Rodrigue.

P. S.—Transmets à nos bons serviteurs mon cordial souvenir. J'espère que Léocadie ne fulmine pas trop contre cet "enfer de Paris", qui ne semble pas posséder ses sympathies; j'aime à penser qu'à cette heure elle ne doute plus de mon retour.

. . . .

. . . .

Hélas! oui, la vieille Léocadie persistait dans son doute; elle était convaincue qu'on ne revenait pas quand on partait si loin; aussi depuis le départ de Rodrigue monologuait-elle plus que d'habitude dans son domaine des bas-offices; cependant elle ne confiait à personne ses craintes relatives au retour du jeune étudiant, elle se serait reprochée d'ébranler la confiance de son "idole"; car avec sa finesse de femme elle avait percé le sentiment ardent et passionné qui s'était substitué à la simple affection fraternelle qui unissait autrefois les deux jeunes gens; elle comprenait donc que le bonheur d'Anne-Marie était lié à ce retour. "Pourquoi détruire si tôt son beau rêve d'avenir, pensait-elle dans son solide bons sens." Et la bonne vieille soupirait mais se taisait...

En effet la jeune fille avait foi en son fiancé et

puisait dans la douce certitude du retour un continuel encouragement qui l'aidait à supporter vaillamment la longue absence.

Une seconde lettre du "cher parisien", comme on le nommait déjà en famille, vint la confirmer dans son ferme espoir. Comme la précédente, Anne-Marie la lut à tous.

Paris, 27 juillet 1888.

Selon ma promesse je viens te parler de mes hôtes: la crème des braves gens, ma chère, ils me soignent et me dorlotent à l'égal d'un enfant. Ils avaient un fils, m'ont-ils dit, ils l'ont perdu l'année dernière, et il avait mon âge; ces pauvres gens s'imaginent le voir revivre en moi: de là leurs prévenances et leurs bons soins. Ils se nomment Muller et sont tous deux de Strasbourg. Ils sont très sympathiques. Un drôle de couple, par exemple! le mari est tout en longueur et me fait songer au légendaire don Quichotte; quant à sa Dulcinée, c'est son vivant opposé! la bonne dame est toute en largeur; malgré sa malheureuse ampleur, dont elle ne paraît pas s'affliger du tout, elle est toujours en mouvement et très active dans sa besogne.

Ils ont une fille, âgée de dix-huit ans; je ne l'ai point vue, elle est en pension, mais doit arriver ces jours-ci pour les vacances. Probablement qu'elle ne retournera plus au couvent, puisque son cours est achevé. Mes hôtes paraissent adorer cette fillette dont ils me parlent sans cesse; ils m'assurent qu'elle est incomparablement jolie; je fais un effort pour le croire, en tout cas elle ne doit pas leur ressembler... quoiqu'il en soit cela m'importe peu!

Je me porte comme le Pont-Neuf, sur lequel justement je passais hier. Je commence à me familiariser avec la grande cité. Je fais quelques promenades aux Champs-Elysées et au Luxembourg; je revis là un peu de ma petite enfance! je me souviens, confusément sans doute, que ma pauvre mère m'y conduisait souvent; en regardant ces gracieux bambins, qui évoluent dans les allées ombreuses de ces vastes jardins, je me revois, mignon baby de trois ou quatre ans, courant joyeusement dans ces mêmes avenues. Il n'est pas jusqu'au fameux théâtre enfantin de Guignol et la petite "voiture aux chèvres" qui ne réveillent en mon esprit tout un cortège de souvenirs, se rattachant à ce lointain passé.

Je dirige souvent mes pas vers les quais de la Seine, un intérêt tout spécial m'y attire; imagine-toi que le long des parapets, des bouquinistes installent chaque jour leurs petites librairies portatives, je me plais, comme tant d'autres, à fureter dans leurs casiers, où l'on fait parfois de véritables trouvailles. J'ai été, pour la modique somme de un franc, l'heureux acquéreur d'un Plutarque, lequel fraternisait, dans le même rayon avec un recueil de recettes culinaires: ironique voisinage! Le chef-d'oeuvre antique avait dû être apporté là par un étudiant en dèche... la gent écolière alimente passablement le petit commerce des libraires en plein air; dame! on se procure de l'argent comme on peut...

Les rives de la Seine n'ont pas la majestueuse beauté des bords de notre Saint-Laurent, elles ont néanmoins, surtout passé Paris, leur charme propre, très pittoresque, je t'assure.

Les environs de la capitale sont jolis, les fôrets y

abondent. Tu vois que les lieux de promenade ne manquent pas ici, même par les sentiers solitaires où l'on peut rêver sans témoins, à ceux que l'on aime.

Hier le hasard m'a ménagé une agréable rencontre; je montais à pas lents la rue Monge, une des principales rues du quartier latin, et tout en suivant d'un regard distrait les spirales bleutées de la fumée de mon cigare, je songeais à toi, ma jolie, à nos bons parents, aux camarades, à tout ce qui s'appelle le Pays... Tout à coup j'entends une exclamation joyeuse, suivie de mon nom. Pense si je sursaute! Je me retourne et je me vois en face d'un ancien condisciple du collège: Ernest Martel, dont je vous parlais quelquefois; il est, lui aussi, étudiant en médecine; mais il a achevé son stage. Dans quelques jours il repart pour le Canada, que les merveilles de Paris n'ont pu lui faire oublier; il faut dire que deux grands yeux de velours l'avaient déjà conquis tout entier avant qu'il ne quitte le cher pays, tu comprends s'il a hâte d'y retourner... quel veinard!

Nous avons achevé ensemble la journée; le soir nous sommes allés à l'opéra: on y répétait, devine? "Sigurd" ton opéra favori. Que j'aurais été heureux de t'avoir auprès de moi?... Nous avons parlé de "nos belles" et dans le fiacre, qui nous reconduisait au sortir du théâtre, nous nous sommes mis a chanter à tue-tête en tambourinant sur les vitres: "Vive la Canadienne"! Ernest et moi nous devions avoir l'air d'échappés de Charenton. Heureusement qu'il faisait nuit, ce qui favorisait nos bruyantes expansions.

Tu me demandes mon impression sur les parisiennes. Ma foi, elle est des plus heureuses. Eh bien, oui, je l'avoue, elles sont adorablement jolies; une taille ravis-

sante, élégante et distinguée avec un timbre de voix d'une douceur caressante; mais tous ces avantages ne doivent nullement t'alarmer puisque les gentilles petites canadiennes les partagent. Non, leurs "séduisants attraits", pour employer ton terme, ne me détourneront pas de toi, pas plus qu'ils n'ont détourné les nôtres, qui m'ont devancé dans la grande capitale; tous sont revenus au pays natal, avec le même amour qu'ils avaient emporté dans leur coeur en le quittant. Tu vois que nous sommes fidèles à nos "belles", et que les "charmeuses" ne sont pas du tout celles que tu penses... à bon entendeur, salut!

Il est temps que je vous entretienne du côté sérieux de ma nouvelle vie. Selon la promesse, que j'ai faite à Papa, je veux travailler avec ardeur, j'étudie de longues heures chaque jour. J'ai vu l'excellent docteur Décugnier, reconnu ici comme une sommité. Il a l'admiration et l'estime de tous ses confrères. C'est un grand chrétien, sans respect humain. Il m'a reçu avec une bonté vraiment paternelle: il se souvient fort bien de Papa et m'a rappelé diverses anecdotes de leur vie d'étudiants. Je ne pouvais m'empêcher de constater, en écoutant le récit de ces lointaines réminiscences, que la jeunesse studieuse d'aujourd'hui ne ressemble plus à celle d'autrefois: nous faisons plus large la part du plaisir, eux ne lui accordaient que le temps, qui n'était pas accaparé par l'étude, et cette dernière absorbait toute leur journée. "Nous nous distrayions en travaillant—me disait le bon Docteur—à cette heure les jeunes travaillent en se distrayant." Moi, je veux être de la catégorie des "antiques", et trouver, comme eux, mon plus grand plaisir dans mon travail même.

J'ai dit au docteur Décugnier combien papa l'avait en haute considération et combien il admirait son savoir. Il a souri et m'a répondu : « Votre excellent père me surpasse en science et en vertu. C'est un "vrai Canadien", n'est-ce pas. Je ne puis rien vous souhaiter de meilleur, mon cher enfant, que de lui ressembler, car c'est un beau caractère."

Nous avons beaucoup parlé du Canada ; il m'a longuement questionné sur nos moeurs et nos coutumes. "Quel vaillant peuple que le peuple canadien—a-t-il ajouté ému—comme il a su défendre ses droits et sauvegarder sa langue et sa foi ! Cette vaillance fait présager un glorieux avenir."

L'entretien s'est terminé sur mes études, et il m'a interrogé très minutieusement ; ensuite il m'a proposé de me faire admettre comme interne à l'hôpital Lariboisière, où il est médecin en chef : je serai donc au nombre de ses élèves. Il m'a invité à dîner chez lui pour la semaine prochaine et il me présentera ce jour-là à quelques-uns de mes futurs camarades.

J'entre à Lariboisière vers la fin du mois prochain. Les braves Muller sont navrés que je les quitte si tôt ; pour les consoler je leur ai promis de passer auprès d'eux la plupart de mes congés.

Il est temps que je m'arrête ; j'ai tant à [illegible] dire que je remplirais des pages et des pages ! Allo[illegible] je me résigne à laisser reposer ma plume, mais pour la reprendre bientôt.

Aimons-nous toujours, ma bien-aimée, penses à ton Rodrigue qui, lui, ne peut penser à autre chose qu'à toi.

Rodrigue.

. . . .

. . . .

12 août 1888.

J'ai reçu hier ta longue, intéressante et tendre missive. Elle m'est arrivée tout imprégnée de cette douce et réconfortante atmosphère familiale dont mon coeur a tant besoin.

Il y a deux mois aujourd'hui que pour la dernière fois je te pressais sur mon coeur. Que le temps me semble long loin de toi! Ces deux mois ont eu pour moi la durée d'un siècle... Combien m'en reste-t-il encore à vivre loin de ma bien-aimée! Hélas! le nombre me décourage... J'en détourne ma pensée et je viens te causer du présent.

J'ai fait la connaissance de mes futurs camarades, je suis enchanté d'eux, tous plus sympathiques les uns que les autres. D'ailleurs notre cher professeur fait toujours une sélection parmi ses élèves; ceux-là seuls ont droit ` son estime et sont admis à son intimité, qui se distinguent par leur bonne conduite. Ce sont des catholiques militants, membres de la conférence de Saint Vincent de Paul, de l'oeuvre des catéchismes où ils m'ont enrôlé: j'ai rencontré dans ces pieuses conférences un bon nombre des nôtres; la "reconnaissance" a été vite faite...

Nous sommes cinq privilégiés du bon Docteur Décugnier. Du nombre un seul est parisien: voilà qui va te surprendre... L'aîné du petit cénacle est un franc-

comtois; il est la "Gravité" même, un peu lent dans ses gestes, très réfléchi; ses camarades l'ont malicieusement surnommé à cause de son calme: père Tranquille. C'est le plus édifiant de tous et celui vers lequel je me sens davantage attiré. Je ne sais si je me trompe, mais il ne me paraît pas dans sa sphère; je ne serais pas étonné que ce futur médecin des corps se transforme un jour en médecin des âmes... cette sainte vocation s'accorderait mieux avec son caractère presque austère, ce qui ne l'empêche pas d'être d'une amabilité inlassable. Son ami est son véritable antipode... c'est un méridional, un marseillais, c'est tout dire...

Je dois te dire qu'en France, suivant les provinces, tout diffère comme accent, comme coutumes et même comme types. Mon franc-comtois est blond, grand, élancé, un peu pâle et très posé dans ses allures.

Mon méridional, lui, est tout en "gesticulades"; vif comme la poudre, brun comme un Maure avec des yeux noirs pétillants de malice. Sa physionomie est agréable; son âme et son coeur remplis de générosité. C'est le boute en train de la bande; aux heures d'études il est un des plus sérieux. Sa famille étant très aisée lui fait une pension, dont le revenu de chaque mois suffirait à beaucoup d'autres pour l'année entière. Malgré les largesses des siens sa bourse est toujours vide, sa charité absorbe tout; aussi a-t-il les prédilections des protégés de la conférence de la Saint Vincent de Paul, et pour cause...

Mes deux autres nouveaux amis sont de l'Auvergne, ce sont deux frères, leur père est professeur à l'Université de Clermont, ils sont fort distingués; comme ils ne se séparent jamais, Figuière, le marseillais, les

a baptisés "Oreste et Pylade"... Sans nul doute que je ne tarderai pas à avoir mon surnom, je m'y attends...

Nous causons beaucoup du Canada et des... canadiennes. Je ne pouvais faire autrement que de leur parler de toi. Tu sais l'adage, ma jolie: "La bouche parle de l'abondance du cœur", et le mien qui est tout plein de toi, ne peut se taire... Le terrible Figuière se met soudain à dire: "Nous devrions bien épouser des canadiennes, on les dit si jolies... qu'en dis-tu, père Tranquille?" mon pieux ami n'a point répondu; mais il a eu un certain sourire qui m'a confirmé dans mon idée à son sujet et que mes camarades partagent avec moi.

Papa et Maman vont être content de me savoir en si bonne compagnie. C'est une erreur de croire que Paris est un danger pour la foi et la vertu des nôtres. Se perd qui veut. Il y a dans la capitale un nombre incalculable d'oeuvres préservatrices et pour toutes les conditions. Des zélateurs vont au devant des nouveaux venus pour les introduire dans leurs confréries. J'ai ici toutes les ressources de la religion et je continue mes devoirs de chrétien aussi librement qu'à Québec. Les étudiants catholiques sont groupés en une association et ils s'occupent spécialement de la visite des pauvres et des catéchismes.

Avec Aimé de Montaigu, le franc-comtois, j'enseigne les principaux éléments de notre religion aux ouvriers et aux jeunes apprentis de Ménilmontant et je visite également les indigents de ce quartier; tu vois que mon temps est bien employé.

Je t'envoie le respectueux salut de mes amis, y compris celui de l'austère Montaigu, il faut qu'il t'estime pour me charger d'un tel message....

J'oubliais de te dire que mes braves Muller nous avaient invités tous les cinq. Bien entendu nous avons été bourrés de "choucroute", une friandise nationale pour les Alsaciens; par exemple il faut des estomacs d'Allemands pour digérer ce plat substantiel, je n'en raffolle pas précisément; mais comme ce mets ne se sert jamais sans bière que j'adore, le liquide m'a dédommagé du solide; d'ailleurs le menu ne se bornait pas à ce plat de résistance, et nos appétits de vingt ans y ont fait honneur. Mes hôtes étaient dans la jubilation. Leur jeune fille arrive demain.

J'imagine que mon ami Girard te fait un brin de cour pendant mon absence; mais je n'en suis plus jaloux à présent que j'ai la douce assurance que je suis l'heureux élu de ton coeur.

Dis mille tendres choses de ma part à nos bons parents. A toi, ma bien-aimée, je donne le meilleur de mon coeur. Aime-moi toujours, ta tendresse c'est mon bonheur, sans elle je ne pourrais vivre. Ecris-moi vite, tes chères lettres sont mes plus douces joies et mon réconfort dans l'exil.

Et Léocadie? Est-elle un peu apaisée envers "cet enfer de Paris"? Dis-lui que je ne suis pas encore "parisianisé", et qu'elle peut compter que je reviendrai aussi "canadien" qu'à mon départ.

Une tape amicale à Soudan. Tu me dis que depuis que je suis parti il a cessé ses joyeuses gambades. Pauvre bête! Tâche de lui faire comprendre que son jeune maître ne l'oublie pas. Mes hôtes ont un affreux bouledogue, lequel m'a pris très sérieusement en grippe; c'est heureux que sa taille n'ait point la proportion de la mienne, certainement qu'il m'aurait déjà avalé...

il se résigne à aboyer furieusement après moi en me montrant ses crocs. J'ai donc déjà un ennemi ici, où je commence à compter aussi d'excellents amis.

Adieu, mon coeur, et à toujours!

Ton Rodrigue.

P. S.—Il était trop tard pour faire partir ma lettre hier, j'en profite pour briser l'enveloppe et ajouter encore un mot.

La fille de mes hôtes est arrivée. Je ne l'ai pas encore vue, mais je l'ai entendue: Quel timbre de voix... un vrai rossignol.

En ce moment elle chante, devine?... Loin du pays! Peut-être est-ce à mon adresse? tu dois me trouver prétentieux de supposer que cette jeune fille s'occupe de moi; d'autant que je ne songe pas à m'occuper beaucoup d'elle: tu me suffis, ma bien-aimée. J'entends son rire perlé... elle doit être gaie. C'est égal, elle possède un joli ramage, il lui est permis d'être laide, sa voix merveilleuse est une précieuse compensation.

Que j'ai hâte que mon stage s'achève. Le chant de cette jeune fille vient de réveiller ma nostalgie... Allons je ranime mon courage en regardant ton cher portrait. Comme tu es belle et dire que tu es à moi... Je t'embrasse et je t'aime A Dieu, à Dieu!

24 août.

Nous sommes en plein déluge. Je crois qu'à Paris il pleut régulièrement six jours par semaine, et encore est-il prudent au septième, si l'on veut se payer une

promenade un peu longue, de se munir d'un parapluie... Allons, voilà que je me mets à médire de la "Ville Lumière"; cela ne m'empêche pas de reconnaître que chez elle les merveilles surabondent, elles rachètent amplement son ciel perpétuellement gris. Il est vrai que nous sommes entrés dans une mauvaise période, car enfin je serais un peu trop loin de la juste vérité si j'avançais que le soleil n'y fait pas parfois de jolies risettes.

J'ai vu la fille de mes hôtes. Le plumage répond au ramage: une adorable miniature, ma chère. Elle tenterait, j'en suis sûr, le pinceau d'un peintre. La jolie enfant ne ressemble en rien à ses parents. "In petto" je me dis qu'on a dû la changer dans son jeune âge. Elle est si mignonne et si frêle qu'instinctivement on se sent porté à la protéger, il semble que le plus léger souffle va l'emporter; toute la vie paraît s'être réfugiée dans ses larges prunelles claires; l'expression de son regard est tour à tour volontaire, caressant, mutin, timide. C'est encore une enfant. Elle n'a que dix-huit ans et les porte à peine. Son abondante chevelure, d'un roux foncé, et tout ondulée, semble trop lourde pour sa fine tête de camée; sa bouche est délicieusement jolie, un brin espiègle; en s'ouvrant elle laisse apercevoir de ravissantes petites dents, semblables à des perles nacrées.

Il faut que je te raconte notre première entrevue, elle ne manque pas de piquant, je t'assure.

Mes hôtes viennent d'acquérir une jolie petite villa à la Varenne Saint-Hilaire, une des plus coquettes stations estivales des environs de Paris, et très fréquentée des artistes; la plupart même y habitent durant la belle saison.

Mes braves Alsaciens ont insisté pour que j'achève à la villa les quelques jours qui me restent à vivre auprès d'eux. Ils attendaient pour s'y rendre à leur tour l'arrivée de leur fillette, laquelle a passé les premières semaines de ses vacances au pays natal de ses parents.

Je ne demandais pas mieux que d'échanger un peu l'asphalte des trottoirs et l'horizon borné de la ville pour le terrain gazonné et le vaste espace de la campagne... C'est le lendemain de mon arrivée à la Varenne que j'ai vu enfin la fille de mes emphitryons.

C'était un peu avant dîner, je fumais mon cigare en me promenant dans les champs qui entourent la villa; dans un enclos voisin j'aperçois une jeune fille qui, perchée sur un arbre, mordait à belles dents dans de fort belles pêches; lorsqu'en voulant gagner une branche un peu plus haute le pied lui manque... j'accours, pour la secourir, je n'arrive pas à temps cependant pour lui épargner une chute, heureusement sans fâcheuses conséquences grâce à un épais gazon qui reçoit l'imprudente; je ne puis que l'aider à se relever. En me voyant elle rougit un peu, puis, retrouvant son assurance, elle me dit en riant, tandis que je lui présentais la main pour la remettre sur pied:

'J'aime mieux que vous m'aidiez à ramasser ma cueillette, car le pire de la situation serait l'arrivée du propriétaire...."

Comme je la regardais étonné.

"Eh! oui, reprit-elle, ce sont des pêches de maraude. Nous en avons d'aussi belles chez nous; mais, que voulez-vous? ajouta-t-elle, avec un malicieux sourire, en véritable fille d'Eve, j'ai une prédilection marquée pour le fruit défendu, avouez qu'il a une saveur toute particulière..."

—"Je n'en ai jamais goûté, mademoiselle, il n e serait donc un peu difficile de vous donner mon opinion là-dessus", répliquai-je pour avoir l'air de dire quelque chose.

—Si vous voulez en faire l'expérience et si vous ne redoutez pas le remords, goûtez-en une et, ce disant, de sa main mignonne elle m'offrit un des fruits si périlleusement conquis. J'avais bien envie de refuser. "Ne craignez pas insista-t-elle, vous ne serez le complice que d'un petit tour que je veux jouer au maître de ce verger, un vieil harpagon, riche comme un Crésus; mais dur envers les pauvres comme pas deux. Quand il va s'apercevoir de la disparition de ses pêches, il est bien capable d'en faire une maladie... Sauvons-nous vite, c'est l'heure où il vient inspecter ses arbres fruitiers. Gare s'il nous prenait au piège!....

Nous ramassâmes en hâte la cueillette qu'elle dissimula dans le pan de sa robe de mousseline et comme je m'apprêtais à prendre congé d'elle. "Pourquoi me laissez-vous, me dit-elle, puisque notre chemin est le même, faisons route ensemble; d'ailleurs je pourrais rencontrer "l'ennemi"; alors vous me servirez de "garde-du corps" en cas d'attaque"

Elle riait d'un si bon coeur que je finis par rire à mon tour.

"Comment supposez-vous que ma route est la même que la vôtre? Vous me connaissez donc, Mademoiselle," lui demandai-je intrigué?

"Vous ne savez donc pas—me répondit l'espiègle—que le même toit nous abrite?"

—Vous êtes, alors, Mademoiselle Muller?

—Précisément, ça vous étonne?

—Du tout, répliquai-je. Tu comprends que c'était là un pur mensonge, jamais je me serais imaginé que l'exquise créature que j'avais devant moi était le rejeton de l'affreux couple qui m'héberge.

Elle s'appelle Odile, un nom gracieux comme elle, n'est-ce pas? elle m'a dit que beaucoup d'Alsaciennes le portent, car sainte Odile est en grande vénération à Strasbourg et dans toute l'Alsace.

Inévitablement nous avons parlé du Canada. Elle est très questionneuse, un brin curieuse; c'est là, m'avoue-t-elle, un défaut propre à son sexe—ce n'est pas toi en tous les cas qui pouvais m'en faire apercevoir. Elle veut tout savoir, tout connaître; je serai libre de ne point lui répondre, mais on s'en voudrait de contrarier cette gentille enfant, puis son babil m'amuse, son timbre de voix est si agréable que je me plais à l'entendre parler.

"Vous êtes Canadien, m'a-t-elle demandé hier, tandis que nous nous promenions dans les allées du jardin.

—Par mon coeur oui, Mademoiselle; mais par ma naissance, je suis Français, mon père était du midi de la France, ma mère, elle, était Espagnole.

—Vous en avez le type. Elle poursuivit. "Vos parents sont morts sans doute?"

—Oui, Mademoiselle." Comme je savais que par ses questions elle me pousserait jusque dans mes derniers retranchements, je lui racontai assez brièvement mon histoire; la chère petite doit être très compatissante; car mon récit l'a émue et j'ai vu briller des larmes dans ses grands yeux.

Comme je lui ai beaucoup parlé de toi (sans lui avoir révélé notre amour) elle m'a demandé encore:

"C'est la photographie de votre soeur, sans doute, qui repose sur votre table de travail?"—Oui, lui ai-je répondu.—Elle est belle. Vous lui direz, ajouta-t-elle gentiment, que je l'aime bien, sans la connaître, et que nous vous aimons beaucoup; peut-être que cela lui fera plaisir."

Je te transmets son naïf message; je crois que cette enfant te serait sympathique, c'est dommage que vous soyez si loin l'une de l'autre, elle aurait tant à gagner à ton contact: elle me paraît très malléable; le sérieux lui manque, c'est un petit être bien futile; il faut dire qu'elle est si jeune! et ses parents ne s'entendent qu'à la gâter; heureusement qu'elle est douée d'un bon coeur, c'est là une grande ressource pour l'avenir.

Elle me questionna beaucoup aussi sur les Canadiennes.

"On dit qu'elles sont jolies, est-ce vrai, Monsieur?"

—Mon Dieu, Mademoiselle, ce n'est pas à moi à faire l'éloge de mes charmantes compatriotes, cependant je dois vous dire que si elles ne sont pas toutes jolies, il n'y en a point de laides.

—Une femme qui n'est point laide, répliqua-t-elle, est presque belle"

"On les dit heureusement douées et instinctivement musiciennes?"

—C'est encore exact, Mademoiselle, le sentiment de l'art est très développé chez elles.

—"Alors, reprit-elle, ce sont de véritables raretés. C'est heureux qu'elles soient loin, j'en serais peut-être jalouse!"

—Oh! mademoiselle, me suis-je empressé de lui répondre, vous n'avez pour votre part rien à envier de

leur beauté ni de leurs talents, car vous les possédez dans une égale mesure... Cette réplique amena sur ses lèvres un petit sourire satisfait.

Maintenant nous sommes de bons amis, mais sa société tout agréable qu'elle soit, ne peut me faire oublier le vide de ta chère présence. Ah! pourquoi le Canada est-il si loin de la France!

Mes camarades sont venus passer une journée avec moi à la Varenne. Nous avons fait une promenade sur l'eau, dans un canot que l'on nomme ici "périssoire". Le mot n'est pas exagéré. Pour monter ces sortes d'embarcations, qui ne ressemblent pas à nos canots indiens, il est bon de laisser la turbulence sur le rivage. C'est miracle que la partie n'ait pas tourné au tragique; les gesticulades de Figuière ont failli plus de dix fois renverser notre chaloupe, c'est qu'un plongeon dans la Marne est tout aussi dangereux, sinon plus, que dans notre Saint-Laurent; cette rivière est traitresse à certains endroits; les tourbillons sont nombreux. Enfin nous avons achevé notre promenade nautique indemnes d'accident.

Michel Girard m'écrit qu'il est toujours votre hôte assidu et que tous deux vous vous entretenez souvent et longuement du "cher parisien."

Il me parle beaucoup de toi; comme il t'aime! il ne me l'avoue pas; mais son amour transpire à chaque ligne. Pauvre ami! je ne puis que le plaindre sans pouvoir remédier à son intime souffrance, car je sens qu'il souffre! Que sera-ce quand il apprendra que tu ne t'appartiens plus et que l'heureux possesseur du trésor, après lequel il soupire, c'est moi, moi ton frère adoptif, et son ami, dont il était le meilleur confident.

Je ne me sens pas le courage de lui confier mon secret, je sais qu'il briserait son coeur... Laissons-lui ignorer encore notre mutuel amour; il l'apprendra assez tôt, pauvre Michel! Je reconnais que sa belle nature s'accorderait mieux avec la tienne, je suis si loin de vous ressembler à tous deux; vous êtes la Sagesse, je suis la Folie; c'est justement pour cette raison, ma jolie, qu'il me faut auprès de moi un ange comme toi afin de m'aider à devenir un peu moins mauvais chaque jour. Tout [illegible] soit ton Rodrigue, tu sais qu'il t'adore; [illegible] donne droit à ton indulgente pitié pour sa p[illegible] défauts rachetés par son inaltérable amour.

A Dieu, mon coeur, aime-moi bien toujours.

Rodrigue.

. . . .

. . . .

Michel Girard venait en effet très souvent chez les Solier, qui le regardaient un peu comme leur second fils; Madame Solier avait été l'amie de sa mère, cette amitié remontait aux lointaines années du couvent; elles ne s'étaient jamais perdues de vue, la mort seule avait brisé cette douce intimité.

Anne-Marie était le principal objet des nombreuses visites que Michel Girard faisait à ses vieux amis; il l'aimait sans oser le lui dire, sans même le laisser soupçonner. Timide et gauche il cachait, sous une enveloppe peu brillante, une intelligence et une âme d'élite.

Son regard clair et profond exprimait une grande droiture et une exquise bonté. Anne-Marie l'avait remarqué parmi les amis de son frère et lui avait voué, dès la première heure, une sincère amitié; elle, d'ordinaire si réservée envers les jeunes gens, se montrait avec lui confiante et enjouée; il la respectait tant! c'était cette attitude même qui lui avait gagné les préférences de la prudente et sage jeune fille.

Le jeune homme était avocat; doué d'un rare talent oratoire, ses plaidoiries l'avaient déjà rendu célèbre. Nature loyale dans toute la force du mot, l'appât du gain ne le tentait guère; lorsque la cause qu'on lui soumettait lui paraissait opposée aux sentiments d'honneur et de justice si profondément ancrés dans son âme il la refusait fièrement; en retour il réalisait dans toute sa vérité la noble appellation de défenseur de la veuve et de l'orphelin, ses plaidoiries gratuites étaient nombreuses et comme on lui faisait remarquer quelquefois que, tout en marchant dans le chemin de la Gloire, il tournait le dos à la Fortune: "Bah! répliquait-il, la charité n'appauvrit pas! Défendre la cause des malheureux, c'est défendre la cause de Dieu, puisqu'ils sont ses membres souffrants; vous voudriez que je m'y refuse! laissez-moi continuer, je ne plaide jamais si bien que lorsque je ne suis payé que par la gratitude."

On comprend qu'un tel coeur était digne de l'affection de l'angélique Anne-Marie. Elle l'aimait à l'égal d'un frère et causait avec lui aussi familièrement que si elle avait été sa soeur.

Depuis que Rodrigue n'était plus là, il faisait presque l'unique sujet de leurs conversations. Anne-Marie lisait à Michel Girard les divers passages des lettres où

son frère lui racontait sa vie d'étudiant. Ces lettres apportaient une joie toujours nouvelle dans la chère demeure. Anne-Marie comptait les jours qui séparaient chaque courrier, puis quand la missive désirée arrivait elle la lisait et relisait, goûtant à chaque fois un bonheur indicible à parcourir ses lignes toutes débordantes de tendresse passionnée. Elle était heureuse! Rodrigue l'aimait toujours. " L'absence, lui écrivait-il, n'atténue en rien mon amour pour toi. ma bien-aimée, au contraire elle ravive sans cesse mon brûlant désir de te revoir et de te posséder." Elle le croyait. Elle-même sentait si bien qu'il lui était aussi cher que le jour où elle s'aperçut que tout son coeur allait vers lui.

Oui, Anne-Marie était heureuse, pleinement heureuse... hélas! son paisible bonheur allait bientôt se rencontrer avec la douleur... La félicité de ce monde est si fragile qu'il suffit d'un léger heurt pour l'anéantir. Comme tout ce qui est humain, l'amour est sujet, lui ausi, à l'instabilité. On a dit: loin des yeux, loin du coeur. Cette désolante maxime résume bien l'inconstance humaine... Sans doute il y a, et il y aura toujours, des coeurs fidèles; mais ceux-ci se trouvent plus souvent dans le chemin de l'amitié, bien rarement dans celui de l'amour. La constance semble être le privilège des affections saintes et pures. L'amour est presque toujours une jouissance égoïste de l'être aimé. les sens y dominent plus que le coeur; loin de "l'idole" l'ardeur première s'émousse; insensiblement le voile de l'oubli enveloppe le coeur et y efface le souvenir de l'objet qui naguère faisait ses délices. La séparation est un dangereux écueil pour l'amour; celui de Rodrigue devait un jour s'y briser . . . .

V

Il y avait un peu plus d'un an que Rodrigue était à Paris. Il avait accompli presque la moitié de son stage; mais, chose surprenante, il ne parlait plus dans ses lettres de ce retour qu'il souhaitait si vivement au début de son arrivée dans la capitale. Celles-ci, d'ailleurs se faisaient plus rares et plus brèves; et ce qui étonnait Anne-Marie c'est qu'il ne disait rien d'Odile, alors qu'auparavant il lui en parlait presque dans chaque missive; cette abstention éveilla dans son esprit un douloureux soupçon: elle comprit que dans le coeur de Rodrigue sa place était prise.

Il se fit un complet revirement dans la paisible demeure, toute remplie du souvenir du cher absent. Aux heures d'intimité on évitait de parler de lui: tous comprenaient qu'il leur échappait.

Chacun pensait: "nous aurions dû le garder près de nous"; mais de crainte d'augmenter l'unanime chagrin on concentrait en soi-même ses propres regrets et ses trop tardives réflexions.

Léocadie, tout en accomplissant sa besogne, accablait de ses imprécations le "Paris abhorré" qui pour elle incarnait le malheur; et bien souvent son poing menaçait un ennemi invisible.

Pauvre Léocadie! elle souffrait, elle aussi, de la souffrance de ses maîtres. Elle s'était si tendrement atta-

chés à Rodrigue qu'à la pensée qu'il ne reviendrait pas, son bon vieux coeur en était tout bouleversé.

. . . .

Depuis deux mois on était sans nouvelles. Le silence de Rodrigue ne s'était jamais autant prolongé; l'inquiétude commençait à gagner sa famille adoptive.

Un matin qu'Anne-Marie se trouvait encore seule, le courrier apporta une lettre à son adresse, timbrée de France, mais dont l'écriture lui était inconnue. Surprise et troublée, d'une main tremblante elle brise le cachet et court à la signature; elle lit: Aimé de Montaigu; l'en-tête portait: grand Séminaire, Montrouge. Elle tressaille... un malheur peut-être! tout son sang afflue au coeur... elle se sent défaillir... Ce ne fut qu'un éclair, sa vaillance triompha bien vite. Elle se recueillit un instant comme pour demander à Dieu le courage nécessaire, puis, intérieurement réconfortée elle lut:

“ Je ne suis pas un étranger pour vous, Mademoiselle, car votre frère, je le sais, vous a quelquefois parlé de son camarade d'études Aimé de Montaigu. Naguère encore étudiant en médecine, comme lui, je suis à cette heure élève au grand Séminaire, où je me prépare à la prêtrise.

Confident intime de Rodrigue je suis, à ce titre, chargé auprès de vous d'une mission bien pénible. Je connaissais, depuis longtemps, quel doux lien vous unissait à lui; et me voilà contraint aujourd'hui de vous apprendre qu'il est rompu... Il m'a fallu faire appel à tout mon courage pour me charger de cette mission; je sais

cependant que vous êtes une âme virile, profondément chrétienne, c'est ce qui m'enhardit, en vous annonçant cette fâcheuse rupture, à aller droit au but.

Votre frère adoptif s'est épris de Mademoiselle Odile Muller, la fille de ses hôtes et désire l'épouser. Oubliant qu'il n'avait plus droit de disposer de sa destinée puisqu'il s'était engagé à l'unir à la vôtre, il s'est promis à cette jeune fille et celle-ci, ignorant que son ami était déjà lié par un serment, a répondu à son amour et lui a donné tout son coeur et sa foi.

Connaissant assez le tempéramment ardent de Rodrigue, je m'étais fait un devoir d'avertir mon ami, dès le début, du danger de cette nouvelle liaison et l'avais conseillé d'abandonner ses relations avec les Muller; mais lui ne voyait là qu'une simple camaraderie.

La jeunesse joue trop facilement avec son coeur et ce sentiment si délicat et tant souvent profané qu'on appelle l'amour; cette insouciante légèreté est la cause de nombreux regrets, de déceptions amères sans compter les existences qu'elle brise à jamais...

Rodrigue reconnaît à présent son imprudence; mais, hélas! il est trop tard pour reculer: il m'a avoué qu'il s'est solennellement fiancé à Mademoiselle Muller!

Il se sent très gravement coupable envers vous; de là le motif de son silence. Il sollicite son pardon et ce pardon il l'implore de vos excellents parents qui l'ont aimé à l'égal de leur propre enfant, de vous, plus encore, qui méritiez si peu une telle ingratitude.

Il m'en coûte de prononcer ce mot pour qualifier la conduite de mon ami à votre égard, et pourtant l'expression ne semble pas trop sévère quand on songe qu'il a pu oublier une créature aussi pure, aussi bonne, aussi

aimante que vous êtes. Je le lui ai reproché. "Vous vous devez tout entier à votre premier amour—lui ai-je dit—pour être demeuré secret il n'en exige pas moins que vous lui demeuriez fidèle. Ayez le courage d'avouer votre situation aux Muller; dites leur que vous ne pouvez épouser leur fille parce que vous vous êtes déjà promis à une autre et que cette autre vous attend.

—" Je le voudrais bien—me répondit-il—j'étais même résolu d'expliquer mon cas; mais je ne le puis, ajouta-t-il d'un ton découragé—Si je délaisse Odile je suis convaincu qu'elle ne surmontera pas l'épreuve; elle n'est point douée, comme ma soeur adoptive, de cette vaillante énergie et de cette solide piété qui réconfortent aux heures de découragement; mon abandon la tuerait et ce serait pour moi un perpétuel remords.

—" N'en aurez-vous pas davantage quand vous penserez à celle que vous aurez si indignement trahie?"

—" Je vous en prie—suppliait-il—ne me parlez pas ainsi. Si vous saviez combien je suis malheureux. Dites-le à ma soeur, peut-être qu'elle me prendra en pitié, elle est si miséricordieuse."

En effet Rodrigue est plus malheureux que coupable; si vous pouviez sonder son coeur, vous en auriez compassion. Les parents de la jeune fille sont pour beaucoup dans ce pénible état de choses. Voyant en Rodrigue un parti inespéré, ils ont manoeuvré en conséquence pour aboutir à l'union convoitée. Mon ami, vu son caractère faible, était une proie facile... Ils ont tant hâte que le mariage s'accomplisse qu'ils poussent Rodrigue à passer outre le consentement de ses parents adoptifs desquels ils redoutent un refus. Mais il ne veut pas—me disait-il—ajouter cette nouvelle ingratitude à tant d'autres.

C'est encore à vous, que sur sa prière, je m'adresse, Mademoiselle; à vous la plus atteinte dans cette triste circonstance, à vous la délaissée! pour obtenir de vos parents le consentement à l'union dont je vous parle. Ce mariage, je le prévois, va leur causer un bien grand chagrin à eux aussi; car désormais il retiendra loin d'eux l'enfant aimé qu'ils avaient tant hâte de revoir à leur foyer.

Peut-être savent-ils à présent que le bonheur de leur fille si chère reposait tout entier dans ce joyeux retour? En ce cas il me faut faire appel à leurs sentiments chrétiens pour obtenir le pardon du pauvre coupable. Je suis certain qu'au nom très miséricordieux de notre Père du ciel ils se laisseront fléchir en faveur de l'enfant prodigue. Vous êtes si pieuse et si bonne que j'ose compter sur votre indulgente pitié à l'égard de l'infidèle qui, je le sais, vous aime toujours et vous regrette.

Je demande à l'Eternel Ami, à Celui dont l'amour ne faiblit jamais, de vous soutenir dans ce douloureux choc. Que votre grande âme, à cette heure de désespérance, se tourne vers Lui; Il fera descendre en cette pauvre âme meurtrie un de ses effluves de tendresse dont son divin Coeur surabonde et qui relèvent et consolent des plus accablantes douleurs et des plus amères désillusions... Dieu, très souvent, marque ses privilégiés du sceau de la souffrance: est-ce payer trop cher cette ineffable intimité? Puisse-t-elle vous dédommager bientôt du cruel délaissement de celui que vous aimiez et que, sans doute, vous aimerez encore, car c'est le propre des grands coeurs de pardonner en aimant...

Croyez en ma très haute estime. Je prierai pour vous.

Aimé de Montaigu.

. . . .

Anne-Marie fut obligée de s'y prendre à plusieurs reprises pour achever jusqu'au bout la pénible lecture qui détruisait ses dernières illusions. Une sourde indignation agitait son coeur. L'assaut fut terrible. L'amour veut être payé de retour, celui d'Anne-Marie ne pouvait se soustraire à la commune loi. La lutte entre sa tendresse méconnue, sa fierté blessée et la bonté naturelle de son coeur, qui l'inclinait au sacrifice de son propre bonheur pour celui de Rodrigue, dura longtemps. La nature tout d'abord parla plus haut que la pitié. "Qu'il l'épouse—murmura-t-elle avec un accent d'amertume—qu'il l'épouse puisqu'il l'aime; mais que je lui pardonne, moi? non jamais! Ah! l'ingrat... est-ce là la récompense de tout ce que nous avions fait pour lui? On aurait dû le laisser à sa propre misère... que serait-il à cette heure? un paria... Dire que nous lui avons tout donné: affection, soins, bien-être.... L'ingrat, oui, l'ingrat!" et elle fondit en larmes.

Le combat durait toujours. Soudain les paroles du jeune prêtre: "Rodrigue est plus malheureux que coupable, si vous pouviez sonder son coeur vous en auriez compassion" surgirent à son esprit.

Une tendre pitié dominait peu à peu la révolte intérieure: la plus sublime abnégation allait bientôt triompher. A ce moment la cloche argentine d'un couvent voisin se mit à tinter l'angélique salutation de l'ange: selon sa pieuse coutume la jeune fille se mit à genoux, la prière opéra son effet salutaire en cette âme si pure:

la tempête était apaisée; la miséricorde venait de vaincre l'humaine faiblesse. "Pauvre Rodrigue—dit-elle—oui, je te crois bien malheureux et sans rancune, je te pardonne!"

Le soir de ce jour, où elle avait tant pleuré et tant souffert, elle écrivait à celui, qui était l'unique cause de ses larmes et de sa souffrance, la touchante lettre suivante, où à chaque ligne débordent le plus admirable désintéressement et le plus généreux pardon.

Mon cher Rodrigue,

Je te rends ta parole. Depuis longtemps je pressentais ce qui arrive à cette heure. Cette intuition, toute pénible qu'elle était, a cependant contribué à amortir le choc douloureux: mon coeur était préparé pour l'épreuve. Ne pensons plus que nous avions rêvé de marcher la main dans la main: ceci c'est le passé! il est de notre devoir de l'ensevelir dans un volontaire oubli. Oui, oublions que nous nous sommes aimés, il le faut pour que l'un et l'autre nous remplissions mieux notre tâche en ce monde. Tu te dois à présent uniquement à celle qui bientôt va devenir ta femme: ton coeur doit aller à elle tout entier, sans retour et sans regrets.... Il n'existera désormais entre nous que les liens d'une fraternelle affection. Je redeviens la "grande soeur" de jadis. Ce titre, je veux le conserver puisqu'il me rattache encore à toi; uses-en sans craindre d'épuiser jamais mon dévouement pour toi.

Je t'envoie la bénédiction et le consentement de nos chers parents. Quant à leur pardon, je ne l'ai pas même demandé: on agit ainsi envers un coupable et

ce n'est pas à ce titre humiliant que j'ai plaidé ta cause; d'ailleurs pour que tu fusses coupable à leurs yeux il leur faudrait connaître que tu m'avais jadis donné ta foi: ce secret ne sortira jamais de mon coeur! Quant à s'opposer à ton mariage, ils ne s'en reconnaissent pas le droit. Leur réponse révèle bien l'esprit de foi qui les anime: "Si cette jeune fille est sage et qu'elle l'aime, nous ne devons pas contrarier le choix de Rodrigue. Cette union est, sans doute, préparée par Dieu, pourquoi ne l'approuverions-nous pas? Peut-être que notre enfant ne reviendra plus auprès de nous, mais n'est-il pas dit: " L'homme abandonnera son père et sa mère et s'attachera à sa femme". Que Rodrigue suive sa destinée. Dis-lui que nous l'aimons toujours et que ses vieux parents le bénissent."

Pour moi, je te pardonne. J'ai la certitude que tu es plus digne de pitié que de blâme et cette pitié je te l'accorde tout entière.

Avec ton exhubérance et ton coeur si ardent, il était impossible qu'au contact de cette enfant jeune, belle et séduisante, tu n'arrivas pas un jour, même à ton insu, à dépasser les limites d'une simple amitié. Tu aurais dû cesser cette relation dès le début; c'était pour toi une obligation, puisque tu n'étais plus libre de ton coeur; mais non, je ne viens pas t'adresser des reproches; je refoule au fond de mon coeur l'indicible douleur qui, malgré moi, monte jusqu'à mes lèvres, et je ne veux que penser à ton bonheur et celui d'Odile. Je ne puis lui en vouloir, la pauvre enfant ignorait quel serment te liait à ta soeur d'adoption. Sans amertume je vous adresse à tous deux mes voeux les plus sincères et les plus ardents pour votre félicité vraie et durable;

c'est ce que je demanderai à Dieu dans mes quotidiennes prières. Puisse-t-elle être le prix de mon intime souffrance! Votre joie sera la mienne et peut-être trouverai-je en elle la plus douce compensation à mon abandon.

Et maintenant, si j'ai encore quelque influence sur toi, laisse moi t'adresser une prière: dès que ton stage à Paris sera accompli et si ta jeune femme ne s'y refuse pas, reviens auprès de nous! Je te le demande au nom de nos vieux parents: ils approchent à grands pas de la tombe, ils y descendraient avec moins de regrets s'ils pouvaient achever leurs derniers jours environnés de leurs enfants. Après tu pourrais t'en retourner en France; je ne te retiendrai pas, mais, de loin comme de près, ma tendresse pour toi ne faiblira pas.

Adieu, A Dieu! à Lui je confie votre commune destinée et je vous presse sur mon coeur qui ne cessera jamais de vous aimer.

Anne-Marie.

Lorsque Rodrigue lut cette lettre il comprit qu'Anne-Marie avait pleuré en l'écrivant, car chaque ligne portait l'empreinte de ses larmes. Alors il sentit se réveiller en lui tout le feu de son premier amour. Dans un élan de respectueuse tendresse il porta la chère missive à ses lèvres et murmura dans un accent de douloureux regret: "Ah! coeur magnanime, quel trésor je perds en toi!" . . . .

. . . .

. . . .

VI

On attendait le jeune couple. Il devait arriver au Canada à la fin du printemps: on n'en était guère éloigné. La terre avait déjà secoué son blanc linceul et s'apprêtait à se parer de sa parure d'émeraude. Le fleuve géant sortait de son sommeil hivernal; son impétuosité, trop longtemps contenue, venait de briser, aidée de la lumière du soleil qui se faisait plus ardente, l'épaisse cuirasse de glace qui le recouvrait et dans leur course vagabonde les flots emportaient les derniers glaçons qui, semblables à des cygnes, flottaient encore à la surface.

Dans l'opulente demeure du Docteur Solier les coeurs étaient à l'unisson de ce joyeux réveil de la nature. L'enfant prodigue revenait sous le toit familial: tout était oublié.

Rodrigue, l'heure de troublante ivresse passée, avait éprouvé le besoin de se retourner vers les pures et saintes tendresses du foyer où il avait grandi. Ses lettres devenaient plus fréquentes et chacune était remplie de la filiale et fraternelle affection de jadis. Odile ne s'était nullement opposée au retour de Rodrigue puisqu'elle devait l'accompagner. La perspective d'un long voyage ne lui déplaisait pas et puis ce retour faisait plaisir à son mari, cela suffisait à la jeune femme pour réprimer en elle la moindre objection: d'ailleurs il lui

avait promis qu'il se ferait un devoir de la ramener en France si l'ennui venait à s'emparer d'elle. Elle lui répliquait gentiment qu'avec lui elle irait au bout du monde, car son amour lui tenait lieu de tout.

Ils étaient très unis. Rodrigue ne pouvait se défendre d'un amer regret au souvenir de son premier rêve; mais jamais Odile ne comprit qu'une autre, avant elle, avait possédé le coeur de son mari. Lui l'entourait de cette tendresse protectrice dont son extrême jeunesse et son caractère enfantin avaient tant besoin. Il comprenait que la jeune femme ne lui serait jamais un soutien à l'heure de l'épreuve. Nullement familiarisée avec le côté sérieux de la vie, ignorante encore de la douleur, le premier chagrin briserait sans doute ce petit être fragile: le bonheur seul la ferait vivre. Il résolut de se réserver la part des soucis et des peines et de rendre à Odile l'existence aussi heureuse que possible.

Il comptait sur l'appui d'Anne-Marie pour lui en faciliter la tâche. Il savait qu'auprès d'elle il trouverait toujours ce conseil et ce réconfort qu'il ne pouvait attendre de l'enfant gâtée dont il avait fait sa femme....

Anne-Marie se réjouissait, elle aussi, de l'arrivée du jeune ménage. Dans ce coeur sans fiel, la rancune n'avait point d'accès.

Comme le disait l'abbé de Montaigu "elle avait pardonné en aimant." A cette heure elle goûtait cette joie intime, qui suit toujours l'accomplissement d'un grand sacrifice.

La vieille Léocadie, elle-même, participait à l'unanime contentement. A présent elle était pleinement réconciliée avec "l'enfer de Paris". puisqu'il leur rendait

"le petit". Il n'y avait qu'envers " l'étrangère" qu'elle ressentait encore quelque aigreur. Elle ne pouvait se résoudre à lui pardonner de leur avoir volé le coeur de Rodrigue; cependant elle avait promis à Anne-Marie de ne lui point faire mauvais visage. La jeune fille comptait sur le coeur de sa vieille servante pour achever le reste.

Grande Amie, elle, revendiquait déjà la faveur d'élever les enfants de Rodrigue.

Oui, on renaissait à la joie. Le vieux docteur Solier retrouvait presque son ancienne vigueur usée dans l'exercice de sa noble carrière. Il l'avait complètement abandonnée à l'égard des clients de la classe riche ou aisée, qui pouvaient, disait-il, recourir à d'autres aussi aptes que lui à soulager leurs maux; mais il n'avait pu se résigner à abandonner ses pauvres. "Ce sont les amis préférés de Jésus-Christ, je ne puis, disait-il encore, que partager les prédilections de mon Maître. Et puis, n'aurons-nous pas l'éternité entière pour nous reposer? Laissez-moi travailler encore un peu sur la terre." Le saint vieillard consacrait sans compter le peu de forces qui lui restaient à soigner les malheureux qui recouraient à lui: ils étaient nombreux! Aussi à toute heure du jour, et souvent dans la nuit, était-on sûr d'apercevoir dans les quartiers populeux de la cité, la silhouette voutée de l'infatigable ami des déshérités de ce monde.

Sa pieuse épouse le cotoyait dans ce domaine de la charité. Bien plus jeune que son mari, elle était déjà brisée par une précoce vieillesse; cependant, elle aussi, trouvait toujours de nouvelles forces pour accourir à l'appel de ses protégés.

Un seul nuage obscurcissait le ciel limpide de leur

coeur : l'avenir d'Anne-Marie. Ils souhaitaient ardemment de la voir établie avant que n'arrivât pour eux le moment de franchir le seuil de l'autre vie. Ils sentaient que le terme de leur pèlerinage terrestre touchait à sa fin, il leur en coûtait de laisser leur fille chérie sans appui : elle était encore si jeune ! Tous deux avaient fait le même rêve. Celui sur lequel ils fondaient le bonheur de l'enfant aimée était : Michel Girard.

Depuis quelques temps le jeune homme venait plus souvent chez ses vieux amis. L'accueil cordial d'Anne-Marie l'enhardissait à multiplier ses visites. Elle était l'aimant puissant qui l'attirait en cette demeure. La joie de la voir, ne fût-ce qu'un moment, et de causer avec elle le délassait subitement de ses longues journées d'un travail, qu'à sa naturelle compassion accroissait sans cesse. Anne-Marie l'interrogeait avec un affectueux intérêt sur ses occupations, sur le résultat de ses causes, et le grondait gentiment de ce qu'elle appelait "ses excès de charité". Il l'écoutait en souriant ; chaque mot de la jeune fille tombait délicieusement sur son coeur et avivait cet amour qu'il n'osait lui avouer.

Elle-même l'appréciait chaque jour davantage ; elle s'était si bien accoutumée à ses fréquentes visites que, lorsque l'intervalle se prolongeait un peu, elle éprouvait une vive inquiétude ; malgré elle son coeur le réclamait. Lorsqu'elle entendait le coup de timbre familier, qui lui annonçait sa présence, elle ne pouvait se défendre d'un tressaillement joyeux. Elle l'aimait presque. Que de fois s'était-elle dit, depuis le jour où Rodrigue avait trahi sa promesse : " Ah ! s'il lui avait ressemblé, il n'aurait pas été infidèle..."

Un soir, cependant, que la jeune fille lui parut plus

expansive que d'ordinaire, Michel faisant violence à son excessive timidité qui paralysait si souvent les élans de son coeur, lui dévoila enfin son amour et lui confia le rêve qu'il avait fait depuis longtemps de confondre leur destinée. Il ajouta: "Je ne vous demande pas "de me dire à cette heure ce mot qui doit ou faire mon "bonheur ou briser ma vie. Dans une question aussi "grave où votre avenir et votre coeur sont en jeu, je "comprends que vous ayez besoin de vous consulter "vous-même. Dans huit jours seulement vous me répon-"drez. J'emporte, néanmoins l'espérance: il fait si bon "espérer quand on aime." lui dit-il plus bas en fixant sur elle son clair et franc regard.

Ce soir-là, en prenant congé d'elle, il garda plus longtemps et étreignit plus fort la petite main que la jeune fille lui tendait; et les deux prunelles d'azur, qui le regardaient, exprimaient tant de confiance, qu'il quitta son angélique amie le coeur tout ensoleillé. Celui d'Anne-Marie était tout remué par l'aveu inattendu. Jamais elle n'aurait soupçonné que le jeune avocat pouvait l'aimer; d'ailleurs, encore sous l'impression douloureuse de son amour déçu, elle s'était faite à l'idée de poursuivre seule sa route en ce monde. Les paroles de Michel, comme une clarté bienfaisante, venaient d'illuminer soudain son âme si hâtivement marquée de l'empreinte de la douleur. Elle éprouvait une joie secrète à se les redire. Tout le reste de la soirée, la douce figure de Michel Girard passa devant ses yeux, et, lorsque le sommeil vint clore ses paupières, la chère image la poursuivit encore dans son rêve.

. . . .

On était au matin du huitième jour: dans quelques heures l'avenir des deux jeunes gens allait se décider. Anne-Marie avait déjà prononcé le "oui" en son coeur, elle avait hâte de le dire à son fidèle ami. Elle l'attendait, débordante de reconnaissance et de tendresse, toute rassérénée par son nouveau bonheur.

Elle était aimée, plus encore peut-être qu'elle l'avait été naguère! Ce coeur, qui s'inclinait si tendrement vers le sien, était, elle le savait, le coeur le plus aimant, le plus loyal, le plus fidèle: comme il ferait bon de s'appuyer sur lui... Et elle bénissait Dieu, qui, ayant prévu son délaissement, lui réservait un si noble ami pour achever avec lui, dans un paisible bonheur, son exil ici-bas.

Pauvre petite Anne-Marie, la félicité ne devait pas être son partage; du moins elle ne devait pas l'attendre de la terre, car elle allait de nouveau se trouver en face du sacrifice! . . . .

. . . .

. . . .

La matinée touchait presque à sa fin. C'était l'heure où, selon son habitude, Anne-Marie dépouillait le courrier de son père. La vue du vieux docteur, affaiblie par l'âge, ne lui permettait plus d'accomplir ce travail. La jeune fille s'était constituée son secrétaire: il ne pouvait, certes, en avoir de plus dévoué et de plus discret... Soudain elle pâlit! parmi les nombreuses lettres reçues ce jour-là elle en remarqua une qui la fit tressaillir! elle venait de reconnaître l'écriture de l'abbé de Montaigu.

La lettre était de nouveau à son nom. Pressentant un second malheur elle se raidit contre l'émotion qui l'envahissait; adroitement, elle dissimula la missive, qu'elle voulait d'abord lire seule, afin d'être mieux à même de préparer les siens à recevoir le coup douloureux. Calme, comme si rien d'anormal n'était survenu, elle acheva sa tâche. Quand elle eut fini, après avoir embrassé son père, plus tendrement encore que de coutume, elle monta à sa chambre, ce sanctuaire où elle aimait à se réfugier et à se recueillir aux heures de désespérance. Là, elle pouvait, sans témoin, donner un libre cours à ses larmes et se retremper au contact de la prière. Tournant et retournant entre ses doigts tremblants l'étroite enveloppe qui contenait la ruine de son dernier bonheur elle passait par toutes les angoisses qu'elle avait éprouvées, lors de la première lettre que lui écrivit le jeune prêtre. Enfin, raffermie par un regard vers le ciel, elle brisa le cachet et lut.

"Je serai donc toujours pour vous, Mademoiselle, le triste messager du malheur? Cette fois, selon le langage humain, c'est l'irrémédiable... Vous m'avez déjà compris, j'en suis sûr, et j'ai pitié de votre douleur. Hélas, oui, Rodrigue, notre cher Rodrigue est depuis hier dans son éternité! Je n'entreprendrai pas de vous consoler, mes pauvres paroles seraient trop au-dessous de votre affliction. Je ne puis que pleurer avec vous. Oui pleurons, les larmes ne sont pas défendues quand elles sont l'expression de notre douleur résignée: Jésus a sanctifié ces pleurs que nous versons sur nos chers disparus: n'a-t-Il pas pleuré Lui-même sur la tombe de Son ami Lazare? Pleurons, mais non pas

comme ceux qui n'ont point d'espérance; c'est pourquoi je viens évoquer en votre coeur endolori la pensée si consolante du dogme de la communion des saints. A l'aide de cette céleste lumière, qui. semblable à un phare lumineux, éclaire les régions ténébreuses du tombeau, vous pourrez voir l'âme qui vous était si chère, et qu'aujourd'hui vous pleurez, débordante d'une vie nouvelle, de cette vraie vie qui ne commence qu'à la mort. Rodrigue est aussi près de vous, davantage même, qu'il l'était naguère. Il vous voit et il vous entend. Il n'a fait que nous devancer vers ce but suprême où nous cheminons tous. A cette heure, j'en ai la pieuse certitude, il goûte auprès de Dieu cette joie inénarrable qu'Il réserve à ceux qui lui auront été fidèles. Fidèle à son Dieu, Rodrigue l'a été, je puis vous l'assurer. Si son coeur a pu sentir les atteintes de l'orage, si sa bouillante jeunesse a eu, comme tant d'autres, ses moments de faiblesse et d'égarement, je puis vous affirmer encore que le doute et l'erreur n'ont jamais effleuré son âme si profondément croyante, et qu'il a conservé intacte cette foi si robuste et si vivace, qui caractérise le peuple canadien-français.

Mais ce qui, sans doute. sera votre plus douce consolation c'est la pensée que Rodrigue a trouvé la mort dans l'exercice de la plus sublime charité. La fièvre typhoïde, qui règne en ce moment à l'état d'épidémie dans la capitale, exerce particulièrement ses ravages au quartier de Ménilmontant. Rodrigue comptait dans ce quartier de nombreux protégés qui lui avaient été confiés par la Société de Saint-Vincent de Paul, dont il était un des membres les plus dévoués. Parmi ses protégés il avait remarqué une famille, composée, outre

le père et la mère, de deux enfants encore adolescents. Cette famille était classée dans l'intéressante catégorie des "pauvres honteux". Cette misère voilée était bien faite pour attirer la compassion de mon pauvre ami. Le chef de ce foyer infortuné, qui jadis avait connu le bien-être, avait été autrefois professeur dans un des plus grands collèges de Paris; une cabale montée contre lui par la jalousie fut la cause de sa démission. Une épreuve ne vient jamais seule; la maladie fit sa sombre apparition; elle épuisa les économies du ménage. Enfin, lorsque par un providentiel hasard on découvrit cette infortune, qui persistait à vouloir demeurer ignorée, le désespoir allait commencer son oeuvre. Rodrigue, par des prodiges de bontés et de délicatesses, parvint à obtenir la confiance des malheureux: il devint leur ange consolateur. Aidé des largesses de notre ami Martinenq il était parvenu à leur rendre, sinon l'aisance des premières années de leur union, du moins un bien-être relatif qui les mettaient désormais à l'abri des privations. On avait en outre procuré au mari de nombreux élèves et des travaux d'écriture, lesquels lui permettaient de gagner honorablement son existence et celle des siens. Le bonheur renaissait dans ces coeurs éprouvés quand soudain la fièvre épidémique, après avoir atteint successivement les deux enfants, heureusement guéris par les soins dévoués de leur bienfaiteur, s'abattit sur le père. Rodrigue alors s'installa dans ce foyer contaminé où il dépensa, sans compter, toutes les ressources de son coeur et de sa science déjà éminente. Cette fois encore le mal allait céder devant ses généreux efforts: son malade était sauvé.

La dernière fois que je vis mon ami, plein de jeu-

nesse et plein de vie, c'était quelques jours avant mon ordination sacerdotale: le soir j'entrais en retraite. Il venait m'apporter des nouvelles de sa "double conquête". Il désignait ainsi son protégé, car ce dernier, aigri par le malheur, avait abandonné depuis longtemps ses pratiques religieuses. Rodrigue, lui, avait réussi à le ramener dans le chemin du salut. En soignant le corps, il avait préparé l'âme à ce bienheureux retour: son malade avait retrouvé à la fois la vie de l'âme et la vie matérielle. Dans les desseins de Dieu celle de Rodrigue n'était-elle pas la rançon de cette double résurrection? mystère!

En lui serrant la main je fus surpris de la sentir si brûlante et je ne pus m'empêcher de lui en faire la remarque. "Ce n'est rien, me répondit-il, une bonne marche au grand air me fera du bien..." Hélas! je ne devais le revoir que sur sa couche d'agonie....

C'est au soir de mon ordination que Martinenq vint m'apprendre la foudroyante nouvelle. Je m'expliquai alors l'absence de Rodrigue à cette incomparable cérémonie ainsi que celle de mon ancien professeur, le docteur Décugnier, lequel a lutté désespérément pour arracher Rodrigue à la mort: il l'aimait tant déjà! J'accourus aussitôt au chevet de notre cher malade: il avait toute sa connaissance. J'étais plus ému que lui. Il était calme et résigné: pas une plainte, pas un murmure! J'avais devant les yeux le touchant et consolant spectacle de la foi canadienne en face de la mort.

—"Il m'aurait été bien doux de vivre—me dit-il—surtout à cause de cette pauvre enfant—et il désignait sa jeune femme qui, anéantie par cette subite épreuve, pleurait silencieusement près de lui.—J'aurais voulu

vivre aussi pour jouir du cher petit être que nous attendions; mais Dieu y pourvoira! ce qu'Il fait est toujours juste et saint.

"Je voudrais—continua-t-il que vous écriviez à ma famille adoptive. Dites à mes chers parents que je leur demande pardon de tous les torts dont je me suis rendu coupable à leur égard. Qu'ils sachent cependant que je les ai toujours beaucoup aimés et que j'emporte en mourant le souvenir de leurs bienfaits; ma gratitude les poursuivra même lorsque j'aurai franchi les limites de cette vie. Je me faisais un bien grand bonheur de retourner auprès d'eux... Cher et beau Canada, douce patrie de mon enfance—murmura-t-il—je ne te reverrai plus! puisque Dieu le veut ainsi: je me soumets!"

Il s'arrêta un instant, comme pour reprendre le souffle qui s'éteignait de plus en plus. Il reprit: "Vous direz aussi à mon angélique soeur d'adoption que son doux et chaste souvenir m'a accompagné jusqu'au seuil de l'éternité. Je prierai pour son bonheur, hélas! je l'ai peut-être brisé pour toujours." De nouveau il s'arrêta, sa voix faiblissait; luttant contre la fatale défaillance, il fit un effort et poursuivit: "Vous lui direz encore que je lui confie ce que j'ai de plus cher ici-bas: ma femme et mon... enfant!" En prononçant ces dernières paroles, des larmes sillonnèrent ses joues déjà blémies par les approches du trépas.—"Cher petit enfant—continua-t-il plus bas, afin que sa jeune épouse ne l'entendit pas—je pressens qu'il sera bientôt doublement orphelin. Je conjure ma soeur de ne point l'abandonner...."

"De ses mains défaillantes, détachant le médaillon suspendu à son cou, il le baisa pieusement et il me le

remit en disant. Vous l'enverrez à Anne-Marie; c'est ma plus précieuse relique, jamais je ne m'en suis séparé. Qu'il soit le dernier gage de mon éternelle reconnaissance et le dernier lien de notre fraternelle affection..."

"Rassemblant ce qui lui restait de force, il se souleva et appelant sa jeune femme, il la serra une fois encore contre son coeur qui allait bientôt cesser de battre.

"Ma petite Odile—lui dit-il—faisons généreusement notre sacrifice. Courbons nous chrétiennement sous la main qui nous flagelle. Dieu qui venait de nous unir et qui déjà brise nos liens, nous réunira bientôt dans sa sainte demeure. Ne nous révoltons point contre Sa volonté; elle est toujours subordonnée à son immense amour. Il ne nous éprouve aussi cruellement aujourd'hui que pour nous récompenser plus magnifiquement demain... Je ne te dis donc pas adieu, ma bien-aimée; mais: au revoir... Cependant je m'en irai plus tranquille, si tu voulais me promettre d'aller trouver Anne-Marie dès que je ne serai plus. Tes parents sont, eux aussi, au terme de leur route, tu seras seule en ce monde; auprès de ma soeur la solitude te sera moins amère. En elle tu auras l'amie la plus sûre et la plus fidèle; en toute confiance tu pourras te reposer sur ce coeur si bon et si généreux." Comme la pauvre jeune femme lui répondait, d'une voix pleine de sanglots: "Je partirai." "Oh! merci—ajouta-t-il en l'étreignant une dernière fois—merci ma petite Odile; à présent je puis mourir!"

C'était une scène poignante, dont longtemps je me souviendrai, que ces tristes épanchements entre ces deux époux, nouvellement unis et dont l'un s'en allait vers

l'éternité, tandis que l'autre, essayant en vain de retenir l'être aimé, se sentait rivée encore au terrestre rivage.

Notre cher malade me fit signe d'approcher.—“ Aimé, me dit-il alors—à nous deux maintenant; le froid de la mort me glace déjà: aide-moi à franchir le passage redoutable...”

Maîtrisant mon émotion, je prodiguai à mon pauvre ami les consolations suprêmes. Qui m'aurait dit que la première absolution qui devait tomber de mes mains, humides encore de l'onction sainte, était réservée à une âme aussi chère, et que le plus beau jour de ma vie s'achèverait pour moi par le plus inattendu des malheurs....

La mort approchait... ses yeux se voilèrent... penché sur lui je lui suggérais de pieuses aspirations qu'il redisait de sa voix mourante. Soudain il murmura: Anne-Marie.... mon... enfant... adieu... Fiat!” Ce dernier mot qui résumait l'acceptation pleine et entière de son sacrifice escorta sa belle âme au tribunal de Dieu!

Voici, Mademoiselle, le récit, à la fois douloureux et consolant, de la fin de notre regretté Rodrigue. La nouvelle, je ne le prévois que trop, va porter un terrible coup à vos excellents parents: ils aimaient tant ce fils de leur adoption! Mieux que moi vous trouverez dans votre filiale tendresse des paroles pour atténuer un peu leur chagrin. Présentez leur mes sympathiques et respectueuses condoléances.

Pour vous, je prie Dieu qu'Il vous soutienne et vous console. Je vous plains et vous bénis. . . . . .

. . . .

. . . .

Lorsque Anne-Marie eut achevé la triste lecture—et elle fut longue, car, à chaque ligne, des larmes embrumaient ses yeux—son premier mouvement fut de se jeter à genoux pour recommander à Dieu l'âme de celui qu'elle avait tant aimé. Elle demeura longtemps dans cette attitude suppliante... Quand elle se releva, elle ne pleurait plus. Son sacrifice, à elle aussi, était accompli et elle venait de l'édifier sur les ruines mêmes de son propre bonheur . . . .

. . . .

. . . .

Quand, le coeur tout rempli d'un joyeux espoir, Michel Girard arriva le soir chez ses amis, il fut bien surpris de les trouver en pleurs.

Anne-Marie vint au-devant de lui et, l'entraînant dans une pièce voisine, après lui avoir appris la cause de cette brusque désolation, elle lui dit, d'une voix grave et douce: —"Mon ami, nous avions fait un beau rêve, hélas! nous devons y renoncer. Si j'écoutais mon coeur je mettrais à l'instant ma main dans la vôtre: il m'aurait été si doux d'accomplir avec vous mon terrestre pèlerinage; mais il est des êtres en ce monde qui semblent n'avoir point d'autre mission que celle de se sacrifier sans cesse pour le bonheur de leurs semblables. Telle est ma destinée! je ne cherche point à m'y soustraire, puisqu'elle est marquée par Dieu. Il me faut

le coeur libre pour mieux accomplir ma tâche. Néanmoins nous demeurerons toujours fraternellement unis." Fixant sur lui son pur regard, elle ajouta plus bas: "Je ne vous oublierai jamais, la plus douce consolation de ma vie sera de me souvenir que vous m'avez aimée; pour moi, nul autre, hors Dieu, ne vous remplacera désormais dans mon coeur..."

Le jeune homme n'essaya même pas de l'ébranler dans son héroïque sacrifice, il la connaissait trop pour savoir que les résolutions chez cette grande âme n'étaient point la conséquence d'un enthousiasme ou d'une générosité d'un moment, qu'elles étaient, au contraire, sérieusement pesées et mûries et qu'une fois formulées elle n'y faillissait jamais.

Il comprit que pour lui tout était fini.

"Je suis bien malheureux—lui dit-il—cependant il m'est doux d'être associé à votre sacrifice puisque ce sera encore un lien entre nous."

Il se leva. L'indicible souffrance, qui étreignait son coeur, se trahissait sur son visage. Il parut à la jeune fille soudainement vieilli. Elle l'accompagna jusqu'au seuil de ce foyer où il avait vécu les heures les plus heureuses de sa jeunesse et où désormais il ne viendrait plus s'asseoir.

Il lui tendit la main. Ce fut elle, cette fois, qui la retint dans la sienne. Elle ne comprit jamais autant qu'à cet instant de définitif adieu combien il lui était cher; elle sentit tout le poids de son héroïque sacrifice; mais elle ne le regretta point...

Ils se regardèrent longuement.

"Anne-Marie—dit le jeune homme—(c'était la première fois qu'il usait de cette appellation familière), vous m'aimerez toujours un peu, n'est-ce pas?

—"Plus qu'un peu, beaucoup"—répondit-elle. Et, mue par un sentiment de profonde tendresse et d'immense pitié, elle éleva jusqu'à ses lèvres virginales la main loyale qui s'était si généreusement offerte à elle et dans laquelle, sans hésiter, elle aurait placé son avenir et son bonheur, si, obéissant à la plus sublime abnégation, elle n'avait résolu de marcher seule en ce monde, afin de se donner toute entière à la tâche que Rodrigue en mourant venait de lui confier.

Au contact de cette chaste caresse le jeune homme tressaillit. Alors attirant à lui l'idéale et angélique créature, il la pressa contre son coeur et sur ce front, où se reflétait encore l'esquise candeur de l'enfance, il déposa son premier et dernier baiser...

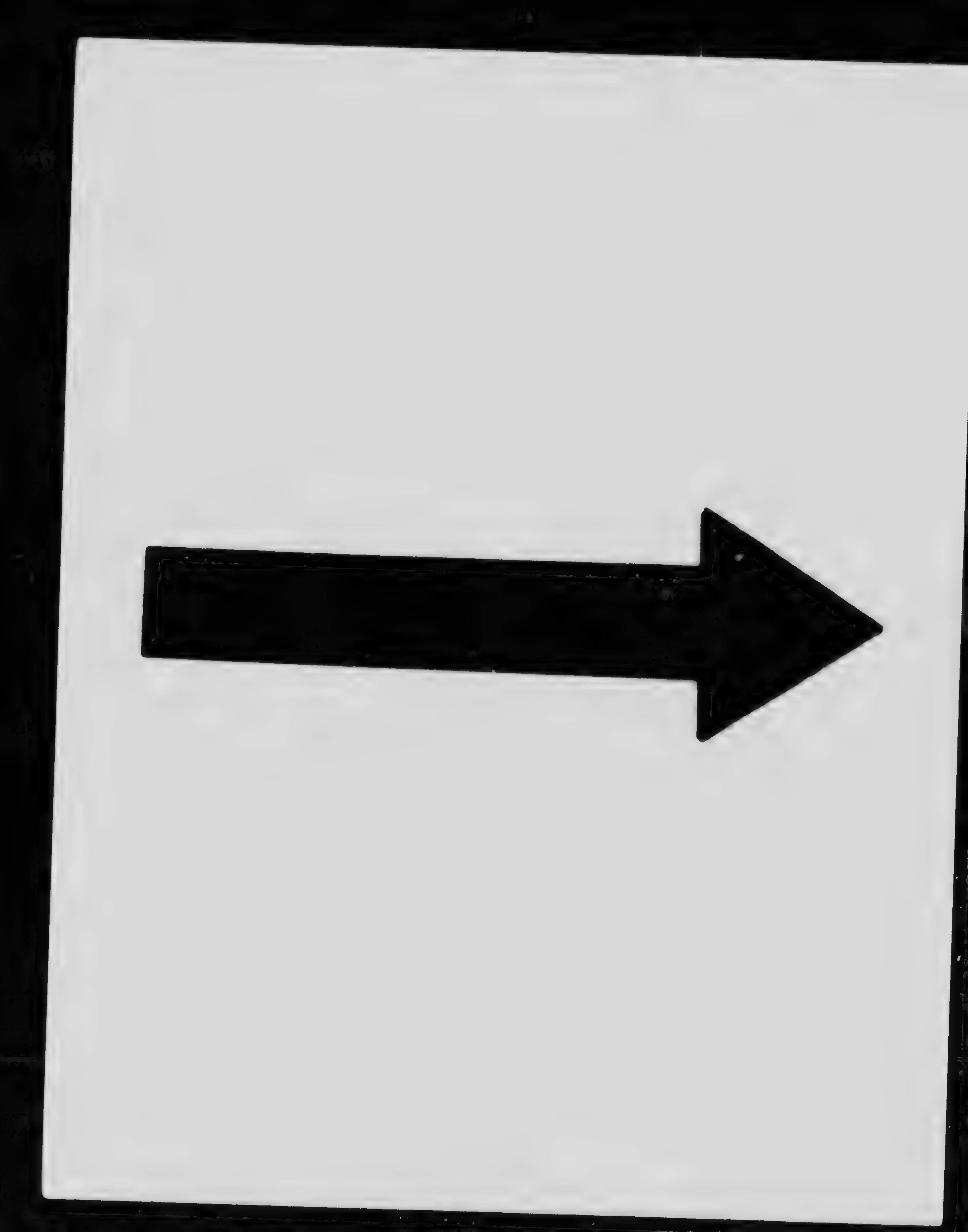
Dominé par l'âpre douleur, qui envahissait tout son être, sentant faiblir son courage, brusquement il s'enfuit....

Le bruit d'un sanglot vint frapper l'oreille d'Anne-Marie; il se répercuta douloureusement jusque dans l'intime de son âme. "Noble ami," murmura-t-elle, et elle pleura. . . . .

. . . .

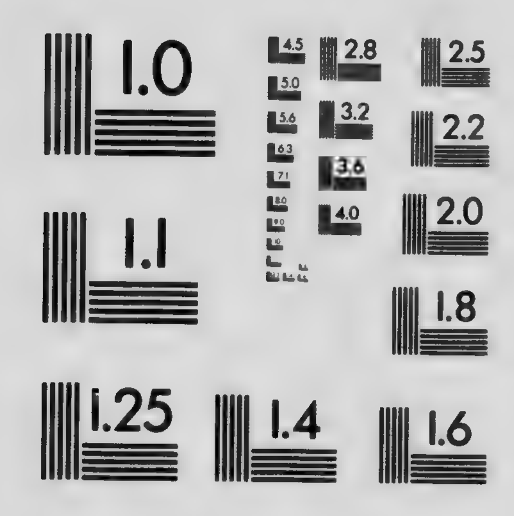
Cette amère déception fit au coeur de Michel Girard une profonde blessure. Elle ne fut complètement guérie que le jour où un amour plus fort et plus pur allait soudainement, en pleine jeunesse et en plein succès, le transformer en un serviteur de Dieu.

Au lendemain d'une brillante joute oratoire, où, comme toujours, il avait triomphé, le jeune avocat, vaincu à jamais par l'irrésistible beauté divine, échan-



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





geait joyeusement les insignes de la gloire humaine pour l'humble et obscure livrée, si souvent méprisée, des apôtres du Christ... Nul n'en fut surpris. Une vie aussi intègre que la sienne ne pouvait qu'aboutir à un aussi admirable dénoûment . . . .

. . . .

VII

Le vieux docteur Solier et sa douce et aimante compagne pleurèrent bien longtemps l'enfant de leur adoption, qu'ils avaient aimé comme s'il eut été de leur sang. Cependant ils puisèrent dans leur foi profonde, et surtout dans cette joyeuse certitude de "l'éternel revoir" en cette commune et céleste Patrie, où nos chers disparus nous devancent, la force et le courage de survivre à l'épreuve.

On attendait la jeune veuve. Consciente de sa faiblesse et de son inexpérience, Odile n'avait pas hésité à obéir aux volontés dernières de son mari. Elle savait bien qu'en ceci le but du cher mourant avait été de lui alléger sa future tâche maternelle. Elle se sentait poussée, malgré elle, vers cette soeur si dévouée et si bonne dont Rodrigue lui parlait si souvent.

Elle avait bien ses parents; mais ceux-ci, depuis le mariage de leur fille, étaient retournés en leur pays natal; d'ailleurs, comme le lui avait dit Rodrigue, eux aussi approchaient de leur déclin, et de plus, dans leur tendresse aveugle, ils auraient été incapables de seconder Odile dans son rôle d'éducatrice, et d'inculquer à son enfant ces vertus solides qu'ils n'avaient pas su lui enseigner à elle-même.

Dès les premiers jours de son triste veuvage, la pauvre Odile partit. Justement un ancien camarade de

son mari se trouvait de passage à Paris en compagnie de sa jeune femme. Il devança son retour au Canada afin d'accompagner la veuve de son ami durant son long voyage. Elle arriva à Québec à l'époque même où l'on attendait naguère le jeune couple: hélas! elle était seule...

La première entrevue fut émouvante, elle réveilla la cuisante douleur. A la vue de la femme de Rodrigue, Anne-Marie eut comme un mouvement de révolte et de rancune; ce ne fut qu'un éclair rapide. "O mon Dieu, murmura-t-elle, venez en aide à mon humaine faiblesse; aidez-moi à oublier et à l'aimer afin que je puisse mieux trouver le chemin de son coeur. Appliquez sur la blessure toujours saignante du mien le baume de votre charité. Elle m'a pris mon bonheur; c'est vrai, mais elle n'est point coupable. Aidez-moi à ne plus regarder en arrière, pour que le présent me semble moins amer."

Insensiblement l'orage s'apaisa et le calme reprit son empire dans cette âme pétrie de dévoûment, de tendresse et de bonté.

Comme un pauvre oiselet à peine sorti du nid et qui, loin de l'aile maternelle se sent apeuré et perdu, Odile se blottit frileusement contre le sein de sa nouvelle amie. Elle ne se sentait plus seule. Rodrigue avait bien dit; elle pouvait se reposer en toute sécurité sur ce coeur sans pareil...

" Je vous aime beaucoup—lui dit timidement la jeune veuve—si vous vouliez m'aimer un peu, je serai presque heureuse dans mon malheur". En prononçant ces mots elle fondit en pleurs.

Anne-Marie était gagnée, les larmes avaient une puis-

sance irrésistible sur cet être compatissant. Dès cet instant elle se trouvait toute conquise à Odile.

"Je crois—dit celle-ci—que Rodrigue vous appelait petite soeur, me permettez-vous de vous nommer ainsi?"

La jeune fille, comparant sa haute taille à la taille chétive de sa belle-soeur, lui répondit en souriant.

—"Ce titre vous convient mieux, ma chérie, vous êtes si mignonne et si fragile."

—"Eh bien alors," répliqua la jeune veuve, je vous appellerai "grande soeur".

—"C'est entendu"—répondit Anne-Marie et d'un geste maternel elle passa sa main blanche et fine sur le beau front lisse qui se tendait vers elle, puis dans un élan de tendresse protectrice, elle embrassa la jeune femme.

. . . .

Odile gagna bien vite les sympathies. Cette toute jeune veuve, qui n'avait pas vingt ans, inspirait une unanime compassion. Monsieur et Madame Solier reportèrent sur elle la paternelle affection qu'ils avaient eu pour leur fils adoptif. Elle, dès la première rencontre, se sentit attirée vers ces deux vénérables vieillards · ils lui parurent bien tels que son mari les lui avai[illegible]peints: toujours remplis de mansuétude et de pitié pour autrui; aussi les aima-t-elle à l'égal de ses propres parents.

"Grande Amie" retrouvait en elle un souvenir de la chère Patrie; c'était comme un doux lien qui l'attachait plus que les autres à la femme de son ancien petit élève.

La "terrible" Léocadie à la vue d'Odile sentit soudain tomber son dernier reste de rancune. En voyant cette frêle créature, qui semblait encore une enfant, enveloppée de ses longs voiles de veuve, la pauvre vieille fut toute émue et pour la brave servante de la compassion à une amitié aveugle il n'y avait qu'un pas, que son bon coeur ne tarda pas à franchir.

Odile aimait tout le monde; mais ses prédilections allaient vers cette grande soeur si aimante et si bonne qui l'entourait d'une affection grandissante et auprès de laquelle elle éprouvait un allégement à son affliction, sans doute parce que c'était là qu'elle la sentait mieux partagée.

Anne-Marie, pour faire un peu diversion aux chagrins de sa petite belle-soeur, lui faisait faire de longues promenades. "Grande Amie" les accompagnait toujours. Celle-ci était devenue l'enfant de la maison; depuis longtemps son élève la regardait uniquement comme une soeur aînée.

La jeune femme s'émerveillait de tout. La nouveauté exerçait un puissant attrait sur cette nature qui persistait à demeurer enfant: tout l'étonnait. Elle ne pouvait se lasser de contempler du haut de la terrasse Dufferin, halte préférée des trois jeunes promeneuses, le décor magique que déroule aux regards le vaste fleuve et ses rives enchanteresses. Notre bonne vieille cité lui plaisait beaucoup.

Rodrigue lui avait si souvent parlé de son cher Québec qu'il lui semblait que tous ces lieux, qu'elle ne voyait pourtant que pour la première fois, lui étaient familiers. Elle se sentait chez elle, et lorsqu'on lui demandait si elle ne regrettait point Paris: "mais je n'y pense

pas—répondait-elle gentiment—et puis le Canada, n'est-ce pas encore la France? je suis donc toujours "chez nous."

En peu de temps la gracieuse petite parisienne était devenue l'enfant gâtée de la haute société québecquoise. Ce concert de sympathies atténuait un peu le douloureux vide de son coeur: cependant, comme Rodrigue l'avait dit un jour, pour cet être fragile la souffrance, même morale, ne pouvait être que mortelle. La mort de son mari avait ébranlé sa santé; ce n'était plus pour elle qu'une question de mois. Heureusement la malade était la première à ignorer sa véritable situation; Anne-Marie s'appliquait d'ailleurs à la lui cacher, ou bien mettait sur le compte du changement de climat et de sa prochaine maternité cette faiblesse qui s'accentuait chaque jour.

On s'entretenait souvent du cher disparu et surtout du doux petit être qui allait le faire revivre et dont on attendait, avec impatience, la venue.

Ce fut une petite fille. Elle vint au monde le jour même où la Sainte Eglise exaltait les vertus et le triomphe de l'illustre vierge espagnole, la grande réformatrice de l'ordre du Carmel: C'était un pieux augure... L'enfant fut nommée Carmen.

La mignonne créature répandit un peu de bonheur et de vie dans le foyer endeuillé. Lorsque le bon Docteur rentrait chaque soir de ses interminables tournées, son meilleur délassement était de prendre sur ses genoux le ravissant baby. Madame Solier retrouvait ses maternelles délicatesses de jadis; la petite Carmen lui rappelait Anne-Marie, enfant.

La jeune fille et "Grande Amie", qui revendiquait

déjà le droit de l'instruire, rivalisaient de soins et de tendresses envers l'enfant. La jeune mère ne vivait que pour le petit ange que le ciel venait de lui donner. Ses pleurs s'étaient soudain taris, elle retrouvait tous ses sourires qu'elle prodiguait sans se lasser à son cher trésor. Quant à la vieille Léocadie, du jour où la petite Carmen fit son entrée dans la vie, elle désertait pour jamais ses "bas offices" et passait ses jours, et bien souvent ses nuits, auprès du berceau.

La fillette ressemblait étrangement à son père.

"Allons—disait le vieux praticien en désignant les grands yeux noirs du bébé, et les bruns cheveux qui déjà ornaient sa petite tête—ce sera une petite andalouse."

—"Ah pour ça non, m'sieu—protestait énergiquement Léocadie—c'est une p'tite canayenne, comme nous autres." Et la brave "nurse" tout en berçant dans ses vieux bras tremblants la petite Carmen chantait en l'endormant de sa voix chevrotante:

"Brune et gentille est la huronne
Quand au village on peut la voir
Perles au col, mante mignonne
Et le coeur dans son grand oeil noir:
Sa veine a du sang de ses pères
Les maîtres du sol d'autrefois.
Vivent les huronnes si fières
De leurs guerriers, de leurs grands bois."

. . . .

Dans son fanatique amour patriotique elle s'imaginait presque que le mignon petit être descendait en

effet de l'intrépide tribu; en tous cas elle était absolument convaincue que c'était une Solier; elle allait même jusqu'à découvrir une complète ressemblance entre ses "deux idoles", ce qui faisait rire de bon coeur Anne-Marie et Odile.

"Je voudrais bien—disait cette dernière à son angélique amie—oh! oui je voudrais bien que ma fille vous ressemblât, qu'elle eût, du moins, votre grande âme: c'était le souhait de son pauvre père.

. . . .

. . . .

VIII

Comme Rodrigue l'avait prédit, la petite Carmen ne devait pas jouir longtemps des caresses de sa mère. Odile commençait à se rendre compte de son état. Généreusement, et sans murmures, elle fit son sacrifice.

La maternité, les atteintes de la maladie, qu'à présent elle prévoyait sans espoir de guérison, et surtout le bienfaisant contact d'Anne-Marie éveillèrent dans l'âme de cette toute jeune femme des sentiments ignorés jusque là.

"Si je reviens à la santé—disait-elle dans les moments où elle se sentait un peu plus forte—je saurai mieux utiliser le temps que Dieu nous donne: je l'ai si mal employé! mon existence jusqu'à ce jour a été bien futile; c'est peut-être trop tard pour le reconnaître. Mais vous, grande soeur, vous m'aiderez à me transformer et vous m'initierez au sérieux de la vie."

—"C'est déjà fait, ma petite Odile—répliquait sa douce belle-soeur, c'est à moi de vous ressembler; vous êtes si résignée et si patiente dans vos souffrances."

—"Il faut bien que je répare le temps perdu—reprenait la jeune malade—et s'il faut que je meure, je ne veux pas m'en aller les mains vides. J'essaye alors de suppléer à ma misère en recueillant quelques mérites. Mon plus grand sacrifice sera de laisser mon enfant. Chère petite Carmen—répétait-elle tristement,

en serrant contre son sein le doux petit ange—je ne te verrai pas grandir... Quand je ne serai plus, vous lui parlerez souvent de sa mère, n'est-ce pas, Anne-Marie? de lui aussi... Comme il aurait été heureux et qu'il l'aurait aimée!... Elle lui ressemble tant! J'espère que, selon son désir, elle aura votre beau caractère; d'ailleurs c'est vous qui la formerez; vous l'élèverez bien mieux que je n'aurais su le faire; pourtant... Mais non, je me résigne, puisque Dieu le veut! Vous veillerez sur mon trésor, vous l'aimerez comme je l'aurais aimée, vous me remplacerez et si un jour vous veniez à vous marier..."

Anne-Marie ne lui laissa pas achever sa pensée.

—"Ne vous tourmentez pas pour l'avenir, Odile; mon dévoûment, ma vie, mon coeur appartiendront uniquement à Carmen: je ne me marierai jamais!

—"Mais c'est vous condamner à une sévère solitude, et vous êtes si jeune et si belle!"

"—Dieu y pourvoira—répondit simplement la sublime jeune fille."

Maintenant elle aimait Odile sans efforts; elle la défendait désespérément contre la mort, qui déjà la couvrait de son ombre glacée; hélas! malgré ses soins et sa tendresse elle devait être vaincue...

La jeune femme vécut assez cependant pour contempler de ses yeux la grandiose beauté des hivers canadiens, que Rodrigue lui vantait si souvent, et voir, comme elle l'avait souhaité, le fleuve géant dans son sommeil hivernal.

"Que c'est beau—s'écriait-elle, étonnée et ravie, devant ce merveilleux spectacle si nouveau pour elle."

Anne-Marie voulant sans doute détourner la pensée

de la jeune malade de ce monde qu'elle devait si tôt quitter lui répondait d'un ton grave et détaché:—"Oui, c'est bien beau, petite soeur; mais ce n'est que la terre! La vraie beauté, comme le vrai bonheur, n'est point d'ici-bas, elle est du ciel où vous allez et où nous vous rejoindrons un jour."

C'était le sujet de leurs derniers entretiens. Un jour de mars, sans agonie, sans secousse, sans souffrances, semblable à l'enfant qui paisiblement s'endort sur le sein maternel, Odile s'éteignit sur le coeur d'Anne-Marie.

. . . .

. . . .

Le vide peu à peu se faisait autour de la jeune fille. Elle voyait partir tous ceux qu'elle aimait et auprès desquels elle puisait ses plus douces joies. Son père et sa mère la quittèrent à leur tour... Les pieux époux, qui durant leur vie avaient été si étroitement unis, eurent le rare privilège de franchir presque ensemble le seuil de l'éternité.

Un matin, les nombreux protégés du bon Docteur Solier attendirent en vain leur généreux bienfaiteur. Le doux vieillard était rentré la veille plus las que de coutume; c'est que le nombre des indigents, qui sollicitaient son dévoûment, augmentait sans refroidir pourtant le zèle du pieux Samaritain. La journée avait été bien fatigante pour ses soixante-treize ans: pour la première fois il l'avoua. Avant de prendre le repos, que ses membres brisés réclamaient, il voulut, comme à l'ordinaire, présider à la prière que dans cette chrétienne de-

meure maîtres et serviteurs récitaient en commun. Il ne devait pas l'achever; ou plutôt il devait la continuer dans le ciel: La mort le surprit à genoux! On a dit: telle vie, telle mort; celle de ce fervent chrétien était le digne couronnement de son existence qui n'avait été qu'un long acte de foi et d'amour...

Ce trépas si beau, mais si imprévu, acheva de briser la fragile enveloppe de l'aimante compagne du docteur Solier: huit jours plus tard, Anne-Marie pleurait sa mère tant aimée.

. . . .

. . . .

Nous savons, nous chrétiens, que Dieu ne nous éprouve jamais au-delà de nos forces, et qu'Il proportionne toujours la croix à la faiblesse de nos épaules. Anne-Marie était une vaillante: Dieu la traitait comme te[illegible] Il burinait sa grande âme, comme Il forme les saints [illegible] l'école de la douleur et du sacrifice. Après chaque nouvelle épreuve la courageuse jeune fille se redressait plus virile et plus généreuse encore. A ceux qui la plaignaient sur sa triste et précoce solitude elle répondait avec une angélique douceur: "mais je ne suis pas complètement seule; Dieu ne chemine-t-Il pas avec nous?"

La fidèle Léocadie suivit de près ses chers maîtres. Ses voeux avaient été comblés: elle avait pu bercer sur ses genoux la "troisième génération". "A présent—disait-elle dans son naïf langage—j'veux ben aller voir le bon Dieu; il est grand temps que j'me repose, mais pas icite: Là Haut," et elle montrait le ciel.

On aurait pu dire de cette obscure servante, qui, malgré son humble condition, avait passé en ce monde sans envie et sans haine, ce qui fut dit un jour sur le cercueil d'une illustre princesse de France: "Elle vit sa dernière heure et l'attendit tranquillement dans le calme de son coeur." En effet, cette robuste chrétienne d'un autre âge accueillit la mort sans regrets et sans craintes, et ne la regarda que comme le passage heureux d'un monde de misères à un monde de félicités sans fin. Anne-Marie la regretta et la pleura longtemps. Elle aimait à évoquer le souvenir de cette humble femme qui avait si largement dépensé le meilleur de son coeur et de sa vie au service de sa famille.

. . . .

. . . .

IX

La petite Carmen fut désormais l'unique joie et la plus chère consolation d'Anne-Marie qui aima l'orpheline avec une tendresse de mère. Celle-ci le lui rendit avec tout l'élan de son jeune cœur. Grande Amie reprit son rôle d'institutrice, la tâche lui parut plus douce encore qu'autrefois.

Les deux saintes filles rivalisèrent d'amour et de zèle pour former l'âme de l'enfant. La fillette était aimante et docile; son jeune printemps et son rire joyeux ensoleillaient la vaste maison qui, sans elle, eut été bien triste et bien sombre. Anne-Marie n'avait jamais beaucoup aimé le monde; autant que les exigences de sa condition le lui permettaient, elle s'en était tenue éloignée; après la mort de ses parents elle avait tout à fait brisé avec lui; seuls quelques rares amis, avec lesquels elle pouvait parler des chers disparus, étaient admis à son intimité. Les caresses de Carmen la payaient amplement de son sacrifice passé et de sa solitude. Dieu et l'enfant de Rodrigue remplissaient sa vie. Celle-ci grandissait sans rien perdre de sa candeur enfantine. Sa beauté attirait déjà les regards. elle n'avait d'égale que la pureté de son âme. C'était un pur cristal que l'haleine corruptrice du monde ne devait jamais ternir.

Comme l'avait souhaité Rodrigue. Carmen eut l'âme virile de sa tante; mais, plus heureuse. elle ne devait

point connaître les cruelles déceptions des terrestres amours... Dieu, dès l'aube de sa jeunesse, s'était emparé de son coeur virginal et la pudique enfant ne le lui reprit jamais.

Elle avait seize ans. Depuis de longs mois elle entendait retentir au fond de son coeur l'irrésistible appel du Maître; mais elle n'osait révéler à sa tante ses secrets désirs, elle savait qu'elle était l'unique affection de cette tante si chère, il lui en coûtait de la laisser seule en ce monde. Cependant l'appel divin se faisait plus pressant, alors la pieuse enfant obéit.

Un soir, elle entoura de ses bras carressants le cou de celle qui lui avait servi de mère; câlinement elle l'embrassa—c'était sa tactique habituelle, quand elle voulait obtenir gain de cause dans ses petite requêtes—seulement à ce moment son candide visage exprimait une profonde et triste gravité.

Emue, hésitante, sentant tout ce que son aveu allait éveiller de déchirements et de douleurs dans ce coeur qui s'était sacrifié pour elle, elle murmura quelques mots à l'oreille qui se penchait affectueusement pour l'écouter.

Soudain Mademoiselle Solier tressaillit. "Oh! non, non, ce n'est pas possible...—s'écria-t-elle—un tel sacrifice surpasse mon courage... j'ai déjà tant pleuré, tant souffert! Songe, ma douce petite Carmen, que je n'ai plus que toi... Aie pitié de ma triste solitude! c'est, pour toi, oui, pour ton bonheur que j'ai accepté de cheminer seule en ce monde et tu voudrais m'abandonner? Reste auprès de celle qui t'a aimée comme t'aurait aimée ta mère." Et la pauvre désolée pressait contre son sein l'enfant chérie, comme pour la défendre contre un ravisseur invisible.

"D'ailleurs—reprenait-elle—tu es trop jeune—hier encore tu n'étais qu'une enfant—comment ta frêle adolescence se plierait-elle aux rigoureuses austérités du cloître? Plus tard, quand je me serai un peu familiarisée avec ce nouveau sacrifice, eh bien, tu partiras, je ne te disputerai plus à Dieu; mais à présent? non, non jamais!"

La pieuse enfant se taisait, chaque parole, comme autant de blessures, meurtrissait son jeune coeur. Elle avait prévu cet orage, mais elle comptait sur son Céleste Ami et sur la foi profonde de sa tante pour l'apaiser. Son espérance ne devait pas être vaine. Le lendemain quand, à l'heure du bonjour matinal, la petite Carmen présenta son front pur au baiser de Mademoiselle Solier, elle vit qu'elle avait dû beaucoup pleurer, mais elle comprit aussi que la victoire était gagnée...

"Ma chère enfant, dit la courageuse chrétienne, j'ai prononcé ce matin mon "fiat" au pied du crucifix. A présent, je comprends mieux que avant d'être à moi, tu es à Dieu; va où Il t'appelle. Auprès de Lui nous nous retrouverons toujours. Il sera le lien de nos âmes qu'Il sépare aujourd'hui, pour les réunir, j'en ai le ferme espoir, éternellement demain!"

Toujours héroïque, Mademoiselle Solier voulut accompagner elle-même son angélique nièce jusqu'au seuil du Carmel, où débordante de bonheur et sans regret pour ce monde qu'elle connaissait à peine, et qui ne lui avait offert que joies et sourires, la virginale jeune fille allait désormais ensevelir sa fraîche beauté et son radieux printemps.

Sa pauvre tante avait trop présumé de ses forces; pour la première fois en sa vie, la douleur allait triom-

pher de sa vaillante énergie. Lorsque les portes massives du "tombeau vivant" se refermèrent sur l'enfant tendrement aimée, la pauvre délaissée jeta un grand cri et roula sans connaissance sur les dalles glacées du cloître. C'est qu'en ce jour elle sacrifiait plus que son propre bonheur, plus que sa vie; elle donnait à Dieu ce qu'une femme a de plus précieux et de plus cher ici-bas: son enfant! Cette dernière immolation de son coeur surpassait, à elle seule, toutes les précédentes. En ce jour la courageuse chrétienne avait atteint le "consummatum est" du sacrifice!

. . . .

XI

Après l'entrée de sa nièce au Carmel, Mademoiselle Solier ne vécut plus que pour son Dieu et pour les pauvres. Malgré les afflictions passées, dont son beau visage conservait l'ineffaçable empreinte, elle jouissait à présent d'une calme et paisible félicité. Le ciel la consolait des amertumes de la terre.

On sait que les pleurs, que nous répandons au pied de la croix, Dieu les recueille et les transforme en flots de grâces et d'amour. Ce Dieu si bon et si magnifique dans ses récompenses ne se laissa jamais vaincre en générosité: Anne-Marie lui avait beaucoup donné, Il lui donnait plus encore; à cette heure elle expérimentait les étranges paroles de l'Apôtre" Je surabonde de joie dans mes tribulations." Et, malgré son isolement et ses larmes, Anne-Marie connaissait encore le bonheur. Sa pensée, bien souvent, rejoignait la chère Carmélite. L'enfant regrettée était le constant sujet des entretiens de Mademoiselle Solier et de l'ancienne institutrice.

La bonne petite novice, elle, écrivait: " Je suis de " plus en plus heureuse. Je n'échangerais pas mon " étroite et pauvre cellule pour le plus splendide des " palais. Les douceurs que j'y goûte sont de celles que " la langue humaine ne saurait exprimer, il faut les " sentir pour les comprendre. Que je voudrais vous

" faire partager mon bonheur; on est si bien en ce pai-
" sible asile; ici, tante chérie, on se croirait dans le ves-
" tibule du paradis."

Un peu plus tard elle écrivait encore: "Les jours
" s'écoulent pour moi dans une douce quiétude et j'ap-
" précie de plus en plus ma sainte vocation. On vit
" heureuse au Carmel et on y meurt "joyeusement".
" Une de nos mères vient de nous quitter pour le ciel.
" Nous l'envions! Enfin bientôt viendra notre tour
" d'aller consommer là-Haut nos noces mystiques avec
" l'Epoux divin. La cellule où cette vénérée mère
" s'est immolée pendant quarante années pour l'amour
" de son Dieu et le salut des âmes, se trouve jus-
" tement à côté de la mienne. J'ai fait un bien beau
" rêve: je vous ai vue revêtue des livrées du Carmel et
" vous étiez prosternée sur les dalles de l'étroite cham-
" brette que notre chère compagne a quittée hier pour
" la première fois. Ah! si ce beau songe devenait une
" réalité! mais laissons faire le bon Dieu. L'essentiel
" pour nous c'est d'être dans la voie qu'Il nous a tracée;
" les chemins par où Il nous conduit sont différents
" pour chacun, mais le terme est le même et c'est vers
" ce but suprême que nous marchons. Là nous nous
" rejoindrons. Que j'ai hâte d'être en cet heureux
" jour! Car, tante bien-aimée, au cloître on n'oublie
" pas ceux qui nous ont aimées et leur cher souvenir
" hante bien souvent les recluses volontaires. Mon
" coeur est toujours près du vôtre et avec lui près de
" Dieu. Vous m'avez dit dans votre chère missive que
" l'austérité du Carmel ne vous rebute point; mais que
" vos quarante ans figureraient bien mal parmi les gais
" vingt ans du noviciat. Ne croyez pas que vous seriez

" la moins jeune ; d'ailleurs l'âme n'a point d'âge, elle " ignore les rides, sa jeunesse est comme elle : immor-" telle. Venez donc nous trouver, chère tante, et si " vous entendez au fond de votre coeur la voix du " Céleste Ami qui vous appelle, ne fermez point l'o-" reille, vous vous détourneriez du seul vrai bonheur."

. . . .

Mademoiselle Solier entendait en effet retentir dans l'intime de son être ce pressant appel qui avait vaincu Michel Girard et Carmen. Le jour n'était pas éloigné où le rêve de la petite novice allait se réaliser dans toute sa plénitude.

. . . .

. . . .

EPILOGUE

Il y a quelque trois ans deux femmes intrépides, deux françaises, filles du patriarche saint Dominique, parcouraient l'univers et sollicitaient les aumônes de la chrétienté en faveur des pauvres chrétiens d'Orient, victimes permanentes du fanatisme et du despotisme turcs.

Cette fois encore, la haine de leurs farouches persécuteurs les avait poursuivis jusque dans leur propre demeure, pillant, incendiant, massacrant tout ce qui portait l'empreinte de la religion abhorrée. Lorsque le triste carnage prit fin, les survivants de l'affreuse boucherie se trouvèrent sans asile et sans pain. La charité chrétienne leur ouvrit les bras, les pauvres persécutés trouvèrent en elle un refuge sûr et tranquille: mais les ressources étaient insuffisantes pour parer à une telle détresse; alors, jamais vaincue, sous la figure de leurs humbles et timides vierges, la Charité franchit les terres et les mers, et elle tendit la main pour subvenir aux besoins des pauvres affamés.

Le Canada, terre éminemment hospitalière et généreuse ne pouvait manquer d'attirer sur son sol les nobles mendiantes du Christ.

Notre vieille cité les reçut à son tour.

Le but de leurs pieuses pérégrinations était bien fait pour émouvoir la naturelle compassion de la digne fille

de celui que l'on nommait jadis: le médecin des pauvres. A l'exemple de ses admirables parents, Mademoiselle Solier donnait sans compter, jamais on ne la sollicitait en vain. Sa bonté et sa charité étaient connues de bien loin, et de bien loin aussi on recourait à l'inlassable bienfaitrice. Ses aumônes absorbaient même la part du nécessaire.

Lorsque les saintes voyageuses frappèrent à la porte de Mademoiselle Solier, celle-ci se trouva un instant embarrassée, elle avait tant donné les jours précédents que sa cassette était presque épuisée, mais son bon coeur triompha bien vite de la difficulté; elle appela à son aide le sacrifice. Sa charité allait atteindre le sublime... Elle ouvrit son secrétaire d'une main tremblante elle prit un petit écrin et en détacha un bijou de grand prix, qu'elle pressa longuement contre ses lèvres; puis, étouffant un soupir, en hâte—de crainte de se laisser gagner par les regrets—elle revint auprès des religieuse et, d'un geste ferme, elle glissa dans l'aumonière qui se tendait vers elle le médaillon de Rodrigue!

. . . .

Debout, sur le perron de sa demeure, et à cette même place où dix-huit ans plus tôt elle avait vu s'éloigner celui qu'elle avait tant aimé, elle suivit longtemps des yeux les humbles épouses de Jésus-Christ. "Qu'elles sont heureuses—murmura-t-elle. O mon Dieu! que ne m'avez-vous toujours suffi!..."

Les saintes filles de Dieu ne furent pas peu surprises lorsque le soir elles trouvèrent parmi les oboles recueil-

lies le long du jour, un superbe joyau. Elles devinèrent bien quelle main généreuse l'avait glissé là; ensemble elles nommèrent Mademoiselle Solier; mais ce qu'elles ne purent savoir, et ce qu'elles ignoreront sans doute toujours c'est que ce magnifique bijou était la plus chère relique et le dernier lien qui rattachait encore un peu à la terre ce coeur magnanime qui à cette heure n'appartient plus qu'à Dieu!!

. . . .

. . . .

Deux mois plus tard, abandonnant à "Grande Amie" sa fortune, ses pauvres et ses oeuvres, Anne-Marie rejoignait au Carmel la fille de Rodrigue.

Québec, 2 novembre, 1907.

FIN

Amour!

Frère, un jour tu m'as dit (je crois t'entendre encore):
"Il est des coeurs où rien n'a jamais palpité,
"Qui fiers d'être de bronze à tout ce qu'on adore,
"Croient à l'amour, mais comme à la fragilité!

"Pareils aux instruments où l'harmonie éteinte,
"Sous les doigts d'un Mozart, resterait sans frémir,
"Jamais, sous la douceur de sa divine empreinte,
"L'amour ne tira d'eux le plus faible soupir.

"Sans qu'à leur horizon un astre la colore,
"La vie à leurs regards offre assez de splendeur;
"Sans que, sur leur chemin, une fleur vienne éclore,
"Le voyage a son charme. Oh! tel n'est pas mon coeur.

"Car d'aimer, d'être aimé quelle soif le dévore!
"Il veut sentir l'amour voltiger dans son ciel,
"L'amour de printemps, jeune et frais comme l'aurore,
"Comme elle parfumé, plus suave qu'un miel;

"L'amour pur se posant sur tout âme altérée,
"Comme le gai pinson sur toute branche en fleurs,
"Secouant en chantant de son aile éthérée
"Le dictame sacré de toutes les douleurs."

Cette poésie a été trouvée parmi les notes intimes d'Aimé de Montaigu. Elle fut écrite sans doute au moment de sa plus grande ferveur, alors que la vocation sacerdotale s'imposait à lui avec une force irrésistible. Nous avons cru que le lecteur goûterait ces effusions si pieusement lyriques de l'âme d'un jeune lévite, qu'il en retirerait même un accroissement d'amour pour son Dieu. Ce sera notre excuse de l'avoir insérée dans ce volume à la suite de *Coeur Magnanime*.

D'une pareille soif montre-toi jaloux, frère.
L'appelle qui voudra faiblesse ou lâcheté,
Nous savons ce qu'elle est: du ciel sur notre terre
Le rayon le plus doux qui se soit reflété.

Si l'on nous demandait pourquoi cette faiblesse;
D'aimer et d'être aimé pourquoi l'ardent désir;
Pourquoi dans cet amour, plus souvent trait qui blesse
Que baume qui guérit, nous cherchons le plaisir.

Pourquoi, répondrons-nous, au fond de la vallée
Pas un frêle brin d'herbe et pas un arbrisseau;
Pourquoi pas un insecte au sein de la feuillée;
Sur les [illegible]nts pas un aigle et pas un passereau;

Pourquoi pas un seul être, où circule la vie,
Qui n'aspire à sa part de rayon de soleil,
A sa part de la brise, à sa goutte de pluie,
A son souffle d'air frais au matinal réveil?

Pourquoi, pourquoi, flétri par la brûlante haleine
De quelque ardent simoun, lorsque tout a frémi
Sous les baisers de l'aube illuminant la plaine,
Seul le roc aux flancs nus reste terne, endormi?

Lorsque l'on m'aura dit pourquoi dans la nature
Chaque vivant gémit, soupire nuit et jour;
Pourquoi tout animal réclame une pâture,
Moi, je dirai pourquoi j'ai tant besoin d'amour.

Tout comme en mon palais je ne sais quelle flamme
Me brûle et veut parfois un vin rafraîchissant;
Ainsi, mais plus profond, des fibres de mon âme
S'élance vers l'amour un appel incessant.

Amour, ta coupe d'or, dit-on, verse l'ivresse;
Un vin fumeux l'emplit. Malheur à qui la prend.
Eh bien ! tant pis! J'ai soif! Je sens la sécheresse
Qui me brûle, et toi seul, amour, es mon calmant!

Oui, viens en moi! Descends, mystérieux breuvage,
Coule dans tout mon être: en ses derniers ressorts
Va, porte mort ou vie; à ton fatal ravage
Je me livre; ranime ou détruis sans remords.

Si l'amour ne devait toucher ma lèvre aride,
Pourquoi Dieu creusa-t-il cette soif dans mon sein?
Pourquoi suis-je ainsi fait de besoins et de vide?
Pourquoi dans ma poitrine un battement sans fin?

Ah! pourquoi sens-je ainsi frissonner chaque fibre
Au magique pouvoir d'un regard, d'une voix?
Sous un mot, sous un rien mon être tremble et vibre,
Comme au souffle du vent la feuille de nos bois.

Pourquoi cela? N'aurais-je au fond de mon coeur vierge
Ces fontaines d'amour que pour les dessécher?
Quand plus facilement qu'au désert sous la verge
Du chef d'Israël l'eau ne jaillit du rocher,

Je sens l'amour jaillir de ces sources intimes,
Pour en couper l'essor devrais-je donc m'armer?
Dois-je pétrifier l'amour dans ses abîmes?
Non, Dieu me le défend. Je puis, je dois aimer.

* * *

Mais à quoi m'attacher? Quelle seconde vie
Viendra me compléter? Et dans quel autre coeur
Va pouvoir s'oublier ma pauvre âme assouvie?
Dans quel embrassement me luira le bonheur?

Un être m'a séduit. Sur sa blanche figure
Rayonnent pureté, beauté, paix et douceur.
Dans ses limpides yeux tout en passant s'épure,
Vers lui soudain s'élance éperdument mon coeur.

Il voudrait se noyer, se perdre dans cette âme.
Autour d'elle il s'enlace et par des liens tels
Qu'il défierait et ciel et terre, et vent et flamme
De jamais les briser. Il les croit immortels.

Il aime. Du nectar il sent l'ardente ivresse
Envahir, inonder ses plus secrets replis.
A longs, longs traits il boit cette douceur traîtresse,
En silence et les yeux de pleurs divins remplis.

Mais dans la chair soudain quel frémissement monte?
De l'âme aux sens voici que l'ivresse a passé.
O terrible réveil ! La souillure et la honte,
De l'amour voilà donc le perfide tracé.

Un instant au pays des lointaines étoiles
Je m'étais vu ravir. A travers ces grands yeux
J'avais cru voir du ciel se déchirer les voiles,
Et la fange soudain m'a rappelé des cieux!

Ah— qu'est-ce donc que l'homme? ô le pauvre fils d'Eve!
L'infortuné maudit! Le banni du bonheur!
Quoi! Ne pouvoir aimer innocemment qu'en rêve!
Ne pouvoir laisser battre en liberté son coeur,

Sans qu'à l'instant la chair, qu'on croyait apaisée,
Ne réclame son dû; sans qu'au front la pudeur
Par un impur Satan ne se sente baisée!
Au festin de l'amour est-ce ma part d'honneur?

Serait-ce illusion que l'amour chaste, honnête?
Est-ce vrai, ce qu'on dit, que l'amour d'ici-bas
Avec la courtisane a choisi sa retraite,
Que hors des mauvais lieux on ne le trouve pas?

Non, non! Sans doute! L'homme à ce point de misère
N'est pas encore réduit. Mais quel objet aimer?
Comme tout est petit, égoïste, éphémère!
Dans quel cercle étroit Dieu voulut nous enfermer?

Survient-il, par hasard, que mon coeur entrevoie
Un être assez parfait pour apaiser sa faim;
Mille obstacles vers lui viennent barrer ma voie,
Si je le veux, il faut paver d'or le chemin.

Au ladre possesseur de la perle adorée
Qu'importe mon tourment, qu'importe un coeur brisé?
A son compte l'amour c'est vulgaire denrée
Qu'à prendre sans écus nul n'est assez osé!

Illusion d'ailleurs! Cet objet, que j'adore,
De mon propre idéal n'est qu'un trompeur reflet.
Mon coeur le voit au jour, dont lui-même le dore,
Tel qu'il voudrait qu'il fut; hélas! non tel qu'il est!

II

Consolons-nous pourtant; chantons à l'espérance,
Car le Suprême Amour vers nous, vers nous descend!
Dieu connait le limon, qui nous donna naissance!
Il sait combien de maux coulent dans notre sang.

Il a vu cette faim qui fait notre supplice;
Il nous a vus errants sur tous les grands chemins,
Collant fiévreusement la lèvre à tout calice,
Et n'y puisant jamais que dégoûts et dédains.

Ils nous a regardés déçus, toujours avides.
Une pitié profonde est montée à son coeur.
Moi-même, s'est-il dit, à ces âmes arides
J'irai porter confort. Je serai leur vainqueur.

Sous des dehors humains, sous la forme d'esclave
Le monde alors put voir son Maître et Créateur;
L'homme put contempler, ô prodige suave!
Dieu devenu son pain et son consolateur!

Merveille de bonté, d'amour toute pétrie,
Jésus, mon doux Jésus, je viens de vous nommer,
Et j'ai senti soudain dans mon âme flétrie
Se réveiller vibrant tout mon pouvoir d'aimer.

Pour nous, pécheurs ingrats, victime anéantie,
Vos excès haut, bien haut réclament un retour.
Bethléem, Nazareth, Calvaire, Eucharistie,
Quels noms furent mieux faits pour provoquer l'amour?

A votre amour pourtant l'on refuse de croire.
Arracher notre coeur à la déception,
A cette vanité d'un plaisir illusoire,
Tel était votre espoir, votre aspiration!

C'est ce qui vous mena de la crèche au calvaire,
Trente-trois ans vous tint dans ce sentier sanglant;
C'est ce qui vous tira, lorsqu'entre ciel et terre
Vous pendiez par trois clous, votre *Sitio* brûlant.

Arrière cependant ! crient mille voix rebelles,
Se livrer à vous c'est se vouer au néant,
C'est étouffer son coeur, c'est se couper les ailes,
C'est creuser un abîme à tout jamais béant.

Blasphème! Doux Jésus, ici mon coeur réclame.
Etre à vous ce n'est pas s'étouffer sans retour;
Non, non! Il n'est pas vrai, vous emparant d'une âme,
Que vous y tarissiez les sources de l'amour.

Non, vous n'arrêtez pas l'essor de la nature;
Non, non, vous n'êtes pas ce soleil desséchant!
Mais sous votre lumière aussi chaude que pure,
Plus limpide et plus fort l'amour va s'épanchant.

Je vous prends à témoin, vous, légions sacrées
De saints, qui, défiant les sarcasmes moqueurs,
Avez de Jésus-Christ arboré les livrées,
Avait-il, ce Jésus, atrophié vos coeurs?

N'aimiez-vous plus, martyrs, à qui ni tyrannie,
Ni feu, ni plomb fondu, ni chevalets, ni fers
Ne purent arracher un mot de félonie?
Etait-ce, coeur éteint, que vous mouriez si fiers?

Etait-il donc glacé tout le sang de vos veines,
Grand Paul, vous que faisaient tressaillir les soufflets
Pour le Christ reçus, vous, plus heureux de vos chaînes
Que femme ne le fut des plus fins bracelets?

Etiez-vous des blasés, vous, Kostka, vous, Gonzague?
Etiez-vous donc, pour fuir, à quinze ans, vos palais,
De ces disgraciés qu'avec soin l'on élague
Des grands festins, pour qui le sort n'a que sifflets?

Veniez-vous au couvent cacher quelque blessure,
Tout fraîchement ouverte? Ou bien à l'horizon
Aviez-vous vu soudain passer quelque ombre obscure?
Veniez-vous de vos pleurs laver votre blason?

Non, le monde pour vous n'eut jamais que sourire.
Tout chantait sur le bord de votre gai chemin;
Et, pour n'épargner rien de ce qu'un coeur désire,
Vous n'aviez qu'à jeter l'argent à pleine main.

Mais vous saviez aimer, jeunes hommes sublimes!
L'amour d'un Dieu pour nous, ah! vous l'aviez compris.
Vous vous étiez penchés sur ces divins abîmes,
Et le sacré vertige au coeur vous avait pris.

Rendre amour pour amour! C'étaient là de votre âme
Les cris passionnés, les incessants tourments;
C'était là le secret, c'était l'ardente flamme
Qui de la Pauvreté vous faisait les amants.

Si ce n'était l'amour, quel étrange malaise,
Et quel renversement de tout humain désir
Allait vous arracher, grande âme de Thérèse,
Cette folle parole: ou souffrir ou mourir!

Et vous, Xavier, quel feu vous brûlait la poitrine,
Pour qu'à votre renom et soif de conquérant
Ce fut peu du Japon, de l'Inde et de la Chine
En dix ans parcourus; et pour qu'en expirant

Il vous restât au coeur une douleur sévère,
La douleur de n'avoir conquis que l'Orient?
Quel feu sinon celui que lança le Calvaire
Au monde aveugle, alors blasphémant et riant?

Quoi! L'âme n'aime plus que vous avez séduite,
O Jésus! Mais qu'on dise alors qu'est-ce qu'aimer.
Ah! l'on n'aime vraiment, ô Christ, qu'à votre suite.
Partout ailleurs l'amour vainement veut germer.

L'amour partout ailleurs passe et n'est qu'apparence.
A votre seule école on enseigne qu'aimer
Ce n'est pas à ses sens donner pleine licence,
Et, vivant dans la chair, honteux s'y consumer.

A votre seule école on apprend qu'un coeur aime
Qui vers l'objet aimé s'élance malgré tout,
Malgré douleurs, mépris, souffrances, trépas même.
Jésus! A votre suite on aime et jusqu'au bout!

Si fort est votre amour que parfois ses victimes
En peuvent oublier jusqu'au sens des douleurs.
Qui fit surgir un jour tous ces mourants sublimes,
Chantant parmi le feu, comme parmi des fleurs?

Qui suscite aujourd'hui ces martyrs volontaires,
Ces martyrs par milliers de la virginité?
Ah! pour le monde ils sont mystère des mystères,
Mystère qu'à Jésus aucun n'a disputé!

Vous les dites traînés là par la violence.
D'où vient, quand vous brisez leurs portes et leurs fers,
Que dans l'espace libre aucun d'eux ne s'élance?
Qui donc leur a rendu leurs noirs cachots si chers?

Vous les plaignez, mondains, ces illusionnées,
Ces âmes dans l'éclat de leur jeune fraîcheur.
Derrière ces grands murs muets, oh! des journées
Comme doit leur peser l'éternelle longueur!

Aux pieds d'un crucifix, devant un tabernacle,
Silencieusement toujours prier, gémir,
Dans soi-même écouter je ne sais quel oracle!
Ce seul penser suffit à vous faire frémir.

Quels attraits faut-il donc au roi d'Eucharistie?
Oh! combien séduisant, combien mystérieux,
L'amour qui doit sortir de la croix, de l'hostie,
Pour être en tant de coeurs encore victorieux!

Oui, bien mystérieux, Jésus, sont vos charmes!
Mystérieux les coups dont vous savez blesser!
Mystérieux l'attrait des soupirs et des larmes
Qu'à vos pieds tout saignants une âme vient verser!

Autour de vous partout mystère! mais mystère,
Dont il est une clef, une seule, l'amour.
L'amour, tel que le ciel vint l'apprendre à la terre,
Tel qu'il coule là-haut dans le divin séjour.

Heureuse, heureuse donc une âme, votre amante,
Christ Sauveur. Elle peut parfois beaucoup souffrir;
Mais elle aime beaucoup. Alors, on la fomente,
Sa douleur, car souffrir en aimant, c'est jouir.

O volupté sévère et mâle des souffrances!
Bouquet de myrrhe austère, à quels moëlleux bouquets
Les saints t'ont préféré, dans leurs douleurs intenses
Faisant de tes parfums leurs plus exquis banquets?

A vous donc, ô Jésus! Je vous livre mon âme,
Pauvre altérée, ou rien n'apporte le repos,
Que, loin d'emplir jamais, la créature affame,
De désirs irrités véritable chaos!

A vous cette pauvre âme! oh! soyez son délice!
Daignez la faire entrer dans le cellier divin,
Daignez la faire boire au suave calice
Que chante votre Epouse. O Dieu! Que j'aime enfin !

III

Eh bien! frère, aimons donc, puisqu'ici-bas tout aime;
Aimons, oui, mais aimons objet digne de nous.
Lequel? ah! nous savons, nous, la clef du problème;
Nous savons quel objet est aimable entre tous.

A son céleste amant pour voir notre âme unie,
Faisons chaîne de tout. Laissons nos coeurs aimer
Le beau, le vrai, le grand, sons, lumière, harmonie;
Non, non, n'éteignons rien, sachons tout transformer.

Qu'elles palpitent, oui, nos fibres si vibrantes,
Mais pour Jésus, pour Lui jusqu'au dernier jour;
Que notre lèvre boive aux coupes enivrantes,
Mais aux coupes du pur, du grand et bel amour.

Si la chair par moments y trouve des détresses,
D'aise et de joie aussi l'âme y vient se pâmer.
C'est là qu'on peut puiser de divines ivresses.
O frère, tournons là notre pouvoir d'aimer.

Oh! le pouvoir d'aimer! Il faudra qu'il domine.
Vainement l'on résiste. Il arrive toujours
A plier tôt ou tard cette pauvre machine,
Que nous appelons l'homme, à ses mille détours.

Quand la plaie est au coeur, tout l'être est en souffrance.
Cette plaie est besoin. Voulons-nous la fermer;
Voulons-nous en avoir la prompte délivrance,
Il n'est qu'un seul moyen, aimer, toujours aimer!

Mais voulons-nous qu'aimer ne soit pas tromperie,
Voulons-nous ne pas voir se creuser plus avant
La plaie, et du besoin s'aviver la furie,
Rejetons ce qui n'est que fumée et que vent.

L'amour tient en ses mains la clef de notre vie.
A lui de nous ouvrir des jardins enchanteurs,
Ou des gouffres d'enfer! Oh! Malheur s'il dévie!
Malheur s'il croit réels des mirages menteurs.

A la déception il n'est point de remède.
Ce sera pour le coeur une éternelle faim.
Hélas !non! dans l'enfer il n'est nul Ganymède,
Qu'un Dieu vienne empoigner et jette au seuil divin.

A nous de bien choisir notre part d'héritage.
Placé dans Jésus-Christ l'amour est bien placé.
Il a l'éternité devant lui pour partage;
Il renaît radieux quand le monde a passé.

S'il fait si bon aimer ici-bas le doux Maître;
Si, parmi les douleurs, les ombres de l'exil,
Sous un jour si brillant son coeur se fait connaître,
Quand le voile sera levé, que sera-t-il?

Aimons, aimons Jésus, et vivant de sa vie
Perdons en lui nos coeurs, consumés par ses feux.
Pour Lui vivre en luttant que ce soit notre envie,
Pour Lui tomber martyrs, le comble de nos voeux.

AIME de MONTAIGU.

Une Œuvre d'Artiste

(Nouvelle)

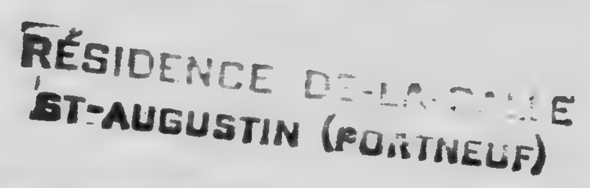
Lorsque le touriste, qui visite l'ensoleillée et poétique Provence, arrive au modeste village de la C..., situé presqu'aux confins du département du Var, il ne manque pas de s'arrêter longuement, émerveillé autant qu'étonné, devant un splendide calvaire s'élevant à l'entrée même du village.

Le Christ qui le surmonte est une véritable merveille d'art, et la richesse du pieux monument contraste singulièrement avec l'aspect plutôt misérable du lieu.

Sur le socle de marbre, où repose cette oeuvre de maître, égarée on ne sait par quel étrange hasard en ce pays perdu, on lit ces mots gravés en lettres d'or :

Hommage de réparation
En la fête de l'Exaltation de la Ste Croix
Ce 14 Septembre 1898.
B. G.

Si le voyageur, justement intrigué, interroge les gens de l'endroit sur l'origine de ce calvaire, on lui répond qu'il est l'oeuvre d'un enfant du pays ; mais si, pour



satisfaire plus amplement sa légitime curiosité, il a l'heureuse inspiration d'aller frapper à la porte de l'humble presbytère, le vénérable prêtre, qui depuis plus d'un quart de siècle dessert cette petite localité. lui fera volontiers le récit de la touchante et véridique histoire qu'à mon tour je cite aujourd'hui.

. . . .

I

Marius Guéridou forgeron du village de la C... était un "lettré"; il savait lire, il savait même écrire. Ce double privilège constituait une véritable rareté dans la commune, du moins parmi les hommes de sa génération: Guéridou était de 1821. A cette époque l'instruction, n'étant pas encore rendue obligatoire, n'avait pas étendu son influence au delà des grands centres; le paysan n'en était pas plus malheureux, ni ses récoltes plus mauvaises!

Guéridou était un ancien "compagnon", il avait fait son "tour de France", et c'est dans ses nombreuses pérégrinations qu'il avait récolté les quelques notions qui composaient tout son savoir.

Notre brave forgeron, qui sentait en lui l'étoffe d'un "grand homme", ne pouvait pardonner au destin de l'avoir fait naître un demi-siècle trop tôt, dans un temps de complète ignorance et d'"obscurantisme", un mot nouveau qu'il avait lu tout récemment dans le "Radical", où il avait puisé ses "idées nouvelles"; mais Guéridou comptait bien se dédommager de l'ingratitude du sort sur son fils, le petit Benoit, lequel avait eu l'inappréciable avantage de venir au monde justement cinquante ans après son père, en plein "siècle de lumière"...

L'enfant était d'une rare intelligence; malheureusement le "petit" avait l'âme et le physique de sa mère, la pieuse et douce Louise.

La Louise, comme on l'appelait, avait été la "beauté du village." Sa sagesse égalait sa beauté; aussi nombreux étaient les jeunes garçons du pays qui l'avaient convoitée. Marius Guéridou avait été l'heureux privilégié auquel elle avait accordé son amour et sa main.

En ce temps-là Guéridou ne lisait pas le "Radical"; sa belle nature loyale n'avait pas encore subi le contact des fréquentations malsaines et, pendant les deux années de son "tour de France", il avait su garder intacts les sentiments d'honneur et de foi qu'il avait puisés au foyer paternel. Bien des jeunes filles eussent envié le sort d'être l'élue de ce coeur honnête et bon.

Si Guéridou avait attendu si longtemps pour fonder une famille, c'est que sa vieille mère, qui n'avait que lui comme appui, était devenue par l'âge infirme et inconsciente. Ce lamentable état exigeait de nombreux soins, une surveillance de tous les instants, un dévouement et une affection qui ne souffraient point de partage. Marius comprit que son devoir était là et tant que la pauvre vieille femme avait vécu il n'avait pas pensé à son propre avenir.

Depuis cinq ans, au moins, Marius aimait Louise et malgré lui il éprouvait comme un égoïste sentiment de joie de la savoir libre de son coeur alors que lui, entièrement accaparé par le sacrifice filial, ne pouvait disposer du sien. Il vivait ainsi entre la satisfaction du devoir accompli et la crainte qu'un plus heureux que lui et plus maître de son sort ne la lui ravit.

Ce jour-là, où le jeune forgeron aborda la Louise, celle-ci cousait sur le seuil du modeste logis qu'elle occupait seule depuis la Saint André passée, fête patronale du village et qui avait été pour elle un jour de

deuil: pour la seconde fois Louise était devenue orpheline.

A l'approche de Marius, craintive elle s'apprêtait à rentrer; mais il la retint par la main; et gardant toujours dans la sienne la petite main prisonnière qu'il sentait trembler, il dit, un peu troublé, tout d'une haleine: "La Louise, je vous trouve bien seule! Si vous ne me trouviez pas trop vieux pour vos vingt ans, eh bien! nous cheminerions ensemble."—Puis plus bas, ses lèvres frôlant presque les bruns cheveux de la jeune fille, que doucement il attirait contre lui.—"Je vous aime depuis si longtemps! je vous promets de vous rendre heureuse... si vous vouliez, vous hâteriez mon bonheur: aux prochaines olives nous nous marierions?"

Comme quelqu'un, qui sevré de joie et d'affection, retrouve en un instant toutes les tendresses et les douceurs perdues, Louise n'eut point de paroles pour répondre au jeune homme attendant anxieusement le mot tant souhaité, qui allait enfin décider de sa vie! Seulement quand elle leva vers lui son limpide regard, il y lut tant de confiance, elle eut un si charmant sourire que Marius n'en demanda pas davantage, cet éloquent silence valait pour lui mille paroles. Alors transporté de bonheur il baisa le front pur et lisse de la jeune fille: Marius et Louise étaient fiancés. Deux mois plus tard, lorsque les branches des oliviers ployaient sous leurs fruits, Marius Guéridou fier comme un roi, heureux comme nul autre, conduisait à l'autel sa douce amie, toute de blanc vêtue et belle et chaste comme une sainte du Paradis.

Pendant dix années le ménage fut heureux. Durant cette ère de félicité conjugale, Louise n'aurait pas connu

les larmes si le ciel ne lui eut repris les deux blonds chérubins, vivants sourires du paisible foyer. Cette épreuve, lui fut douloureuse; mais il lui restait l'espérance! Peut-être que de nouveau un autre petit être viendrait combler le vide? La jeune femme comptait sur l'avenir et sur Dieu. Elle était encore heureuse!

Hélas! ce demi-bonheur lui-même touchait à sa fin. D'autres douleurs allaient atteindre Louise dans son coeur d'épouse et dans son âme de chrétienne.

. . . .

Marius Guéridou se rendait souvent à Toulon, où les exigences de son métier de forgeron l'appelaient. Un jour, pour son malheur et celui des siens, il fit la rencontre d'un ancien camarade d'atelier, qu'il avait connu à Lyon durant une des étapes de son "tour de France". Ce dernier était entièrement gagné aux doctrines malsaines qui, de nos jours, corrompent la classe ouvrière. On renoua connaissance, le lyonnais était un beau parleur, il avait l'élocution facile, ce qui exerçait un certain prestige sur Guéridou, lequel avait en quasi-vénération les "hommes instruits" et les "savants".

Pour mieux causer (on avait tant à se dire après une si longue séparation!) l'ouvrier conduisit son ancien compagnon au cercle des Indépendants, dont il était lui-même l'un des membres les plus assidus.

Guéridou, dès ce premier entretien, apprit de la bouche de son ami des choses toutes nouvelles pour lui, qui contrecarraient diamétralement ses sentiments d'honnête homme et de chrétien.

Le lyonnais était franc-maçon, il avait au coeur deux haines: celle de l'Eglise et celle du "bourgeois".

Il comprit qu'un homme de la trempe et de l'âge de Guéridou, imbu de superstitions, complètement fanatisé par les antiques croyances, n'était pas une conquête facile; néanmoins il se promit de réussir dans sa tâche infernale de démoralisation, il y mit du temps, de la patience et une satanique habileté.

Au début, le forgeron défendit énergiquement ses convictions, puis peu à peu il prit goût aux lectures que lui passait son ami.

La Louise, avec cette perspicacité propre à son sexe, devina le danger, elle conjura son mari de cesser cette nouvelle relation qui ne pouvait que lui nuire; mais Guéridou persista!

A son tour il devint membre du cercle des Indépendants, ce qui nécessitait de fréquents voyages à Toulon; là il entendit des discours où la religion était constamment bafouée. Il y apprit que le christianisme n'était qu'une invention des prêtres, et que ceux-ci tiraient un avantageux profit de la crédulité des simples; c'était donc travailler au relèvement de la Patrie que d'enrayer l'influence cléricale, incompatible avec notre "siècle de lumière et de progrès."

Ces étranges maximes eurent de la peine à pénétrer dans l'esprit du forgeron, cependant chaque discours impie y laissait une trace; insensiblement les "idées nouvelles" l'envahirent, et un beau jour Guéridou, pour se mettre à l'unisson des amis du "Progrès", abandonna pour de bon les croyances de son enfance, de sa jeunesse et de son âge mûr.

A quarante-cinq ans, à la profonde douleur de la Louise et au scandale du village, il déserta le chemin de l'Eglise, en retour il devint le plus zélé des adeptes de la loge de Toulon...

Le jour de sa présentation au temple maçonnique, le député, qui était de passage à Toulon, vint serrer la main au nouvel initié, et poussa la condescendance jusqu'à l'appeler: mon ami; puis flairant en lui un partisan utile il lui offrit sa "bienveillante protection" et ses "services", ainsi qu'il le faisait d'ailleurs pour chaque membre de la loge Toulonnaise, où il ne comptait que de fervents électeurs; aussi, pour entretenir leur zèle, lui, l'Honorable, ne manquait-il jamais de présider les réunions, toutes les fois qu'il se trouvait dans le chef-lieu.

Le député était très généreux en promesses, malheureusement, il avait sur ce point une mémoire très rebelle; mais comme il avait généralement affaire à de "bonnes têtes" (ce qu'il n'ignorait pas) ces absences volontaires ne nuisaient en rien à sa popularité dans le département, qu'il représentait de sa monumentale personne au Palais Bourbon.

. . . .

Les années s'écoulaient tristes et douloureuses pour la pauvre Louise. Elle fut englobée dans la méfiance et le mépris que les gens du village avaient pour le "renégat." Elle concentra sa souffrance et redoubla de dévoûment et d'affection à l'égard du malheureux égaré et de confiantes prières envers le ciel qui, elle le croyait fermement, ne pouvait pas la délaisser dans son affliction.

C'est en ce temps d'épreuves que le petit Benoit vint au monde. Cet événement répandit un peu de vie et de clarté dans l'existence sombre et triste de la pauvre femme. Le forgeron lui-même se réjouit de la naissance

du petit être; celui-ci, à mesure qu'il grandissait, révélait une pr[illegible]oce intelligence; aussi. Guéridou, tout en forgeant son fer, forgeait de même de beaux rêves d'avenir: "Son fils, lui, serait un vrai savant." A cette pensée le coeur paternel se gonflait d'orgueil, il avait hâte de voir l'enfant avancer dans la vie [illegible]ur jouir de ses succès. Il comptait, dès que Benoit [illegible]ait en âge, mettre à profit la protection du député pour le faire entrer au lycée de Toulon.

La Louise, elle, s'appliqua à former l'âme de son fils avec la même sollicitude qu'elle apportait dans ces soins tendres et délicats dont seules les mères ont le secret. A l'encontre de son mari elle eut voulu le garder toujours petit, afin de pouvoir mieux le défendre contre les ravages de l'impiété, qui lui avaient ravi l'âme et le coeur du père.

Quand l'enfant fut en âge d'apprendre à lire, la Louise le mit à l'école du village, que dirigeait une toute jeune religieus[illegible] bonne soeur Mélanie, laquelle apportait dans sa [illegible] de dévoûment toute l'ardeur de sa jeunesse et tous les trésors de son coeur aimant. A cette même école se réunissaient tous les bambins des deux sexes. Soeur Mélanie eut, malgré elle, une petite préférence pour Benoit, il avait une mine si gentille, puis il était si docile! La douce créature se reprochait bien un peu cette prédilection et ne manquait pas d'inscrire en marge de son examen de conscience cette "attache naturelle", la seule qui accaparât un peu ce coeur virginal. Néanmoins la petite âme de Benoit bénéficiait de cette pure affection, il était pieux et sage comme un petit ange du bon Dieu.

. . . .

Le temps suivait sa course, trop rapide pour la Louise, trop lente pour Guéridou.

Enfin l'enfant venait d'avoir onze ans, c'était, selon son père, l'âge voulu pour le placer au collège.

On était en 1881. Une date tristement célèbre pour la France catholique, elle ouvrit l'ère de la persécution qui de nos jours redouble d'intensité.

Un dimanche de juillet, de cette même année, Guéridou, comme de coutume, se rendit à sa loge; ce jour-là il y mit plus d'empressement que jamais, moins par conviction que pour y rencontrer le député, à qui il voulait parler de son fils.

Justement celui-ci alla au-devant de lui—"l'important personnage" avait, lui aussi, une idée en tête—il lui réitéra les offres de naguère. Le forgeron jubilait, il saisit l'occasion pour exposer sa requête. Le visage du député s'illumina. "Mon ami, lui dit-il, vous avez une excellente pensée en voulant mettre votre fils au lycée; je suis très lié avec le ministre de l'instruction publique; lors de notre prochaine entrevue je lui parlerai de vous; assurément je réussirai dans ma démarche; seulement, mon pauvre Guéridou, votre commune n'est pas très en faveur auprès du gouvernement, elle est réputée comme très cléricale... il faudrait vous signaler à son attention par un acte quelconque qui lui prouve que vous êtes des notres."—Que faire? demanda Guéridou.—Oh! pas grand chose.... tenez, j'ai entendu dire qu'à l'entrée de votre village se dresse une grande croix de bois... il n'en faut plus chez nous... ça abêtit le peuple. Je compte sur vous, mon brave Guéridou, pour nous aider dans notre tâche de réforme morale du pays.

Le forgeron commençait à comprendre ce que le député attendait de lui et s'apprêtait à répondre à son triste interlocuteur; mais celui-ci ne lui en laissa pas le temps, il lui tendit la main en lui donnant rendez-vous pour le dimanche suivant.

Cloué sur place, presque hébété, Guéridou le regardait s'éloigner; il sortit à son tour écrasé par l'infernale proposition.

Quand il rentra chez lui, l'expression de son visage était si étrange que la Louise, pressentant un malheur, se prît à trembler.

Toute la semaine le malheureux soutint dans l'intime de son être une lutte effroyable. Cette croix, qui depuis cinq générations étendait sur le village ses bras protecteurs, il l'aimait encore malgré lui, elle évoquait tant de souvenirs!—Eh quoi? lui, Guéridou renverserait ce signe vénéré?.... mais il deviendrait la réprobation du pays; les mânes des aïeux se lèveraient de leur tombe pour le maudire.—Non, il n'accomplira pas cet acte de déicide... Benoit sera comme son père: un humble forgeron...

L'ambition paternelle entrait aussi en lutte et parlait aussi fort que la conscience.—Le petit est d'une intelligence peu commune... sûrement il deviendra quelqu'un... d'ailleurs pourquoi hésiter? serait-il encore l'esclave des "stupides doctrines"... cette croix, qu'est-ce donc? un signe superstitieux. La détruire c'était faire oeuvre de moralisation et de patriotisme; le député le lui avait bien dit et c'était un "homme instruit" que le député! Puis, là-bas, au cercle, que diraient les camarades s'il hésitait? on le traiterait de lâche, de poltron, de calotin; on dirait qu'il a peur... Peur de

quoi?... ah ça! non, il prouverait qu'on peut compter sur lui, qu'il n'est pas un trembleur et qu'il ne recule pas à l'heure de l'action—...mais la Louise? elle en mourra... C'est qu'il l'aimait toujours sa douce et patiente compagne! elle seule suffisait à l'ébranler dans sa sinistre résolution. Et le petit?... La lutte dura ainsi toute la semaine; on était au samedi soir et la croix bénissante reposait toujours sur son socle de pierre.

Ce soir là Guéridou était hagard. Louise, qui ne soupçonnait pas l'étrange combat, qui se livrait dans l'âme de son homme, le crut malade. Il repoussa ses soins et ne répondit point à son affectueuse interrogation.

La nuit s'avançait; avec elle s'assombrissait le visage du forgeron. Il prit coup sur coup trois absinthes; la perfide boisson opéra sur ce cerveau déjà affaibli par les luttes des jours précédents. Soudain il frappa un grand coup sur la table, les bouteilles vides s'entre-choquèrent, puis il jeta un grand éclat de rire et en titubant il sortit. La Louise le vit entrer dans la forge et en ressortir aussitôt; elle allait le suivre, mais de peur de l'exaspérer davantage, elle rentra et se mit en prières au pied du petit lit de Benoit qui, lui, dormait paisiblement.

Guéridou arriva près de la croix; à sa vue tout son être frissonna, il eut comme un moment de lucidité: ce fut rapide. La satanique boisson exerçait toujours son empire; ses jambes fléchissaient, son coeur battait à se rompre dans sa poitrine... Le ciel était à l'unisson de son âme; pas une étoile au firmament, de gros nuages s'amoncelaient: on sentait l'approche de l'orage. Le mistral soufflait avec violence et faisait craquer les

branches de gros arbres, qui couvraient de leur ombre le signe rédempteur. La nuit était lugubre... dans le village tous les foyers étaient éteints, nul ne prévoyait le triste événement, qui allait préluder à l'aurore du lendemain... Dans ce silence de mort Guéridou n'entendait que la voix terrifiante de la tempête et le cri tant redouté du hibou. Il eut peur... il s'éloigna... de nouveau son gros rire le reprit... il revint près de la croix, et il approcha la scie à la base de sa tige longitudinale... l'outil grinça... le malheureux avait comme hâte d'achever son oeuvre... il s'activait nerveusement dans sa besogne impie... son corps ruisselait de sueur. Le signe sacré commençait à vaciller... encore un coup... l'acte sacrilège était accompli, la lourde croix s'abattait entraînant dans sa chute et écrasant sous son poids le forgeron Guéridou!

. . . .

Au retour du jour, la nouvelle de l'épouvantable forfait se répandit d'un bout à l'autre du village, la consternation fut générale....

Le prêtre accourut le premier, en même temps que lui la Louise, éplorée et tenant Benoit par la main.—On écarta le lourd fardeau, qui écrasait l'infortuné. Celui-ci respirait encore... alors la pauvre femme surmonta sa douleur et sa honte du moment, pour ne songer qu'au salut de celui qu'elle aimait toujours, malgré ses torts. Elle prit dans ses bras son petit Benoit et s'adressant au ciel: Mon Dieu,—dit-elle—au nom de l'innocence de l'enfant, ayez pitié de l'âme du père!—Cette touchante supplication fut entendue. A l'instant même le mori-

bond ouvrit les yeux.—Mon fils—demanda le prêtre agenouillé auprès de lui—croyez-vous en la rémission des péchés et vous repentez-vous de votre crime?—Le forgeron murmura quelques mots qu'on ne put comprendre, mais de grosses larmes coulèrent sur ses joues blémissantes; elles révélaient, mieux que des paroles, le sincère repentir de cette âme victime, comme tant d'autres hélas! des mensonges d'ignobles sectaires.

Le ministre de Dieu leva sa main sur le front du coupable et prononça la sentence du pardon. A ce moment, comme pour ratifier l'absolution du prêtre, le soleil se montra à travers la déchirure d'un nuage, et un de ses rayons vint éclairer ce petit coin de l'univers, où la Miséricorde de Dieu, devancée par sa justice, venait, une fois encore, de se rencontrer avec le Repentir.

Par un suprême effort Marius Guéridou leva sa main défaillante qu'il posa sur la tête de son fils; il regarda longuement la Louise; enfin ses yeux se voilèrent: l'âme du forgeron venait de comparaître au tribunal divin! . . . .

. . . .

. . . .

La force morale, comme la force physique a une limite. A la longue, sous l'effet continuel de la lutte, les ressorts de l'âme se brisent: il n'y a plus qu'à mourir!

La Louise souffrait depuis trop longtemps, toutes les ressources de sa vaillante énergie étaient épuisées. Elle comprit qu'elle touchait au terme de son existence, alors elle pensa, elle aussi, à l'avenir de Benoit.

Elle résolut de s'en séparer avant qu'elle ne fut enlevée de ce monde. A tout prix elle voulait lui épargner le douloureux spectacle de ses derniers moments.

Elle se souvint d'un oncle, frère cadet de sa mère, lequel habitait le département voisin, où il exerçait l'humble métier de potier. Il se faisait vieux, et il vivait seul. Elle ne douta point qu'avant peu il lui faudrait un aide; elle le savait compatissant. Benoit, auprès de lui, ne serait pas complètement malheureux.

Comme le vieillard ne savait pas lire et qu'elle-même ne savait pas écrire, elle pria le messager qui faisait le service entre Marseille et Toulon, de vouloir bien s'arrêter, en passant à Aubagne, au hameau de la Bourine, où restait le potier, et de lui demander s'il ne consentirait pas à prendre avec lui le petit fils de sa soeur sur le point de devenir doublement orphelin. Le voiturier s'acquitta volontiers de la commission et lorsqu'il revint à la C... il apprit à la Louise que son vieil oncle attendait le petit.

Il fut résolu que Benoit partirait au prochain voyage, à la fin de la semaine. Les quelques jours qui précédèrent le départ s'enfuirent avec la rapidité d'un rêve, surtout pour la pauvre mère, qui savait qu'elle ne reverrait plus son cher enfant. Pour ne pas l'attrister elle lui fit entendre que la séparation ne serait pas longue et que sitôt guérie elle irait le reprendre. Ce fut là le premier mensonge de Louise; mais elle pensait bien que le bon Dieu qui a compassion des mères affligées, le lui pardonnerait.

Elle prépara le petit bagage de l'enfant et choisit ce qu'il y avait de meilleur dans ses modestes vêtements. Elle lui donna aussi son chapelet en grains d'olives, un

souvenir des jours heureux! C'était un présent de Marius lors de leur traditionnel pèlerinage à la Sainte-Baume (1), accompli étant jeunes novis. (2) Ce chapelet avait été le confident de ses joies, de ses espérances et de ses douleurs d'épouse et de mère; désormais il allait être la plus chère relique de son fils!

Le jour du départ arriva. Benoit, pour ne pas augmenter le chagrin de sa mère, eut le courage de refouler ses larmes. La voiture devait s'arrêter le soir. Quand la nuit approcha, la Louise, comme elle le faisait naguère, prit son petit sur ses genoux; ensemble, pour la dernière fois, ils récitèrent la prière.

Lorsqu'ils entendirent le roulement de la voiture, tous deux eurent un tressaillement douloureux... ils sortirent et allèrent au devant d'elle... L'enfant se jeta dans les bras de sa mère. Pour mettre fin à la douloureuse scène le voiturier, ému lui-même, arracha doucement le petit à l'étreinte maternelle, il l'assit près de lui, l'enveloppa d'une couverture, afin de le prémunir contre l'air froid de la nuit, puis il fit claquer son fouet et la diligence s'ébranla...

La Louise regardait s'éloigner le lourd véhicule qui emportait le reste de sa vie. Soudain, dominant le bruit des *chaos* elle discerna les sanglots d'un enfant... ce fut trop! elle s'élança les bras tendus, comme pour ressaisir l'être chéri; mais, à bout de force, écrasée par

---

(1) Célèbre Colline de Provence. D'après la tradition c'est dans l'une des grottes de cette colline que sainte Marie Madeleine, l'illustre convertie de l'Evangile, passa dans la pratique de la plus austère pénitence les trente dernières années de sa vie.

(2) Nouveaux mariés.

la douleur, elle s'affaissa sur le chemin!...

Quand elle revint à elle et qu'elle rouvrit les yeux, la Louise se retrouva dans son triste logis. Ses regards rencontrèrent cependant le doux visage de soeur Mélanie qui fut, pour la pauvre infortunée, l'ange consolateur de son amère solitude. Elle ne survécut pas longtemps à la cruelle séparation, les sanglots de Benoit retentissaient sans cesse à ses oreilles et lui martelaient le coeur: ils achevèrent de le briser...

Aux premières approches de l'hiver, quand les feuilles jaunissantes commencèrent à joncher le sol, la tombe de Marius s'ouvrit de nouveau: la Louise y descendait à son tour!

Réunis dans la mort, en attendant l'heure du grand réveil, les deux époux dorment côte à côte, sous le regard de Dieu, au cimetière de la C...., leur paisible et dernier sommeil.

. . . .

. . . .

———

II

Batistin Giraud, le vieux potier de la Bourine, était célibataire, néanmoins il avait eu, lui aussi, au temps de sa jeunesse, son petit roman d'amour. Il avait aimé une jeune et jolie fille du pays à laquelle il n'était pas indifférent ; malheureusement il ignorait que son amour fut partagé. Comme il était gauche et craintif, il n'osait pas se déclarer, celle-ci avait pris le silence du jeune homme pour du dédain. Quand enfin le timide amoureux avoua sa flamme, il était trop tard ! il avait été devancé.

Batistin était de ceux qui n'oublient pas en un jour. Il vécut seul en face de son rêve déçu. Lorsque la douloureuse plaie fut complètement fermée, il était à un âge où le coeur ne vibre plus à la voix enchanteresse de l'amour. Il demeura vieux garçon...

Son métier de potier était un gagne-petit : mais Batistin Giraud n'ayant à subvenir qu'aux besoins de sa propre existence n'avait pas d'ambition. Son chetif négoce ne le mettait pas à l'abri de la pauvreté, il le préservait de la misère : le vieux célibataire n'en demandait pas davantage.

Comme la Louise l'avait prévu, Benoit ne fut pas malheureux auprès de son grand oncle ; celui-ci ne tarda pas à s'attacher à l'orphelin. L'enfant aussi se prit à l'aimer. Durant de longs jours il pleura sa mère, puis,

à la longue, la douleur devint plus intime; il croyait avec certitude qu'elle était au ciel et il remerciait Dieu d'avoir hâté le terme de son douloureux pèlerinage, il lui demandait de se conserver sage et pur afin de la retrouver un jour auprès de Lui. Il n'oubliait pas son infortuné père, mais il n'en parlait jamais pour ne pas révéler les tristes circonstances de sa mort.

Il secondait de son mieux son vieil oncle qui était ravi de l'intelligence de son jeune neveu. Au bout de quelque temps, Benoit suffisait presqu'à lui seul à la besogne; le vieillard pouvait se reposer, ses mains tremblantes devenaient lentes au travail; aussi bénissait-il la Providence de lui avoir donné un aide dans l'orphelin.

Vint pour Benoit le temps de la première communion. Il apporta dans l'accomplissement de ce grand acte toute la ferveur de son âme candide et tout le sérieux de son esprit précocement mûri à l'école du malheur.

Batistin Giraud fut frappé de l'expression de gravité, qui se reflétait sur le visage du petit communiant au retour de la touchante cérémonie. Que s'était-il passé dans l'instant solennel, où le coeur de Dieu ne faisait qu'un avec celui de sa petite créature? Benoit garda son secret; mais à partir de ce jour il devint plus pieux encore, ce qui faisait dire au vieux potier: "Je crois que mon petit Benoit m'est venu tout droit du Paradis, car il est sage et doux comme un ange du bon Dieu: cet enfant ne ressemble pas aux autres."

En effet il différait en tout des enfants de son âge, jamais il ne se mêlait de leurs jeux.

Les jours de repos, il s'asseyait sur le seuil de la porte auprès du vieillard, tandis que celui-ci, tout en évo-

quant les souvenirs de sa lointaine jeunesse, fumait sa longue pipe d'écume. Benoit lisait ou plus souvent crayonnait quelques dessins sur une ardoise; c'était là sa meilleure jouissance; il n'en souhaitait pas d'autres.

. . . .

On était aux premiers jours de novembre. A cette époque de l'année Batistin apportait un changement à son travail habituel, il délaissait ses pots et ses poëlons et confectionnait des *santons* (1). Sans être critique sévère on ne pouvait s'empêcher de constater que les santons de Batistins Giraud étaient absolument dépourvus d'art. Cette année-là ils eurent un véritable succès. Comme on complimentait le potier sur son talent tardif, celui-ci en riant de l'éloge disait, sans jalousie, en désignant Benoit qui pétrissait l'argile: voilà l'artiste!

. . . .

C'est en ce temps-là que le recteur de la Bourine qui, pour cause de santé, abandonnait le ministère, eut un successeur, un nouvel ordonné: l'abbé Simonet, fils d'un célèbre sculpteur, Pascal Simonet, des oeuvres duquel Marseille s'honore.

Le jeune recteur prit possession de sa petite cure le deuxième dimanche de l'Avent. Il était suivi de sa vieille Bertrande; elle l'avait élevé et depuis trente ans,

---

(1) Les Santons sont de minuscules personnages, généralement faits en argile qui, au temps de Noël, agrémentent les crèches provençales. Celles-ci figurent, non seulement dans les églises, mais encore dans chaque foyer, fidèle aux vieilles traditions du pays.

se dévouait au service de sa famille. Elle n'avait pas voulu se séparer du "petit" que depuis sa nomination elle appelait cérémonieusement : Monsieur le Curé.

Le nouveau pasteur gagna tout de suite les sympathies. Pour Bertrande ce fut un peu plus long! c'est que son abord ne plaidait guère en sa faveur. Pourtant toute la rudesse de la vieille fille n'était qu'extérieure; elle était prompte à s'attendrir sur les misères d'autrui. Cependant, dans ce coeur si bon, il y avait profondément enracinée une insurmontable antipathie qui remontait aux premières heures de sa jeunesse. L'objet de cette inguérissable aversion (exception faite de son vieux maître et de l'Abbé) était le sexe fort. Elle lui devait néanmoins l'insigne privilège de posséder, dans toute son éclatante blancheur, sa palme virginale, qu'elle voulait, disait-elle, emporter intacte au Paradis.

Cette antipathie chronique ne troublait pas son âme et ne l'empêchait pas d'accomplir, dans toute l'étendue de sa naturelle générosité, le précepte divin de la charité, même à l'égard du sexe abhorré.

Depuis son arrivée à la Bourine, Bertrande cumulait les fonctions de gouvernante et de sacristain et s'acquittait à merveille de sa double tâche à la grande satisfaction de son jeune maître qui l'appelait en riant : son premier vicaire!

Comme on approchait de Noël, elle se chargea de l'installation de la crèche dans la petite église, son second "chez elle". N'aimant pas être observée dans sa pieuse besogne, elle choisissait les heures où l'humble temple devenait désert.

Un soir, qu'elle se trouvait à la sacristie, elle vit entrer, au travers de l'entre-bâillement de la porte, un

jeune garçon d'une douzaine d'années, qui s'approcha de la crèche, déposa sur le rebord un assez volumineux paquet; puis, après avoir dévotement récité sa prière, l'enfant sortit, en marchant doucement, comme pour ne point révéler sa présence.

Bertrande qui, en véritable fille d'Eve, était un tantinet curieuse, s'empressa de vérifier le contenu du mystérieux paquet; elle fut ravie de la découverte! c'était deux superbes santons: "un joueur de flageolet" et une "fileuse", lesquels justement manquaient à la crèche! Elle alla montrer sa trouvaille à M. le Curé. L'Abbé Simonet avait hérité de l'âme artistique de son père, il fut émerveillé, lui aussi, à la vue de ces deux statuettes d'argile: deux véritables bijoux d'art!

Bertrande, qui pouvait déjà largement renseigner son maître sur les six cents foyers qui composaient sa petite paroisse, lui apprit que, sans aucun doute, les santons avaient été apportés par le petit Benoit, le neveu du vieux potier.

Comme elle en connaissait long sur le compte de l'enfant, et que de plus elle aimait à parler, le jeune prêtre en sut suffisamment pour, à partir de ce jour, chercher un moyen qui lui permit de mettre en lumière ce talent ignoré. La Providence lui procura bientôt l'occasion de s'occuper directement de l'avenir de l'orphelin; le brave potier mourut!

. . . .

III

Un matin, maître Simonet vit apparaître dans son atelier où il passait les trois quarts de son existence, son cher Abbé accompagné d'un jeune paysan. Cette arrivée soudaine le surprit; le vieil artiste savait combien son fils aimait peu, sans raison urgente, s'absenter de sa petite cure et il demandait quel motif sérieux l'amenait ce jour-là. Sa surprise fut à son comble lorsque l'Abbé lui désignant l'enfant lui dit: "Je vous présente votre successeur, puis, débarrassant de leur enveloppe les précieux santons qu'il avait eu soin d'emporter, afin de mieux convaincre son père, il ajouta: "Voici son oeuvre!"

Le sculpteur fut saisi d'admiration. Son regard allait des statuettes à la mine chétive de Benoit. Soudain, il dit au petit, qui jusqu'à cet instant n'avait pas encore compris ce que l'on comptait faire de lui:—Veux-tu travailler avec maître Simonet? Tu as déjà du talent et tu es en voie de devenir un grand artiste!—Pour toute réponse, l'enfant, dans un élan de reconnaissance, porta à ses lèvres la main du vieil artiste. Celui-ci, de ce jour, adopta l'orphelin!

. . . .

Pour lui permettre d'achever ses études classiques

qu'il avait abandonnées en quittant son village, Benoit fut placé comme externe, dans un collège voisin. Il se mit à l'étude avec ardeur et ne tarda pas à parvenir au même niveau que les élèves de son âge; en quelques mois il les dépassa; mais où il se surpassait c'était à l'atelier du sculpteur; celui-ci constatait avec fierté ses prodigieux progrès. Chose étrange! quand le vieux maître lui parlait de sa joie de le voir un jour continuer son art et qu'il le nommait déjà et sans regret: son successeur, Benoit ne répondait pas, il avait en retour un singulier sourire. Simonet prenait cet énigmatique silence pour de la modestie.

Quelquefois, les jours de congé, on se rendait à la Bourine; Bertrande accomplissait alors des merveilles culinaires, c'était là, pour la brave fille, sa meilleure manière de témoigner à son vieux maître, et surtout à Benoit qu'elle aimait tant, son affectueux dévouement.

Maître Simonet conduisit un jour Benoit à son pays natal. Malgré les tristes souvenirs qu'il devait y rencontrer, ce voyage fut pour l'enfant la plus délicieuse journée de sa nouvelle existence. La première étape fut pour le cimetière; une agréable surprise l'y attendait: la tombe aimée était entretenue mieux encore que toutes les autres! Benoit comprit que le coeur délicat de Soeur Mélanie s'était arrêté là; aussi la seconde visite fut pour elle. La sainte créature revit avec bonheur son ancien "petit favori", elle constata, non sans une pieuse satisfaction, dans son regtard limpide, que l'innocence était toujours la plus belle parure de cette âme d'élite. Longtemps elle conserva la joyeuse impression de cette visite qu'elle n'espérait pas, et, chaque jour, elle demandait à Dieu de garder sous sa puissante sauvegarde cet enfant privilégié.

La dernière halte, parce qu'il la voulait plus longue, Benoit la réservait pour la grande croix qui de nouveau se dressait sur son socle de pierre. Quand il arriva auprès d'elle il éclata en sanglots; le sculpteur ne fut point étonné de cette soudaine douleur, il était, avec l'abbé, le confident du pénible secret!

Quand, après avoir longuement prié, Benoit se releva, maître Simonet, comme jadis le vieux potier de la Bourine, remarqua sur le visage de l'orphelin une expression nouvelle, cette fois elle exprimait un contentement intime; Benoit venait de formuler un voeu!

. . . .

IV

Quiconque a connu la Louise croirait revoir son fin et doux visage dans celui de la Madone qui domine le maître-autel de la modeste petite église de la Bourine. Ce fut la première oeuvre de Benoit; elle fut suivie de plusieurs autres et chacune révélait la marche toujours ascendante du talent du jeune artiste.

Deux groupes: l'Espérance soutenant la Douleur; et la Miséricorde inclinée sur le Repentir, portèrent au loin la renommée de Benoit Guéridou. Il devenait célèbre! le rêve du forgeron se réalisait!

Simonet voyait, sans aigreur, que son élève l'égalait déjà et qu'avant peu il ferait pâlir sa propre célébrité.

La ville de Marseille l'envoya en Italie; sur cette terre classique des arts, le nouveau pensionnaire de la villa Médicis se perfectionna encore et atteignit le sommet si aride du génie. Il revint grand prix de Rome! C'est alors qu'il entreprit son "chef-d'oeuvre" rêvé depuis longtemps. Il choisit un marbre très précieux. Sous son ciseau habile, le bloc inerte s'animait, peu à peu une croix apparaissait et sur cette croix se dessinait une forme humaine aux lignes harmonieuses, mais portant néanmoins l'empreinte de la souffrance: Benoît sculptait un Christ mourant!

Dans ce travail merveilleux la foi et le génie se cotoyaient sans cesse; l'artiste voulait avant tout que son

oeuvre fut une prédication vivante; point d'exagération cependant; la tête du Christ admirablement belle reflétait, en même temps qu'une indicible douleur, une douceur indéfinissable, telle qu'elle convenait au Grand Martyr volontaire!

Le vieux sculpteur, de temps à autre, venait s'asseoir à l'atelier et contempler son jeune élève qui ciselait; il ne conseillait plus; Benoit, à cette heure, l'avait surpassé; mais, chose étonnante, il ne lui parlait plus de lui succéder!

L'ouverture du Salon approchait. Sur le désir de son cher maître, le jeune artiste devait y exposer son oeuvre; il y travaillait dès l'aurore et ne laissait son ciseau que très tard dans la nuit. Ce labeur lui était trop doux pour qu'il en ressentît de la fatigue; enfin, à la complète satisfaction de maître Simonet, quelques jours avant la date de l'ouverture, le chef-d'oeuvre était achevé.

. . . .

Tout le Marseille distingué et artistique se pressait, le jour du Salon de 1898, autour du splendide calvaire du brillant artiste: Benoit Guéridon. Au pied du chef-d'oeuvre, sur une carte on lisait ces deux mots, qui résumaient le verdict du jury: Hors concours! Ce n'était qu'un concert de louanges: quel génie! disaient les uns; c'est un Michel-Ange! disaient les autres. Le vieux sculpteur exultait! Quant à Benoit, il s'était dérobé aux félicitations; à cette heure de triomphe il était agenouillé dans une église voisine et parlait à Dieu. —" Ma tâche est accomplie—lui disait-il—Dans la me-

"sure de mes faibles moyens j'ai essayé de réparer le "crime de mon malheureux père; la réparation, je le "reconnais, ô mon Dieu, n'égale pas l'outrage, mais "ayez égard à mon humaine impuissance et daignez "agréer avec miséricorde l'acte d'expiation filiale.

"Et maintenant permettez-moi de vous adresser une "prière: Vous qui connaissez le fond de mon coeur, "Vous savez combien je Vous aime! Vous savez bien "aussi qu'aux brillantes ascensions de la gloire j'ai tou- "jours préféré les humbles degrés du Sanctuaire; ac- "cordez-moi de les gravir, Vous comblerez les voeux de "votre serviteur."

Il renouvela l'offrande de sa vie, de son âme, de tout son être qu'il voulait consacrer uniquement au service et à la défense de la sainte cause.

Quand Benoit quitta son Dieu, la nuit était avancée; les heures heureuses, qu'il avait passées auprès de ce tabernacle, étaient pour lui le meilleur couronnement de cette journée qui avait exalté son nom et son génie.

La ville lui offrit de lui acheter son oeuvre; Benoit refusa, il l'avait de tout temps destiné à son modeste village.

. . . .

Le 14 septembre 1898, le village de la C... était en liesse, on érigeait ce jour-là le calvaire, envoyé par Benoit à son pays natal. Selon sa volonté il devait s'élever sur l'emplacement même de la grande croix, jadis abattue par le forgeron. La fête d'inauguration fut un véritable triomphe, une foule nombreuse était accourue. L'évêque du diocèse présidait la pieuse céré-

monie, celui de Marseille s'était fait représenter. L'Abbé Simonet prononça le discours en cette circonstance; son éloquence naturelle toucha au sublime. Le vieux recteur de la C... versait des larmes de joie, et dans son coeur bénissait Dieu de lui avoir permis d'assister à la triomphante réparation de l'acte sacrilège qui avait tant affligé son âme sacerdotale!

Cette fois encore on eut en vain cherché Benoit. Depuis la veille, accompagné de son vieux maître, il avait été frapper à la porte de l'établissement des prêtres des missions étrangères de Paris. Il était attendu. Une fidèle correspondance entre le supérieur et lui avait mis au courant la communauté sur la vocation du jeune artiste, vocation qui remontait au jour heureux de sa première communion.

Quand la stupéfiante nouvelle parvint dans les cercles mondains et artistiques, où Benoit comptait de si nombreux admirateurs, on n'eut, pour exprimer l'unanime surprise, que ce seul mot: folie!

Oui, folie, sainte folie dont le Christ Lui-même nous donna l'exemple et qui ne cesse d'atteindre de sa divine contagion, après vingt siècles de distance les âmes nobles et magnanimes.

Folie, trois fois sublime, dont le monde s'étonne parce qu'il l'ignore; mais qui réjouit le ciel qui la bénit!

. . . .

. . . .

V

Depuis bientôt cinq ans, le R. P. Benoit Guéridon dépense sans compter toutes les ressources de son zèle ardent pour la conversion des infidèles du Japon. Sur ce sol, où le paganisme a de si profondes racines, la semence ne lève que lentement. Cependant il est si abondamment imprégné du sang et des larmes de tant de généreux martyrs, qui ont offert à Dieu le sacrifice de leur vie pour la conversion de ce peuple encore enténébré par l'erreur, que l'avenir semble promettre une moisson abondante. Benoit est de ceux qui travaillent pour cette moisson future!

Que leur importe à ces vaillants pionniers de la foi que d'autres récoltent plus tard ce qu'ils sèment aujourd'hui au prix de nombreuses fatigues et de difficultés, du moment qu'ils préparent le règne de Dieu sur cette terre infidèle.

Le pieux missionnaire n'oublie pas sa chère patrie, ni les être aimés, qui là-bas prient pour le pieux succès de son apostolat.

Il espère retourner en France dans quelques mois pour refaire ses forces; elles s'usent rapidement dans son laborieux ministère et sous l'influence du climat opposé à son frêle tempérament; mais il compte que la petite halte au pays natal lui rendra cette santé qu'il perd un peu chaque jour et qu'il pourra longtemps en-

core se dévouer à ses chers chrétiens du Japon. Chaque conversion est pour lui le meilleur réconfort à toutes les privations et aux continuels sacrifices qui composent sa vie de missionnaire.

C'est une véritable fête au presbytère de la Bourine quand il arrive des nouvelles du cher missionnaire. Bertrande épie les rares moments, où M. le Curé n'est pas accaparé par son ministère, pour lui faire relire, souvent pour la deuxième fois, la dernière lettre reçue. Elle a retrouvé ses yeux d'antan et confectionne force bas et tricots pour les petits orphelins japonais dont un, écrit Benoit, a été baptisé sous son nom; ce fidèle souvenir du missionnaire à son égard remplit de joie le coeur de la vieille fille.

Le vieux sculpteur n'a pas encore abandonné son ciseau, il compte cependant se fixer auprès de son fils pour mieux s'accoutumer à l'absence de son enfant d'adoption qui lui manque toujours!

La chère soeur Mélanie poursuit sur la terre étrangère son obscure mais admirable mission d'éducatrice de l'enfance. Malgré les tristesses de l'exil elle connaît encore des jours heureux: ce sont ceux où, avec un malicieux sourire, la bonne Mère supérieure lui remet une lettre timbrée de Tokio. La chère missive demeure tout le jour dissimulée sous la blanche guimpe afin de pouvoir, dans les courts moments de loisirs, la relire encore!

A la C... on ne se souvient plus de l'acte sacrilège du malheureux forgeron. Sa mémoire se trouve désormais confondue avec celle de sa pieuse et douce compagne.

Malgré l'effroyable tempête, que la haine satanique

déchaîne sur le vieux so[illegible]s Francs, le Calvaire de la C.... demeure debout. Sa vue offusque bien les sectaires des départements [illegible]ins; mais ils savent que, s'ils s'avisaient de le voul[illegible]ruire, ils se heurteraient à une muraille vivante!

On peut donc espérer [illegible]urvivra à la crise douloureuse que traverse [illegible]ure la Fille aînée de l'Eglise.

Puisse sa salutaire p[illegible] se répandre au delà des limites de l'humble [illegible] il [illegible]e, et couvrir de son ombre bénissante [illegible], celle qui prie, croit et espère et n'atte[illegible] [illegible]hrist le Salut et la Liberté!

. . . .

La Rancon

(Nouvelle)

" Ben sûr que j'vas "écoper" encore rentrée chez nous; ais bah! j'men secoue. Faut pas vous tourner "les sangs" comme ça, ma bonne soeur; j'suis habituée aux taloches, elles pleuvent chaque jour sur moi comme un vrai déluge, j'en reçois plus souvent que de la brioche, j'vous assure, et même, faut ben vous le dire, plus que du pain. Que voulez-vous? vous y pouvez rien; d'ailleurs à présent, j'men bats l'oeil."

L'enfant accentuait ses paroles d'un haussement d'épaules et d'un amer sourire.

La bonne soeur Thérèse écoutait, attristée, l'infortunée gamine et ne paraissait nullement effarouchée de son bizarre langage; c'est qu'avant de diriger l'école maternelle du populeux quartier de Ménilmotant, la chère religieuse avait fait un long stage à l'hôpital militaire de la capitale, là, en continuel contact avec les braves troupiers, ses oreilles s'étaient forcément familiarisées avec l'argot et les grivoiseries des faubourgs. Ce qu'elle en avait entendu, la pure et sainte fille de Dieu! Au début le rouge de la pudeur avait

empourpré bien souvent son front. Instinctivement fière et extrêmement délicate, elle avait beaucoup souffert dans ce milieu, si peu fait pour elle; mais, soutenue par la grâce et secondée de sa virilité naturelle, elle s'était insensiblement aguerrie pour l'apostolat, peu enviable, auquel elle avait consacré sa jeunesse, sa beauté et son coeur.

Elle savait bien que dans les grandes cités, où la bienfaisante influence du christianisme est de plus en plus supplantée par les doctrines malsaines dont on sature le peuple, cet éternel enfant qui se laisse si aisément séduire par les longues harangues des orateurs à solde, et berner par de magnifiques promesses jamais réalisées; elle savait bien, la sainte créature, que la misère matérielle n'était point la pire détresse. Combien elle s'apitoyait sur la démoralisation règnant en souveraine chez ces êtres sans Dieu! Mais pour atteindre leurs pauvres âmes égarées ne lui fallait-il pas aller les chercher la première? Ils n'allaient pas venir vers elle; elle devait donc aller à eux, fût-ce jusqu'au bord de la fange du vice? En effet la pieuse femme ne se rebutait jamais et à chaque infortune morale ou physique, qu'on lui signalait, elle s'empressait de tendre une main secourable.

Tandis que la fillette, si hâtivement blasée de la vie où elle entrait à peine—elle n'avait pas dix ans—fixait un dernier regard, dans lequel se lisait la plus complète indifférence, sur les débris de la bouteille—qu'elle venait de briser en tombant—et sur son perfide contenu qui humectait le sol; Soeur Thérèse, le coeur tout bouleversé, entraînait la gamine à son dispensaire. Avec un geste de mère elle étanchait le sang coulant en abondance

d'une large blessure qui traversait la main de l'enfant.

"Pauvre pauvre petite," murmurait Soeur Thérèse, douloureusement émue devant une si précoce misère.

—"Pourquoi courir ainsi? avec une bouteille dans les mains, c'était imprudent; tu vois, par toi-même, le triste résultat."

—Ben dame, ma bonne soeur, c'est pas q'ça m'amuse; c'est qu'il faut que j'me dépêche, car le père est toujours pressé d'avoir sa "verte" qui le rend si dur pour moi. J'ai beau jouer des jambes et fendre l'air, y trouve toujours que j'ai flâné en route. Pensez si doit tempêter à c't'heure. Mais j'me sens si bien près de vous, que j'me moque du "galop" qui m'attend."

—Et ta mère, questionna la religieuse, de plus en plus intéressée par la naïve confiance de la pauvrette?

A ce doux nom, qui évoquait un heureux passé sans doute, le visage de la petite blessée refléta soudain une triste gravité.

—Maman est morte, il y a longtemps, j'étais toute petite—j'crois bien que j'avais cinq ans—j'm'en souviens bien pourtant. Elle était bonne, oh! oui bien bonne, comme vous devez l'être, vous, ma soeur. En ce temps là le père ne buvait pas; il ne tapait pas non plus, au contraire il me caressait et me faisait sauter sur ses genoux.

On habitait loin, bien loin d'ici. Il y avait chez nous des champs, des gros arbres, des fleurs plein les chemins, des jolis oiseaux qui sautillaient dans les buissons avec des petits cris joyeux. C'était l'espace libre, je pouvais y courir à mon gré sans risquer de rouler sous un omnibus—comme ça a failli m'arriver hier.—On mangeait à sa faim .. Quand Maman est morte,

papa est devenu sombre; beaucoup d'hommes, que j'avais jamais vus, venaient à la maison, ils lui disaient qu'à la ville on gagnait beaucoup d'argent, sans se tuer de fatigues comme pour travailler la terre qui ne rapporte rien. Alors, un soir on est parti pour cet enfer de Paris où l'on est si malheureux et où les papas deviennent si méchants...

—Comment t'appelles-tu?

—Marie-Louise.

—Eh bien, ma petite Marie-Louise, veux-tu venir me voir, chaque jour, si tu le peux; j'essayerai de remplacer auprès de toi cette petite mère qui t'aimait tant et que tu regrettes; mais qu'un jour tu reverras.

L'enfant eut un incrédule sourire.

—Comment peut-on revoir ceux qu'on jette dans le grand trou noir?

—Ceux-là — répondit la religieuse, — possèdent une âme, comme nous en avons une nous-mêmes, et cette âme, mon enfant, échappe à l'empire de la mort; le corps seul descend dans la tombe...

—Alors — demanda-t-elle intriguée — cette âme, où donc qu'elle va?

—Au ciel, si elle a aimé et servi Dieu durant son passage ici-bas; en enfer, si elle l'a volontairement méconnu et gravement offensé.

—Papa dit que la religion c'est de la blague, qui faut pas croire les curés, que d'ailleurs y a pas de bon Dieu. C'est vrai qu'avant de venir ici y parlait pas comme ça. Maman me faisait dire de belles choses à ce bon Dieu; mais je ne les sais plus.

—Si tu veux, je t'en ferai souvenir, et si tu pries encore, tu seras heureuse.

—Papa ne me battra plus alors?

—Le bon Dieu te protégera, répondit gravement soeur Thérèse.

Après avoir réconforté la pauvre petite fille, elle la congédia, non sans une secrète angoisse. Il lui coûtait de la renvoyer les mains vides; un moment elle avait pensé réparer l'accident, afin d'éviter une cruelle correction à sa nouvelle petite protégée.

Qu'allait dire la brute en la voyant revenir sans son infernale boisson, surtout après un si long retard? La pauvre coeur en frémissait. D'un autre côté sa conscience se refusait à satisfaire la passion de l'alcoolique, même dans le but d'épargner l'innocente victime. Pour la première fois de sa vie le tendre coeur et la conscience délicate de soeur Thérèse entraient en lutte. Jamais sa charité, si ingénieuse pourtant, ne s'était butée à un semblable piège. Cependant le devoir l'emporta. La pieuse servante de Dieu avait une ressource: la prière. Après avoir pressé une dernière fois la pauvrette dans ses bras, et tracé, selon la coutume, avec son pouce, le signe de la croix sur le jeune front, elle la renvoya, puis, avec toute la ferveur de sa foi, elle confia l'enfant sans défense à l'Eternel Ami du pauvre et de l'orphelin. La confiante supplication fut entendue. Quand la petite rentra dans son triste réduit, l'ivrogne, las d'attendre, de menacer, de jurer, avait fini par se jeter sur son grabat et s'était endormi...

Doucement, marchant sur la pointe de ses petits pieds, retenant jusqu'à son souffle, pour ne pas réveiller son père, à son tour elle se glissa sans bruit sur l'amas de guenilles qui lui servait de lit. A la longue, sous l'empire de la fatigue et du sommeil, ses paupières s'alourdirent. Alors, elle vit en rêve une femme jeune et

belle qui se penchait sur elle avec un gracieux sourire et cette radieuse apparition ressemblait étrangement à la bonne soeur Thérèse......

* * *

Comme elle l'avait promis, la fillette était retournée auprès de sa bienfaitrice. Au lieu d'arpenter les rues, ainsi qu'elle faisait durant les longues heures où le logis était vide et où elle demeurait livrée à elle-même, Marie-Louise accourait à l'école maternelle. La pieuse directrice l'y gardait jusqu'au moment de la "sortie" des usines.

Grâce aux bons soins de l'excellente religieuse, la pauvre petite fleur, que les souffrances et privations quotidiennes avaient si rapidement étiolée, retrouva bien vite la vigueur des premières années de son enfance, écoulées sur les genoux de la plus aimante des mères, dans l'atmosphère douce et paisible du village.

Le moral avait subi la même heureuse influence. Toutefois la transformation sur ce point avait été un peu plus lente.

Le blasphème de l'impiété avait trop souvent retenti à son entour pour qu'il n'en restât pas quelque vestige en cette âme enfantine.

" S'il y a un Dieu—disaient les incroyants et raisonneurs du populeux quartier—d'où vient qu'il y a en ce monde des êtres qui, sans l'avoir plus mérité que d'autres, naissent et vivent dans les honneurs et l'opulence, tandis que nombre de leurs semblables, du berceau à la tombe, n'ont pour tout partage que la sombre misère et le cruel mépris?"

Les "demi-savants" du voisinage résolvaient à leur façon le désolant problème.

" Dieu — expliquaient-ils sentencieusement — n'est qu'une pure invention cléricale; l'autre vie, ses récompenses et ses châtiments une absurde chimère, dont on berne le peuple afin de le mieux dominer. Seul le "Destin" préside à notre entrée dans la vie et, suivant son caprice, il fait de l'homme ou un heureux ou un paria. Mais—ajoutaient-ils encore—le "Progrès", ce grand réformateur de l'humanité, allait heureusement niveler cette injuste inégalité. En attendant cette ère d'universelle jouissance, il n'y avait point d'autres remèdes, quand on ne pouvait se révolter, que de se courber devant l'inexorable fatalité." Ainsi parlaient nos sophistes de faubourg. Leurs dissertations, aussi fausses que désespérantes, attisaient singulièrement l'envie et la haine qui grondaient sourdement dans l'âme des malheureux prolétaires. Le père de Marie-Louise était de ceux-là.

Ainsi catéchisée, ignorant que la pauvreté et son cortège de maux chrétiennement acceptés seront un jour changés par Dieu en une félicité sans fin, l'enfant trouvait qu'en effet il y avait de criantes injustices ici-bas; elle ne le sentait jamais autant que lorsque, dans ses courses vagabondes à travers la cité, il lui arrivait de rencontrer des enfants de son âge qui, l'air confiant et joyeux, passaient la main dans celle de leur mère, laquelle les regardait tendrement en écoutant leur gai babil. Devant ce bonheur, dont elle avait été si tôt sevrée, son pauvre petit coeur se serrait, des larmes gonflaient ses yeux; alors, plus triste et plus découragée que la veille, elle reprenait le chemin du logis froid et

nu où, à la place des caresses maternelles, elle ne retrouvait qu'un père ivre-mort, la misère, la faim et des coups....

Lorsque, sous la douce figure de soeur Thérèse, la Charité accourut au secours de la petite blessée, il était temps! Le farouche désespoir n'allait pas tarder à commencer son oeuvre. Cette enfant de dix ans qui ne pouvait lever ses regards vers le ciel, qu'on lui disait être une "stupide superstition", et qui, en les abaissant sur la terre, n'y voyait qu'amertumes et souffrances, n'avait plus qu'un désir: **mourir!**

. . . .

Soeur Thérèse avait apporté dans sa nouvelle tâche tout le tact, l'intelligence et la bonté dont son esprit et son coeur étaient si largement pourvus.

Par le plus providentiel des miracles le vice n'avait pas même effleuré l'enfant. Cette consolante découverte fut le meilleur encouragement de la zélée éducatrice.

Ses efforts furent couronnés d'un succès au delà de ses espérances. Marie-Louise devint la plus chère conquête et la plus douce consolation de son laborieux apostolat.

* * *

La gamine de naguère était devenue une grande et ravissante jeune fille; seule l'exquise candeur de son âme, qui se reflétait tout entière dans son limpide et doux regard, égalait sa beauté.

Plusieurs jeunes et honnêtes ouvriers d'alentour

avaient sollicité la main de la protégée de soeur Thérèse; mais dans l'intime de son coeur l'angélique jeune fille s'était déjà donnée à Dieu. Elle s'était sentie attirée de bonne heure vers une vocation plus haute et plus sainte que celle du mariage; elle aussi avait rêvé de revêtir un jour les pieuses livrées des Filles de Saint Vincent de Paul, dont une avait fait son bonheur...

L'ouvrier adorait sa fille, elle était si sage et si belle! Lorsque les camarades de l'usine lui disaient: "Père Rancurel, savez-vous que vous avez un joli brin de fille, le bonhomme en devenait cramoisi de plaisir et d'orgueil. Il regrettait amèrement de lui avoir fait une enfance si malheureuse; mais la bonne jeune fille avait pardonné et oublié.

Il se plaisait en son petit logis, qu'ensoleillaient les printaniers vingt ans de Marie-Louise. Nul n'aurait reconnu dans les deux riantes chambreettes l'infect taudis de jadis. Depuis longtemps, grâce à la maternelle sollicitude de soeur Thérèse, la misère avait fini par faire place à un certain bien-être qui s'était accru encore depuis que la jeune fille, ouvrière économe, habile et diligente, avait augmenté par son propre gain le salaire de l'ouvrier. On aurait dû être complètement heureux dans ce foyer. Cependant il y avait dans les grands yeux d'azur de Marie-Louise une expression mélancolique laquelle, tout en ajoutant un charme de plus à son délicieux visage, révélait un secret chagrin. Malgré les délicates industries de sa filiale tendresse pour arracher son père à l'empire de sa funeste passion, celui-ci en était toujours le docile esclave. A la moindre tentation ses bonnes résolutions s'évanouissaient; la "Boisson", cette implacable enne-

mie du bonheur domestique, continuait de démoraliser l'intelligence, l'âme et le coeur du travailleur dans ses vapeurs abrutissantes.

Marie-Louise priait avec toute la ferveur de son coeur virginal pour la conversion de cette âme si chère. Quand elle entendait, à l'heure ordinaire où l'homme rentrait chez lui, un pas lourd qui butait à chaque marche de l'escalier, elle soupirait douloureusement, et tandis que l'ivrogne, après s'être laissé tomber sur sa couche, dormait l'épais sommeil de l'ivresse, la pure enfant se prosternait et répandait des pleurs au pied du crucifix, divin consolateur et suprême réconfort des plus amères détresses et des plus désespérantes douleurs. Lorsque les premières lueurs de l'aube venaient de nouveau éclairer le logis, bien souvent Marie-Louise priait et pleurait encore....

* * *

"Eh bien, ma chère enfant, aurais-tu une bonne nouvelle à m'apprendre, que tu me sembles plus joyeuse que de coutume?"—questionnait affectueusement soeur Thérèse en caressant de sa main fine et pâle le front lisse de sa protégée—est-ce que ton père se corrigerait?...

—Je crois, ma soeur, et je suis même convaincue, que mes voeux seront bientôt comblés—répondit la jeune fille.

—Vraiment petite! mais d'où te vient cette heureuse certitude?

—C'est que pour fléchir le bon Dieu j'ai enfin pris le bon moyen.

—Comment cela—répliqua la bonne religieuse intri-

guée—ne pries-tu pas, depuis longtemps, avec une courageuse persévérance?

—Oui, seulement pour triompher de la triste passion, qui efface de jour en jour dans l'âme de mon père les sentiments chrétiens de son enfance et de sa jeunesse et le ravale au rang des êtres sans raison, la prière seule ne suffit pas, il faut y joindre le sacrifice; alors...

Elle s'arrêta hésitante.

—Alors?—insista sa maternelle amie, subitement inquiète.—Marie-Louise approcha ses lèvres de l'oreille de sœur Thérèse et lui confia tout bas ce qu'elle aurait tant voulu garder secret. Celle-ci tressaillit. "Oh, ma fille" s'écria-t-elle dans un accent de douloureux reproche—qu'as-tu fait? non, le bon Dieu n'en demande pas autant.

—Laissons-le faire—interrompit doucement la pieuse enfant.—Ayant dit ces mots, elle tendit son front au baiser de sa chère confidente, afin de prendre congé d'elle.

—Tu me quittes déjà, Marie-Louise?

—Eh oui, ma soeur, bien à regret, je vous assure; car, après les heureux moments que je passe en l'intimité du bon Dieu. je n'en goûte point de meilleurs que ceux que je vis ici, en votre aimante compagnie; mais aujourd'hui c'est le jour de "paye" et vous savez que c'est en même temps un jour de tentation pour mon père; de plus c'est son anniversaire, "aussi lui ai-je préparé, pour la circonstance, une petite surprise et j'ai même ajouté un petit "extra" au menu d'habitude. Pensez s'il va être content!

Pour ces raisons je veux tâcher de le rencontrer à la sortie avant que les camarades ne l'entraînent au bar.

Au revoir, ma soeur, priez bien pour moi et... pour lui!"

Pendant que Marie-Louise s'éloignait, débordante de santé et de jeunesse, soeur Thérèse la suivait des yeux et murmurait, en joignant les mains dans un geste suppliant: "Mon Dieu, mon Dieu! ne permettez pas cela, ah! non, pas elle..."

Pour arracher l'âme de son père à l'empire de la triste passion qui le dominait chaque jour davantage, Marie-Louise, dans son héroïque pitié filiale, avait offert sa vie à Dieu.

. . . .

* * *

Soeur Thérèse venait de s'endormir. Son repos était, certes, bien gagné; car la journée avait été des mieux remplies.

Entre les heures consacrées aux soins des bambins de l'asile, la digne fille de Saint-Vincent de Paul allait porter aux pauvres souffrants, qui ne pouvaient venir à elle, ses consolations et ses remèdes. Elle avait tant gravi d'étages ce jour-là que ses jambes, infatigables pourtant, ne la portaient plus. Cependant, avant de demander au sommeil la réparation de ses forces épuisées, la chère soeur avait bien longuement prié pour l'enfant chérie de son âme et pour la conversion du malheureux alcoolique, qui, sans sa coupable habitude, aurait fait, certainement, un honnête ouvrier et un excellent chrétien.

Tout à coup, elle fut réveillée par le timbre du dis-

pensaire que son humble cellule avoisinait. "Ce doit être un malade bien pressé"—se dit-elle.—En hâte elle se rendit à sa pharmacie. En ouvrant la porte elle reconnut une femme du quartier. Venez vite, ma soeur, lui dit celle-ci—le père Rancurel m'envoie vous chercher. Paraît que sa fille, "file du mauvais coton" à c't'heure."

Sans en entendre plus, atterrée par la brusque nouvelle, mais dominant son émotion, soeur Thérèse accourut au chevet de Marie-Louise. Celle qui l'avait quittée quelques heures auparavant, parée de sa fraîcheur et de sa grâce printanières, était étendue sur un lit de douleur et semblait privée de vie. Auprès d'elle, à genoux, arrosant de ses larmes et couvrant de baisers la petite main, qui pendait inerte sur le couvre-lit de cretone fleurie, le père Rancurel, écrasé par ce subit malheur, pleurait et répétait, entre deux sanglots: pardon, pardon...

Quand la jeune malade aperçut sa sainte amie, un doux sourire irradia son pâle et beau visage; en retour les pleurs de l'homme redoublèrent. Malgré la muette, mais suppliante protestation qui se lisait dans les grands yeux de Marie-Louise, son père fit à soeur Thérèse le tragique récit suivant.

"Je sortais de l'usine, bien décidé ce soir d'aller tout "droit à la maison,—mes longs retards chagrinent tant "la petite!—seulement ma volonté est toujours vaincue "par ma vilaine passion. Tout comme les autres fois, "je cédai à la tentation, jointe aux instances des cama-"rades, et j'entrai, avec eux, à l'estaminet qui fait face "à la fabrique.

"Nous avions bu deux "tournées" lorsque le contre-

“ maître en proposa une troisième, afin—me dit-il—
“ d'arroser ma cinquantaine.

“ On commençait à voir trouble; l'absinthe surchauf-
“ fait déjà nos cerveaux; j'étais le plus excité de l'in-
“ fernal groupe.

“ Tout à coup les refrains obscènes, qui alternaient
“ avec les disputes, cessèrent brusquement. Timide,
“ mais résolue, Marie-Louise venait d'entrer!

“ Saisi par cette apparition inattendue, honteux d'être
“ surpris par ma fille en une telle société, si peu digne
“ d'un honnête homme, je me disposais à la suivre;
“ lorsque je vis le contre-maître—un débauché sans
“ pareil—s'approcher d'elle. Un moment il fut comme
“ décontenancé devant l'attitude énergique et fière de
“ ma vertueuse enfant; mais, enhardi par les rires et
“ les encouragements cyniques des buveurs, il recouvra
“ toute son audace et saisit sa proie.

“ D'un bond de fauve je sautai sur le misérable et dé-
“ livrai mon ange de sa brutale étreinte. Alors, furieux
“ de sa défaite, il s'empara d'une des bouteilles que nous
“ venions de vider ensemble et d'un geste menaçant il
“ la brandit au dessus de ma tête. Hélas! le projectile,
“ lancé d'une main dont la rage décuplait la force, s'a-
“ battit, en un choc terrible, sur la poitrine de mon en-
“ fant chérie qui, pour parer le coup, s'était, d'un mou-
“ vement rapide, placée entre mon agresseur et moi. Elle
“ jeta un cri et tomba sans connaissance à mes pieds.
“ Un flot de sang jaillit en même temps de sa bouche.

“ Soudainement dégrisé, fou de désespoir et de dou-
“ leur, je la relevai et portant dans mes bras mon pré-
“ cieux fardeau je m'enfuis du bouge de malheur.”

Le pauvre homme se tut, les sanglots le suffoquaient.

Un nouveau flot de sang vint empourprer les lèvres de l'angélique malade. Son regard doux et résigné se fixait avec une tendre pitié sur son père; mieux que des paroles il lui disait: je vous pardonne....

* * *

Ni les soins maternels de la bonne soeur Thérèse, ni les efforts opiniâtres de la science, stimulée par la charité; ni la jalouse et paternelle tendresse de Rancurel ne purent rendre à la vie la douce petite Marie-Louise. Son sacrifice était accepté. Elle était assez pure, la sainte enfant, pour que Dieu trouvât une satisfaction suffisante dans ce volontaire holocauste; en retour Il se réservait d'exaucer les pieux désirs de son humble créature au delà de ce qu'elle avait souhaité.

Un soir que la jeune malade se sentait plus faible que d'ordinaire, comprenant que la mort n'était plus pour elle qu'une question d'instants, elle appela son père qui pleurait silencieusement dans un coin. Rassemblant le peu de force, qui lui restait, elle lui exprima ses dernières volontés. Auparavant, elle voulut le consoler et lui prouver que dans les tristes circonstances, qui venaient si soudainement de bouleverser leur existence, il ne fallait y voir que la volonté de Dieu.

"Mon père—lui dit-elle d'une voix, où passait tout "son amour filial—ne vous désolez pas. Je m'en vais "vous quitter, mais il le faut pour notre mutuel bon-"heur. Je meurs parce que Dieu le veut; ma mort "c'est votre vie, la mienne sera la rançon de votre âme. "Pour la sauver il n'y avait que le sacrifice, c'est le "moment de l'accomplir. Votre généreuse acceptation

" de l'épreuve effacera le passé et vous soutiendra dans
" les luttes du présent."

L'infortuné père écoutait sa fille avec un religieux respect; il se sentait en présence d'une sainte; la grâce transformait déjà son coeur: il était converti!

La mourante reprit: " Vous romprez avec votre mauvaise habitude, n'est-ce pas? Surtout je vous demande de revenir aux sentiments chrétiens, qui faisaient autrefois l'honneur et la joie de votre vie.

—Devant Dieu qui nous voit et nous entend, ma fille, je te le jure, dit l'homme en levant sa main tremblante vers le crucifix appendu à la muraille de l'alcôve.

—Je voudrais—dit Marie-Louise—vous adresser une prière!

—Parle, mon enfant aimée, tes volontés seront sacrées pour moi.

—" Quittez la ville, elle ne peut qu'être dangereuse
" pour votre âme; ses séductions et ses tentations vous
" enlaceraient malgré vous dans ses pernicieux filets.
" Vous seriez encore vaincu. Redevenez le paysan de
" naguère. Retournez à la terre; elle sera votre plus
" sûre amie et votre meilleure sauvegarde. Auprès d'elle
" vous retrouverez les pieuses traditions et la foi bénie
" de votre enfance. dont elle est la vigilante gardienne."

Il dit: je partirai...

—Oh merci!—répondit la malade—et portant à ses lèvres, glacées déjà par l'approche du trépas, la main caleuse de l'ouvrier.—Elle murmura: A présent, père, je puis mourir car vous êtes sauvé!

Ce furent ses dernières paroles . . . . . .

Quelques heures plus tard les célestes phalanges comptaient dans leurs rangs un ange de plus!

. . . .

* * *

Le père de Marie-Louise a scrupuleusement obéi aux volontés dernières de sa fille. Il est retourné au village emportant avec lui la dépouille chérie, qu'il n'a pas voulu laisser dans ce Paris, qui lui a gâté les meilleures années de son existence et ravi son unique enfant.

Depuis la mort de la jeune fille jamais un verre d'alcool n'a approché les lèvres de Rancurel. Non-seulement il est au nombre des plus sobres du pays; mais le vieux pasteur qui dessert le hameau ne compte pas de paroissiens plus assidus que sa "chère brebis retrouvée." Chaque matin, avant de se rendre aux champs, le brave paysan entend dévotement la messe et lorsque, le soir, il regagne le village, il ne manque pas, après avoir souhaité un "bonsoir" au bon Dieu, d'aller s'agenouiller sur la tombe fleurie de Marie-Louise, qui dort son dernier sommeil à l'ombre de l'humble église où elle fut baptisée et dont elle aimait tant à se souvenir.

Depuis que Rancurel est revenu au pays les pauvres de la localité, voire même ceux d'alentours, sont plus largement secourus. Ceux-ci ignorent le nom de leur généreux bienfaiteur, nul doute qu'il l'ignoreront longtemps encore; car, lorsque ce dernier remet au bon curé la recette presque entière du fruit de ses récoltes, il ne manque pas d'ajouter: " Surtout, Monsieur le curé, ne dites rien; il suffit que l'on sache Là-Haut, je ne veux point d'autres récompenses."

Chaque soir durant les longues veillées d'hiver, Rancurel va trouver le pieux curé, son meilleur ami à cette heure. Entre deux parties de cartes on cause un peu de la "petite" que celle-ci a faite enfant de Dieu et de

l'Eglise. Dans son coeur le bon vieux prêtre la canonise déjà et dans ses difficultés il lui arrive bien souvent d'appeler à son secours l'ancien "petit agneau" de son humble bercail. Le sacrifice de Marie-Louise porte ses fruits. Son père est un des plus zélés apôtres de la ligue de la tempérance. Il a déjà entraîné à sa suite presque la moitié des hommes de son village, et il dit qu'il ne veut pas mourir avant de les avoir tous enrôlés. C'est là son oeuvre par excellence. Il lui consacre sa vie, son temps, son argent et tout son coeur!

Tout dernièrement le père Rancurel écrivait à la chère soeur Thérèse dans une orthographe des plus fantaisistes mais où son âme simple, bonne et naïve se révèle tout entière, la touchante lettre suivante:

Ma chaire seure

Je viens par la praisante vous aprandre une bone nouvelle qui j'en suis certain vous fera un grand plaisier. Ce matin j'ai été élu, à l'unanimité par le conseil de la société de tamperance "praisident" de la dite société. Ca vous prouve qu'on est un home qui tient ses praumesses...

Monsaignieur l'Evaique est venu présider la çairémonie: Il a dit comme ça. " La société de la tampérance " est uniquement compausée d'homes de coeur et de " courage. C'est une falange d'élites qui fait honeur " à la Patrie, vous, mon chair ami, par votre bone con- " duite, votre sobriaité, votre piété, vous avé mérité " d'être nomé "génairal" de ce vaillant bataillon; je " vous en failicite. Ne vous arrêté pas dans cette voix " glorieuse. Enrolé dans votre noble sociaité de nou-

"veaux camarades afin que vous mainteniez toujours "votre premier rang parmi les ligues de la région." Il a dit encore bocoup de belles choses mais j'ai pas pu tout retenir, peut être bien que ça me reviendra, alors je vous conterai ça de vivevoi.

En partant Monsaignieur m'a sairé la main vous pansez si le Père Rancurel était fier? j'en suis encore tout ému...

Depuis que j'ai brisé avèque la "gueuse" qui ruinait ma santé et perdait mon âme, j'ai quasiment rajeuni, et je me porte bien. Je crois que le bon Dieu et Marie-Louise doivent être contants de moi, n'est-ce pas ma seure? Moi aussi, je suis bien contant.

J'irai biento vous fère une visite en attendant je me signe votre humble sairviteur.

Hypolite Rancurel.

. . . .

A la tombée du jour, fier et heureux, le brave père Rancurel s'en allait déposer sur la tombe de sa fille, son insigne de président...

Une Ame de Pretre

(NOUVELLE)

Tandis que la gent enfantine du hameau de Moustiers-Saint-Louis allait se dédommager sur la place ombragée de l'église du supplice d'une longue heure d'immobilité, le bon Abbé Montmoret, le catéchisme achevé, regagnait d'un pas précipité son modeste presbytère. A la hâte il prit quelques hardes, une minuscule statuette de la Vierge, son bréviaire et un crucifix, puis il enferma le tout dans un petit sac de cuir dont les coins usés dénotaient un long usage.

La vieille Annette, qui depuis bientôt trois lustres se dévouait à son service, l'aidait, tout en s'essuyant furtivement les yeux, dans ses préparatifs de départ.

—Alors, lui dit-elle, de ce ton bourru qui ne la quittait guère, ce qui ne l'empêchait point d'être la meilleure et la plus sensible des créatures, alors, vous n'voulez pas toucher à vot' dîner? ça n'a vraiment pas d'bon sens d'se mettre en route avec l'estomac creux... Vous devriez ben, au moins, prendre vot' potage.

—Je suis trop pressé, ma bonne Annette, répliqua l'Abbé, dans un quart d'heure le train sera en gare, j'ai tout juste le temps de m'y rendre; mais consolez-vous, vous n'aurez pas allumé vos fourneaux en vain, le bon Dieu ne manquera pas de vous envoyer tout à l'heure

quelque pauvre hère affamé, lequel, je vous assure, fera plus d'honneur que moi-même à votre menu.

La vieille servante haussa les épaules en marmottant entre ses dents: Y sera ben toujours le même.—Vous r'viendrez vite? questionna-t-elle sur un ton mi-fâché, mi-désolé.

—"Certainement; ce n'est qu'une absence d'une quinzaine de jours au plus, il faut que je sois de retour pour la Semaine Sainte et nous sommes déjà à la mi-carême. Allons, ma bonne, ayez courage, ne pleurez plus et priez pour moi; surtout ne rebutez point les pauvres qui viendront frapper à la porte de la cure, ce sont, vous le savez, les amis de prédilection de Notre-Seigneur et les miens, traitez les donc en conséquence; n'oubliez pas non plus de porter chaque jour du bouillon à la veuve du vieux Batiste, soignez-vous aussi; adieu!"

Dix heures plus tard, le pasteur de Moustiers-Saint-Louis battait le pavé de la capitale où s'étaient écoulées son enfance et sa jeunesse, et qu'il n'avait plus revue depuis de longues années. Une triste nécessité l'y ramenait aujourd'hui... Après avoir longtemps marché à travers les rues de la métropole, il s'arrêta soudain devant un vaste bâtiment dont la vue le fit douloureusement frissonner; alors il traça dévotement sur son coeur le signe de la croix en murmurant: Mon Dieu, je vous l'offre! et, subitement rasséréné, il entra...

II

L'Abbé Joseph Montmoret était le fils d'un soldat et d'une sainte.

Il avait hérité de la bravoure de son père et de la piété, à la fois virile et tendre, de sa mère.

Son enfance et son adolescence s'étaient conservées dans une entière innocence: le jour de sa première communion le petit Joseph avait eu le rare privilège d'apporter à son Dieu un coeur paré encore de sa candeur baptismale.

L'expression de sa physionomie, ouverte et résolue, révélait une âme droite et une énergie peu commune: il y avait en lui l'étoffe d'un saint et d'un héros.

Un jour—Joseph Montmoret venait d'atteindre sa seizième année—il se présentait devant le vaillant général de Charette, lequel se disposait avec l'aide de ses zouaves, à voler au secours de l'illustre Pie IX dont les états avaient été envahis par les troupes de Garibaldi.

“ Mon Général—lui dit l'adolescent d'un ton ferme et décidé—je viens solliciter la faveur d'être enrôlé dans votre bataillon.

—Mais, répliqua Charette, ému néanmoins de la noble démarche de l'enfant, tu es bien jeune pour t'exposer au feu de l'ennemi.

—J'ai seize ans, mon général, et je suis orphelin; si je meurs au combat je ne ferai donc faute à personne;

puis je suis fils de militaire; mon père, ajouta-t-il, avec une flamme dans les yeux, était un des héros de Malakof, il est mort au champ d'honneur; son sang valeureux circule dans mes veines; qu'importe mon âge, du moment que je puis tenir un fusil et que je n'ai pas peur.

Joseph plaida si bien sa cause que moins d'un mois après il se battait comme un vieux brave sous les murs de Castelfidardo.

Le courage et l'intrépidité du petit zouave avaient fait l'admiration de ses compagnons d'armes.

Dix ans plus tard, Montmoret se signalait de nouveau par sa bravoure. Son héroïque conduite à Patay et à Loigny lui valaient le grade de sergent et la médaille.

Le succès cotoyait sa destinée; sa belliqueuse ardeur faisait présager un soldat d'avenir; mais le sergent Montmoret rêvait autre chose que la gloire humaine, depuis longtemps il aspirait au sacerdoce; il voulait être prêtre et le devint....

III

Au lendemain de son ordination, Monseigneur, en lui assignant son nouveau poste, lui disait, non sans émotion : " Mon fils, la paroisse de Moustiers-Saint-
" Louis, qu'aujourd'hui je confie à votre ministère, est
" hélas ! peu fervente. Je vous avertis que vous aurez
" beaucoup à souffrir et beaucoup à lutter pour opérer
" quelque bien ; mais ce qui me rassure, c'est que vous
" devez être aguerri au combat ; car, ajouta malicieuse-
" ment le prélat, le sergent Montmoret ne doit pas être
" tout à fait mort en vous. Courage, mon cher enfant,
" Dieu vous secondera dans votre pénible tâche et j'ai la
" douce confiance que Sa grâce et votre zèle ne tarde-
" ront pas à accomplir des prodiges."

Le Dimanche suivant le nouvel ordonné prenait possession de sa petite cure. Monseigneur avait dit vrai, les habitants de Moustiers-Saint-Louis, en matière de religion, vivaient dans la plus insouciante indifférence ; le pauvre prêtre en fut navré ! Sur les trois cents foyers qui composaient sa petite paroisse, c'est à peine si le quart assistait à la messe le dimanche et encore dans ce faible nombre fallait-il inclure quelques hommes, qui abandonnaient aux femmes la pratique du devoir pascal.

L'Abbé Montmoret, les premières heures d'abattement passées, retrouva bien vite son énergie native : il

n'était point homme à gémir et à laisser faire. Au soir de sa première journée d'apostolat, qui lui avait fait prévoir tant d'obstacles, il s'agenouillait aux pieds de la Sainte Vierge, et dans un langage plein de foi et quelque peu original—derniers vestiges de sa primitive carrière—il lui disait : " Ma bonne Mère, si vous le voulez, " eh bien ! nous allons travailler à nous deux. Le diable " je le vois, a établi ici ses quartiers généraux, il faut " que nous l'en délogions et que nous lui arrachions les " pauvres âmes qu'il tient sous son infernale domina- " tion. L'ennemi est puissant, j'en conviens. Seul je " ne pourrai le vaincre ; mais vous, ma bonne Mère, " l'Ecriture nous le dit "vous êtes terrible comme une ar- " mée rangée en bataille" ? Si donc vous êtes avec moi " le succès est certain et tous les mécréants de Moustiers- " Saint-Louis ne tarderont point à devenir des chré- " tiens modèles. Vous serez mon "général" et moi je " combattrai sous vos ordres. Je sais quelles sont les " armes qu'il va me falloir opposer à l'astucieux adver- " saire que je veux vaincre ; " il me faudra beaucoup " prier, beaucoup souffrir ; mais, bah ! j'ai été soldat, je " suis accoutumé à la dure ; allez, ne m'épargnez pas. " Je suis prêt à tout, j'accepte tout et j'abandonne entre " vos mains mes chétifs mérites pour que vous en dis- " posiez en faveur de mon petit troupeau que je veux, " coûte que coûte ramener au bercail de la Sainte " Eglise."

. . . .

Une telle charité ne pouvait demeurer stérile. Au bout de quelques mois d'un laborieux apostolat l'Abbé

Montmoret récoltait les premiers fruits de ses longues prières et de ses généreuses expiations.

Quelques hommes eurent alors le courage d'abdiquer avec le respect humain. Tout d'abord leur conversion ne se borna qu'à la sanctification des quatre fêtes d'obligation; heureusement ils ne s'arrêtèrent point à ce premier effort; l'année suivante ils faisaient leurs pâques et devenaient, pour tout de bon, des catholiques pratiquants.

La moitié du sexe fort de Moustiers-Saint-Louis suivit le bon exemple et l'autre moitié—à l'exception de deux—faisait prévoir un bon retour.

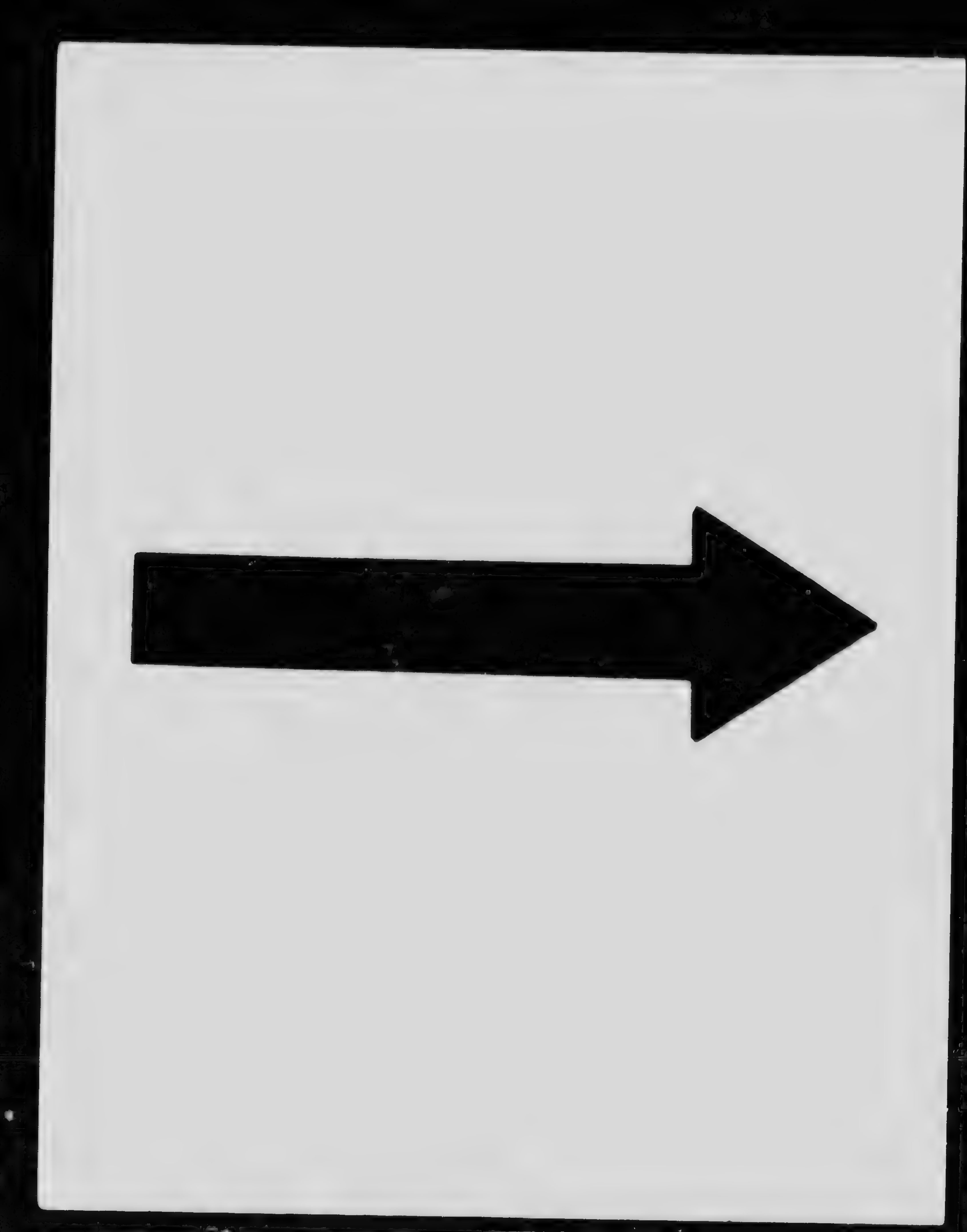
Le saint prêtre jubilait! Cependant il y avait une ombre dans sa joie: il comptait dans son petit troupeau, qu'il aimait si tendrement, deux brebis rebelles! Que de larmes et de souffrances elles lui coûtaient...

L'une était l'aubergiste, Isidore Figarol, "l'esprit fort" du village. Il avait voué au digne curé une irrémissible haine, laquelle remontait bien loin, au temps où Figarol et l'Abbé Montmoret étaient ensemble sous les drapeaux.

Un jour le premier avait pris à parti un petit soldat breton, nouvellement arrivé à la caserne et qu'il avait surpris faisant sa prière. Le pauvre malheureux semblait comme écrasé par les moqueries et les éclats de rires que provoquaient les méchants propos de Figarol. Soudain l'insulteur se sentit saisi par deux mains puissantes.

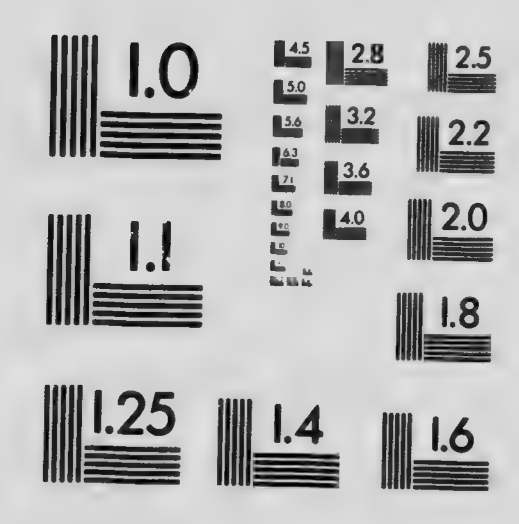
" Demande pardon à cet enfant, misérable—lui dit son agresseur, en le ployant de force sur ses genoux."

Figarol ne se sentait point de taille à lutter avec l'hercule qui venait de fondre si opinément sur lui: les mus-



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





cles puissants du sergent Montmoret en imposaient au régiment. Le vaincu n'avait pas d'autre ressource que celle de s'exécuter; il le fit la rage dans le coeur; à partir de ce jour, le petit breton put prier à son aise: il avait un protecteur; en retour le généreux sergent s'était fait un ennemi.

On juge avec quelle exaspération Figarol avait accueilli la nouvelle de la nomination de l'ex-sergent Montmoret à la cure de Moustiers; la vue de l'Abbé évoquait à chaque fois le souvenir de l'affligeante humiliation et attisait sa sourde rancune. Pour soulager sa bile il ne manquait pas, toutes les fois qu'il le rencontrait—ce qui se produisait souvent car l'auberge et le presbytère se faisaient vis-à-vis—de vomir à la face du prêtre un flot d'injures, auxquelles celui-ci ne répondait que par un regard de douce pitié.

La seconde brebis réfractaire était Rampal, le garde champêtre du pays et l'ami "intime" de l'aubergiste.

Rampal, néanmoins, ne se tenait à l'écart du prêtre uniquement que pour se calquer sur Figarol, qui incarnait à ses yeux le "savoir" et le "progrès". Dans son "for intérieur" il s'avouait que ce curé aux allures si franches, à la soutane rapée, paternel soutien des veuves et des orphelins du pays, bienfaiteur inépuisable des miséreux, et qui, à l'exemple de son divin Maître, "passait en faisant le bien", était tout de même un bon zigue."

Cette muette sympathie à l'égard de l'excellent prêtre était partagé par le petit Rémi, l'unique enfant de l'irascible aubergiste. Figarol adorait son fils; en lui il retrouvait les traits charmants de sa défunte femme, qu'il avait passionnément aimée, bien que—selon l'expression du bonhomme—elle avait été, elle aussi, une

esclave du "fanatisse". A l'inverse de son mari elle avait été fidèle à la foi de son enfance.

La douce créature avait à peine eu le temps d'entrevoir les joies de la maternité; le soir du jour où le petit Rémi faisait son apparition en ce monde, elle était entrée dans son éternité.

Les théories athées de Figarol ne pénétraient que très difficilement dans la petite cervelle de l'enfant; il avait peine à reconnaître un "ennemi" dans cet homme si bon qui, tout en lui caressant familièrement la joue, lui disait d'un ton si doux chaque fois qu'il le trouvait sur son chemin: "bonjour mon petit Rémi."

Le coeur de l'homme de Dieu se serrait douloureusement à la pensée de ne pouvoir former à Jésus-Christ cette petite âme qu'il soupçonnait si candide; cependant il espérait toujours, et persévérait dans ses ardentes supplications et ses effroyables austérités.

IV

Un dimanche matin, à la sortie de la grand'messe, le tambour de Rampal, qui joignait à ses fonctions de garde-champêtre celle de crieur-public, assemblait sur la place de l'église toute la population de Moustiers-Saint-Louis. Après avoir donné lecture d'un arrêté de Monsieur le Maire, il avertissait, à l'épouvante générale, les habitants du hameau et des campagnes avoisinantes de se tenir en garde contre un chien atteint de l'hidrophobie, lequel avait été aperçu rôdant dans les environs. A l'annonce de cette terrifiante nouvelle le village se transforma aussitôt en un véritable désert. Pour ces braves gens accoutumés au grand air, cette rigoureuse claustration finissait par tourner au "carcere duro"; aussi les premiers jours de frayeur passés, le hameau reprit peu à peu son aspect normal; d'ailleurs, pensait-on, l'animal redouté devait, depuis le temps, être enfin abattu et l'on n'y songea plus....

. . . .

C'était une belle matinée de Mars; un printemps précoce attirait au dehors tous ceux que la maladie ou l'infirmité ne condamnait point à une réclusion forcée. La marmaille des deux sexes de Moustier-Saint-Louis évoluait, selon son habitude, sous les platanes séculaires.

L'aubergiste et sa fidèle "doublure" causaient sur le seuil de l'auberge. Le premier, afin de n'en point perdre l'habitude, déblatérait à son aise contre son "ennemi" lequel, à ce moment, prodiguait ses consolations à un pauvre moribond voisin de Figarol.

—" J'aurais jamais crû, disait Rampal, que l'vieux père Batiste fut un "mange bon Dieu"; paraît que l'curé l'a "arministré" à matin.

—C'est tout bonnement pour faire plaisir à sa femme, que l'bonhomme s'est confessé, répondit Figarol d'un ton dédaigneux.

—Hum! l'vieux est pas si galant q'ça envers sa moitié; même que lorsqu'il avait bu son coup—c'qui lui arrivait souvent—y cognait dur sur la malheureuse; ça doit pas être pour elle, certain, qu'il s'fait dévot à c't'heure.

—Alors, reprit l'aubergiste, c'est q'la "robe noire" l'a sans doute "hisnostisé".

Le garde-champêtre, peu familiarisé avec les "mots modernes" dont son ami affectait—tout en les écorchant—de saupoudrer ses virulents discours, écarquillait ses bons gros yeux, n'y comprenant goutte.

—" Hinostisé"—expliqua le "savant" Figarol ça signifie, comme qui dirait: ensorcelé."

Cette fois l'obtus Rampal avait saisi. "Alors—répliqua-t-il—c'est un bon sort que l'curé a jeté au père Batiste, car depuis qui va chex eusses il est doux comme un agneau."

L'apparition du prêtre mit fin à la controverse que décidément cet "encrouté" de Rampal engageait dans un terrain dangereux.

Au moment où l'aubergiste s'apprêtait à lancer à la

face de l'homme de Dieu son insulte coutumière, le cri : garez-vous ! retentit dans le village ; un "sauve qui peut" général s'ensuivit. Les enfants, instinctivement, se précipitèrent dans l'église, dont ils étaient proches ; seul, le petit Rémi n'osa les suivre, son père lui ayant toujours formellement interdit d'en franchir le seuil. Affolé, il se dirigeait en courant du côté de l'auberge, lorsque l'affreuse bête, les yeux injectés de sang, la gueule écumante, arriva sur la place. L'enfant poussa un cri terrible... D'un bond l'Abbé Montmoret vola à son secours et tout en faisant à Rémi un rempart de son corps il saisit entre ses mains puissantes le cou de l'animal. Il ne lâcha prise que lorsqu'il s'aperçut que sa proie ne bougeait plus.

L'acte héroïque du prêtre vola de bouche en bouche ; en moins de temps toute la paroisse se trouvait réunie autour de son pasteur ; mais celui-ci, interrompant leurs félicitations, les invita à remercier Dieu dont, disait-il— je n'ai été que l'humble instrument.

Ce ne fut que lorsqu'il leva sur eux sa main bénissante qu'on s'aperçut qu'elle était ensanglantée... La consternation gagna tous les coeurs.

" Rassurez-vous—dit le généreux pasteur—les blessures, voyez-vous, ça me connaît, et il leur désignait la large balafre qui traversait son noble front ; la dent d'un chien, poursuivit-il, en s'efforçant de sourire, est moins cruelle que le sabre d'un teuton, je guérirai plus vite de cette plaie que de la première et son souvenir me sera moins amer car au moins cette fois il me rappellera une victoire !"

Cette sublime réponse fut accueillie par un formidable hourrah. La voix tonnante de Figarol et celle de sa "doublure" dominèrent toutes les autres...

Quelques instants après, l'aubergiste, endimanché et conduisant par la main son petit Rémi, qui était tout à fait remis de sa récente émotion, frappait à la porte du presbytère dont il s'était juré de ne jamais aborder le seuil. En présence de l'Abbé Montmoret il voulut parler, il ne le put, les larmes étouffèrent sa voix; alors, dans un geste de gratitude, il prit la main bandée du prêtre et la porta à ses lèvres: l'opiniâtre rancune, qui depuis si longtemps rongeait le coeur de Figarol, s'était soudain évanouïe pour jamais...

. . . .

V

Sur les instances de ses ouailles, l'abbé Montmoret, comme nous l'avons vu, s'était rendu à l'institut Pasteur de Paris. L'illustre fondateur avait voulu lui-même soigner l'héroïque malade; le cas était d'ailleurs des plus graves: dans la lutte l'animal avait mordu à plusieurs reprises son courageux adversaire, inoculant à chaque morsure son virus mortel; néanmoins l'exceptionnelle constitution de l'Abbé Montmoret et les soins intelligents et dévoués de l'éminent praticien firent entrevoir une heureuse issue.

Un matin, tout joyeux, Pasteur annonçait à son cher patient que la guérison était à présent une certitude; "Plus que quelques semaines de repos, ajoutait l'homme de l'art, et vous serez sauvé."

—Docteur, répondit le malade, il faut qu'aujourd'hui même je sois à mon poste.

—Mais c'est impossible, répliqua Pasteur, votre imprudence risquerait de neutraliser les heureux effets du traitement, attendez qu'il s'achève; peut-être est-ce pour vous une question de vie ou de mort!

—Le motif qui me pousse à retourner dans ma paroisse est plus grave encore, car il s'agit des âmes. J'ai dans mon petit troupeau deux brebis rebelles; peut-être qu'à cette heure elles sont disposées à rentrer à la bergerie, si je laissais passer ce temps de grâce et de misé-

ricorde, je sens qu'il serait trop tard; je me dois avant tout au salut de ceux que Dieu m'a confiés. Advienne que pourra de ma santé.

—Je ne vous retiens plus, lui dit alors le pieux savant: une âme qui a coûté le sang d'un Dieu vaut bien la vie d'un homme; allez, Monsieur l'Abbé, je vous approuve et je vous admire."—Et ces deux coeurs si dignes l'une de l'autre, au moment de se séparer, se rapprochèrent dans une fraternelle étreinte...

Mon Dieu, disait Pasteur, tandis que l'homme de Dieu s'éloignait, donnez à votre Eglise beaucoup d'apôtres semblables à l'Abbé Montmoret.

Seigneur, répondait comme un écho la voix du saint prêtre, accordez aux savants de nos jours la foi et l'humilité du docteur Pasteur.

VI

Le retour de l'excellent curé de Moustier fut accueilli par une joie délirante. Lui aussi était tout joyeux de se retrouver au milieu de ses chères ouailles, qui, à présent, il le sentait bien, ne formait plus avec lui qu'une âme et qu'un coeur.

Une douce consolation l'attendait au soir de la veille de Pâques: dans les deux premiers pénitents qui vinrent s'agenouiller à ses pieds il reconnut... l'aubergiste Figarol et sa fidèle "doublure"!

Le saint prêtre exultait. Il lui aurait fallu remonter bien loin pour retrouver un bonheur semblable à celui dont il jouissait à cette heure; depuis le jour où, pour la première fois, l'âme débordante d'amour et d'allégresse, il avait gravi les marches du sanctuaire, il ne s'était pas senti si heureux.

Les cloches de Moustiers-Saint-Louis ne carillonnèrent jamais aussi joyeusement qu'en cette fête de Pâques de l'année 18...

A la suite de son Christ, la petite paroisse ressuscitait tout entière à la vie de la grâce. Cette complète résurrection était le prix de quinze années de prières, de souffrances et de larmes; la lutte avait été longue et combien pénible! le généreux athlète en était sorti blessé à mort, c'est vrai; mais que lui importait puisqu'il était vainqueur!

Avec quelle intime jubilation l'Abbé Montmoret entonna, à l'heure des complies, son "nunc dimittis".

" Oui, mon Dieu, lui disait-il durant sa longue veille
" au pied du tabernacle, à présent vous pouvez rappeler
" à vous votre serviteur : ma tâche est achevée. Les chères
" brebis que vous m'aviez confiées et qui s'étaient éloi-
" gnées de vous, je les ai ramenées à votre divin bercail ;
" je reconnais, Seigneur, que c'est là votre oeuvre, moi
" je n'ai été que votre humble ouvrier. Je vous offre les
" quelques jours qui me restent à vivre et l'affreuse ago-
" nie qui m'attend, pour la persévérence de mon petit
" troupeau. Faites, ô mon Dieu, qu'à l'heure du
" rendez-vous suprême je le retrouve tout entier dans
" votre beau paradis.

" Je vous prie aussi pour la Sainte Eglise, ma mère,
" et pour ma tant aimée patrie, ces deux cultes de mon
" coeur. Pour elles seules j'ai vécu, pour elles je veux
" mourir. Et vous, Vierge sainte, qui m'avez conduit
" à la victoire ne m'abandonnez point que je n'aie rem-
" porté mon dernier combat."

. . . .

Trois semaines plus tard, un samedi, jour consacré à celle dont il avait été le si fervent cheva[illegible] à l'heure même où l'Eglise chantait les premières [illegible] pa-tronage de Saint-Joseph, son illustre prote[illegible] Abbé Montmoret allait recueillir au ciel la ré[illegible] pro-mise à ceux qui ici-bas ont "combattu le bon combat."

. . . .

. . . .

La mémoire de l'héroïque prêtre est toujours vivante parmi les habitants de Moustiers-Saint-Louis. La paroisse est réputée aujourd'hui pour la plus fervente du diocèse. Figarol et Rampal sont des chrétiens modèles et leur verte vieillesse fait présager qu'ils édifieront longtemps encore le paisible hameau dont ils avaient été jadis le vivant scandale.

Si par hasard quelque "esprit fort" de passage se risque à l'auberge du vieux père Figarol, bien lui en prend de laisser à la porte ses propos sectaires et ses blasphèmes, s'il ne veut point être mis honteusement à la porte.

Chaque matin, la première action et la plus douce joie du brave aubergiste est de servir la messe au jeune desservant actuel qui n'est autre que le petit Rémi d'autrefois.

A un petit Oiseau (1)

L'aurore brille: au loin la tempête s'endort.
L'oiseau vole gaiement, sous son léger murmure
La colline s'éveille, et comme un pur accord,
Monte de toutes parts l'hymne de la nature.

Soudain, dans ce concert du jour à son réveil,
Une voix vient frapper mon oreille ravie;
Son accent est suave, à nul autre pareil.
C'est le tien, bel oiseau, qui célèbres Marie.

Charmant petit chanteur, bel oiseau du bon Dieu,
O toi qui, chaque jour, viens redire ma mère,
Quel attrait ,dis-le-moi, te retient en ce lieu?
Quel ange enchaîne ici ton aile si légère?

Au petit des oiseaux, dans l'espace joyeux
Se jouer, emporté par ses mille caprices;
Au premier vent jeter ses chants mélodieux,
N'est-ce plus là la vie et les seules délices?

---

(1) Dans les cours de ces pensionnats congréganistes, que des Philistins persécuteurs ont fermés avec la brutalité que l'on sait, un des charmes, qui frappaient le visiteur, étaient de ces coquets oratoires en plein air, où l'on venait vénérer quelque madone, la plupart du temps une vierge de Lourdes dans cette attitude extatique qui l'a rendue si populaire. C'est à un de ces oratoires que la pièce suivante fait allusion. On comprendra, par le texte, que l'établissement, où il se trouvait, allait être fermé, et les angéliques femmes, ses hôtesses, allaient être dispersées. Ce sont ces douloureuses circonstances qui ont inspiré la plainte finale.

Ah! je comprends. Là-bas, sur les verts arbrisseaux,
Qu'un autre aille chercher où reposer son aile;
Qu'il fasse de sa voix résonner les côteaux,
La tienne en ce lieu trouve objet plus digne d'elle.

Tu dédaignes des bois le charme séducteur:
Chanter la fleur des champs, le lis de la vallée,
Voilà pour ton partage! Heureux petit chanteur,
Elle est assez belle, la Fleur Immaculée.

Sais-tu pourquoi ton chant à mon coeur est si doux;
A tout autre pourquoi mon âme le préfère?
Pourquoi de ton destin je suis presque jaloux?
C'est que, bien mieux que moi, tu sais chanter ma mère.

Oh! pourquoi, comme toi, ne puis-je jour et nuit,
Moduler, reposer près de ma mère aimée?
Près d'elle il fait si bon dormir content, sans bruit,
S'éveiller en chantant avec l'aube embaumée!

Chante, petit oiseau; du moins à t'écouter
Je ne puis me lasser. De quelle joie intime
Tu pénètres mon coeur! Pour qui sait la goûter,
Au sentier du labeur comme ta voix anime!

Je dois chanter ma mère aussi, mais autrement,
Mais de pleurs, de sueurs en arrosant ma route.
Oh! reste près de moi! Tu chantes si gaiement!
Le travail pèse moins alors que je t'écoute.

Dieu te fit pour chanter, il me fit pour souffrir.
Nos deux rôles sont beaux. Au tien toujours fidèle,
Tu chantes. Moi, hélas! je ne sais que faiblir.
Ah! que ta voix du moins au devoir me rappelle!

Mais quel triste penser assombrit mon esprit!
Quoi! mon front s'est couvert d'un voile de tristesse.
Pauvre petit! Le temps est proche où dans ton cri
Tout passant pourra lire une grande détresse.

Bientôt la douce image en ce séjour béni
N'aura plus son asile: oui, bientôt le silence
Fera place à nos chants. Sur le rocher bruni
Demeure, toi du moins, et pleure notre absence.

Pleure, oui! mais Marie, redis son nom encor.
Que sur ces bords déserts ta plainte le soupire.
Pourtant si le péché, plus hideux que la mort,
Devait souiller ces lieux, alors plutôt expire.

Mais ne te mêle point aux cris bruyants du mal.
Où fut la Fleur du Ciel, si jamais l'Enfer règne,
Bel oiseau du bon Dieu, que ton chant virginal
Dise une fois encore Marie, et qu'il s'éteigne!

L'APPEL DIVIN

Enfant, n'hésitez pas, c'est Dieu qui vous appelle.
Portez-lui votre amour et votre jeune ardeur,
Il saura vous aimer, Il est l'ami fidèle:
Allez à Lui, n'ayez pas peur!

Il est l'asile sûr, qu'importe la tempête!
Vous aurez pour abri son Coeur tendre et divin.
Lorsque sous l'ouragan nous courberons la tête,
Vous lèverez un front serein!

Donnez-Lui sans compter; à son tour sans mesure
Sur vous Il versera les dons de son amour.
Du ciel vous goûterez l'ivresse sainte et pure,
Même en ce terrestre séjour!

Oh! croyez-moi, sans Lui le bonheur n'est qu'un songe;
Rien de plus fugitif, et nous sentons, hélas!
Qu'en ce monde tout est illusion, mensonge.
Seuls les pleurs sont vrais ici-bas!

Mais il est d'autres pleurs que ceux de la souffrance,
Pleurs d'extase et d'amour, qui parfois de nos yeux
Coulent lorsque soudain Jésus par sa présence
Nous donne un avant-goût des cieux!

Ouvrez-lui votre Coeur; à sa voix douce et tendre
Hâtez-vous, répondez; peut-être que demain
Las de vous appeler et las de vous attendre
A d'autres Il tendra la main!

Brisez ces doux liens qui fixent au rivage
Votre âme que l'Epoux divin veut sans retour.
Sur ceux que vous laissez Il veillera. Courage.
Vous les retrouverez un jour!

Oui, j'emporte en mon coeur la joyeuse espérance
Que nous nous reverrons là-haut auprès de Dieu.
De notre humble amitié gardez donc souvenance,
Car bien court sera notre adieu!

COEUR DE MERE

Cher ange, si j'ai ton regard,
Dans ma pauvre âme triste et sombre
Je verrai se dissiper l'ombre,
Cher ange, si j'ai ton regard!

Cher ange, si j'ai ton sourire,
Qu'importe à mon coeur ses douleurs,
A mes yeux sa source de pleurs,
Cher ange, si j'ai ton sourire!

Cher ange, si j'ai ton baiser,
Je puis bien sentir la souffrance,
Mais jamais la désespérance,
Cher ange, si j'ai ton baiser!

Cher ange, si j'ai ta tendresse,
Mon rude et quotidien labeur
Me semblera presque douceur,
Cher ange, si j'ai ta tendresse.

PETIT JEAN

"Notre Jean sera militaire,
Qui sait? peut-être général,
Il a déjà l'air martial."
Ainsi jadis parlait mon père!

"Non, Jeannot sera médecin
Ou notaire", disait ma mère.
En ce temps-là mon petit frère
Etait un tout mignon bambin!

Et chaque soir à la veillée
Sur le "petit" on devisait.
Ah! quel beau rêve reposait
Sur sa jeune tête éveillée!

Mais souvent en ce monde, hélas!
L'homme propose et Dieu dispose.
Jean, le chérubin blanc et rose,
Ne fit que passer ici-bas!

Sur la mignonne créature
Un matin la mort se pencha:
Et doucement en détacha
La petite âme neuve et pure!

Puis soudain prenant son essor
Elle emporta, loin de la terre,
Au lieu d'extase et de lumière,
L'ange que nous pleurons encor!

RESIGNATION

Mon Dieu, nous nous courbons sous ta volonté sainte,
Nous ne murmurons pas.
De notre coeur brisé nous étouffons la plainte,
Mais nous pleurons tout bas!

Pour lui la vie était si joyeuse et si belle!
Hélas! dès le matin
La mort, la froide mort a glacé de son aile
Ce radieux destin!

Il n'avait pas vingt ans! sur son front l'innocence,
Brillait, reflet des cieux.
Quand sur nous rayonnait sa pure adolescence,
Que nous étions heureux!

Oui, nous étions heureux lorsque son doux sourire
Illuminait nos jours.
Ici-bas plus jamais nous ne le verrons luire,
C'est la nuit pour toujours!

Mais qu'importe, ô mon Dieu, que désormais le monde
Pour nous n'ait plus d'attraits.
Si lui, dans ton beau ciel, de bonheur surabonde,
Trève aux amers regrets!

Puis, qui sait? tu craignais sans doute que la fange
D'un séjour corrupteur,
Un jour, vint à souiller les ailes de notre ange
Et ternit sa candeur!

Alors ton Coeur jaloux de garder l'âme pure
S'est hâté de cueillir
Cet an[illegible]que lys que jamais la souillure
N'a tenté de flétrir!

. . . .

Mon Deu, nous nous courbons sous ta volonté sainte,
Nous ne murmurons pas.
De notre coeur brisé nous étouffons la plainte,
Mais nous pleurons tout bas!

LE RAYON

Faute de soleil, la fleurette,
Dans un air froid, s'étiolait;
Sur sa tige frêle et pauvrette
Vers le sol elle s'en allait.

Tout à coup l'aube blanchissante
Perce les voiles de la nuit;
Devant sa clarté bienfaisante
A la hâte l'ombre s'enfuit.

Mais le soleil vient de paraître
Eclairant le vaste horizon.
La pauvre fleur se sent renaître;
Car vers elle luit un rayon.

Sur l'humble fleurette tremblante
Il se pose timidement;
Il l'aperçoit pâle et mourante;
Puis il la baise chastement.

Sous cette tiède caresse
Reviennent et vie et couleur;
La tige soudain se redresse,
Sauvée était la pauvre fleur!

Ainsi dans mon âme isolée,
Loin de mon ciel, je languissais:
La mort sur moi, pauvre exilée,
Commençait à graver ses traits!

Quand, doux rayon, votre sourire
Ami, m'est allé jusqu'au coeur,
Et, plus suave qu'un zéphyre,
M'a rendu ma jeune vigueur!

TABLE